

L'ÉGYPTE

ARCHÉOLOGIE — HISTOIRE — LITTÉRATURE

PAR GABRIEL CHARMES.

PARIS - 1891

- I.** — AVANT-PROPOS.
- II.** — MARIETTE PACHA.
- III.** — LA RÉORGANISATION DU MUSÉE DE BOUQAQ ET LES ÉTUDES ÉGYPTOLOGIQUES EN ÉGYPTÉ.
- IV.** — LES PYRAMIDES D'OUNAS ET DE MEYDOUM.
- V.** — LA TROUVAILLE DE DEIR-EL-BAHARI.
- VI.** — L'INSTITUT D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE DU CAIRE.
- VII.** — COUP D'OEIL SUR L'ÉTAT DU CAIRE ANCIEN ET MODERNE.
- VIII.** — LES ÉGYPTES.
- IX.** — LES ASIATIQUES, ASSYRIENS, HÉBREUX, PHÉNICIENS.
- X.** — CONTES ARABES MODERNES.
- XI.** — LES CONTES POPULAIRES DE L'ANCIENNE ÉGYPTÉ.
- XII.** — LA POÉSIE AMOUREUSE DANS L'ANCIENNE ÉGYPTÉ.

AVANT-PROPOS.

Nous avons réuni dans ce volume les principaux articles que M. Gabriel Charms a publiés sur l'Égypte. Bien qu'il s'agisse de morceaux détachés, et qui ont paru parfois à quelque distance les uns des autres, ils sont tous animés du même esprit, et il a suffi de les rassembler pour montrer l'unité qui y préside. Le sentiment qui s'en dégage avant tout est l'amour de l'Égypte. Obligé par la maladie à chercher un climat plus doux que celui de la France, M. Gabriel Charms a passé un premier hiver en Égypte en 1870 ; depuis lors, il y en a passé plusieurs autres, et c'est sur cette terre antique que son intelligence et son imagination se sont ouvertes aux choses de l'Orient, qu'il a si bien connues, si bien comprises et si bien expliquées. Il s'était vivement épris de la beauté de l'Égypte, passionnément attaché à ses intérêts actuels, curieusement préoccupé des mystères de son passé. Aussi a-t-il beaucoup écrit sur elle : ce que nous offrons aujourd'hui au public n'en est qu'une minime partie, mais assurément la plus intéressante et la plus durable.

Les œuvres de polémique n'ont qu'un temps. Quel que soit le talent qu'on y dépense, elles ne durent guère plus que les circonstances qui les ont inspirées, et sur lesquelles elles ont influé. Elles sont du domaine de l'action plutôt que de celui des lettres. Voilà pourquoi nous les avons négligées. On ne trouvera dans ce volume aucun de ces articles politiques dont l'opinion a été autrefois si vivement frappée, et dont quelques-uns sont des pages d'histoire contemporaine. Ceux que nous publions se rapportent à la vieille histoire de l'Égypte, que la science française a découverte et reconstituée. Lorsque M. Gabriel Charms arriva au Caire, Mariette Pacha vivait encore : le jeune écrivain se prit d'une vive amitié pour le vieux savant, d'admiration pour son œuvre, de sympathie pour sa personne. Il l'assista dans ses derniers moments. On retrouve tous ces sentiments dans la belle notice qu'il lui a consacrée, et dans l'article sur le musée de Boulaq, où l'on peut voir ce qu'était Mariette au milieu de son œuvre, et où l'on croit entendre ses conversations, le soir, au soleil couchant, sur le Nil doucement illuminé. Cet article sur le musée de Boulaq est capital dans l'œuvre de M. Gabriel Charms ; c'est à peine si ceux qu'il a publiés sur la *Trouvaille de Déir-el-Bâhârî* en égalent l'intérêt. Et pourtant quoi de plus merveilleux que cette trouvaille qui a permis à M. Gaston Maspero, l'heureux et cligne successeur de Mariette, de mettre la main sur les cercueils et sur les momies des Pharaons de l'Égypte avant, pendant et après Moïse ! On relira certainement avec plaisir le récit à la fois savant et piquant que M. Gabriel Charms nous en a donné.

Ce qu'il a écrit sur l'Institut archéologique du Caire, dont il a provoqué la création, montre encore, dans ses origines et dans ses développements, une œuvre française, destinée à conserver et à continuer celles qui l'avaient précédée. Enfin ; le recueil se termine par quelques articles sur la littérature égyptienne, contes arabes, poésies amoureuses, etc. Tout ce passé, sur lequel la mort et les siècles avaient posé un sphinx quasi-indéchiffrable, revit sous la plume de M. Gabriel Charms, et nous intéresse comme une nouveauté. C'en est une, en effet, puisque la chaîne des temps avait été rompue. Il eût été regrettable que tous ces articles restassent dispersés dans des revues ou des journaux, où il est bien difficile d'aller les chercher : nous avons cru faire œuvre

utile en les publiant à part et en les offrant aux lecteurs sous une forme agréable et commode.

MARIETTE PACHA.

I

Le Caire, janvier 1881.

La mort vient de frapper un des hommes qui faisaient le plus d'honneur à la France et à l'Égypte, un homme dont le nom, devenu populaire, était, pour bien des personnes, synonyme d'égyptologie. Aux yeux du grand public, Mariette Bey, plus tard Mariette Pacha, personnifiait cette science nouvelle, mystérieuse, dont la clef avait été trouvée par Champollion, mais dont il avait découvert, lui, sous le sable du désert, presque tous les monuments essentiels. Peut-être la singularité de sa vie, l'espèce de prestige qui s'attache aux courageux explorateurs dont aucune épreuve n'abat la constance, l'attrait des aventures fièrement bravées et heureusement conjurées, jetaient-ils un reflet de poésie sur sa féconde carrière. Les fellahs égyptiens n'étaient pas éloignés de voir une sorte de sorcier dans ce savant étrange, dont l'existence s'écoulait au milieu des vieilles nécropoles, des momies, des stèles et des temples couverts de figures inexplicables. En Europe, la réputation de Mariette avait aussi quelque chose de romanesque. Tandis que la plupart des égyptologues se bornent à quelques voyages en Égypte pour y recueillir à la hâte une série d'observations sur lesquelles ils travaillent ensuite sans quitter leur pays, Mariette s'était établi et fixé près des ruines auxquelles il voulait arracher leur secret. Aucun sacrifice ne lui avait coûté pour cela. Il s'était mis au service du gouvernement khédivial. Il s'était fait Égyptien moderne, afin de mieux étudier l'Égypte antique. Persuadé que rien ne vaut pour un archéologue la sensation directe des choses, l'impression de la réalité ; convaincu d'ailleurs que, dans l'état actuel de l'égyptologie, il faut avant tout enlever à la terre les documents qu'elle recèle, l'Égypte était devenue son domaine, sa chose, et il s'était consacré tout entier à fouiller ce sol à, peine exploré jusqu'à lui, dont il devait faire surgir non pas quarante siècles d'histoire, mais des milliers. Rien n'est plus difficile que d'assigner dans la science des rangs et des places. Chaque œuvre a son utilité ; le grammairien, le philosophe, qui pâlissent dans le silence du cabinet sur des textes obscurs, font parfois des découvertes qui ouvrent un jour nouveau, non seulement sur la langue, mais sur la vie morale et matérielle de toute une époque de l'humanité. Lorsqu'il s'agit cependant de ressusciter un passé dont les traces sont enfouies dans la poussière, le voyageur archéologue semble avoir le rôle principal. Sans lui, les textes mêmes sur lesquels s'exerce la sagacité philologique n'existeraient pas. Il y a pour la science, comme pour toutes les grandes œuvres, une période héroïque, où des conquérants hardis ouvrent la voie qu'une multitude de patients organisateurs suivent ensuite ; et, si la marche des seconds est plus sûre, n'est-ce pas à l'audace des premiers qu'ils doivent de pouvoir marcher ?

La vie de Mariette peut se diviser en deux parties. Sans être entièrement distinctes, — car elles ont entre elles des rapports secrets et profonds, — elles présentent cependant des caractères assez différents : la partie que j'appellerai romanesque et la partie régulière, qui ont été le développement logique de la même pensée et de la même œuvre. Rien assurément dans la jeunesse de Mariette ne semblait le destiner à l'égyptologie. Né à Boulogne-sur-Mer, le 11

février 1821, d'une famille pauvre, il s'était préparé par les études ordinaires à vivre de la vie commune. La médiocrité de sa fortune l'avait contraint d'accepter une place de professeur de latin et de dessin dans le petit collège de sa ville natale. Tout faisait supposer qu'il suivrait la carrière universitaire, qu'il s'élèverait de grade en grade, et qu'il finirait son existence en enseignant le latin dans un lycée, tout au plus dans une faculté. La manière dont sa vocation égyptologique se déclara tient déjà du roman. Un artiste distingué, à la fois dessinateur brillant dans le genre léger du XVIII^e siècle et écrivain piquant dans un genre non moins léger, Vivant-Denon, ayant fait partie de la commission d'Égypte, avait rapporté au musée de Boulogne un débris de momie qu'il avait complété avec une merveilleuse habileté. Cette momie, à moitié authentique, à moitié fausse, devait avoir de singulières destinées. L'influence qu'elle a exercée sur la science égyptologique a été considérable, bien qu'aussi disparate qu'elle-même. Avant d'éveiller chez Mariette Pacha l'amour de l'égyptologie, elle avait inspiré à un abbé Van Drivai tout un système plein de fantaisie sur la religion égyptienne et sur le déchiffrement des hiéroglyphes. Grâce à Dieu, son action ne devait pas se borner là. A force d'examiner la momie du musée de Boulogne, le jeune Mariette éprouva le désir de se mettre au courant des découvertes de Champollion et des études nouvelles qui développaient de jour en jour l'égyptologie. Ce qu'il lui fallut de courage, de patience, d'économies, seul, sans ressources, dans une petite ville de province, pour acquérir de sérieuses connaissances égyptologiques, on le devine sans peine. Bientôt cependant, il fit sur des sujets d'archéologie locale, puis sur, des sujets égyptiens, - quelques travaux qui le mirent en relations avec les égyptologues parisiens. Il n'en aurait pas moins eu bien de la peine à quitter Boulogne si la révolution de 1848 n'avait amené au musée du Louvre des personnages qui s'intéressaient à lui. Cet intérêt ne lui procura point, du reste, une position très brillante. Ce qu'on lui proposa, ce qu'il accepta avec enthousiasme, car il y voyait le moyen de poursuivre et de compléter ses études auprès des maîtres de la science, n'était pas autre chose qu'une place de colleur au Louvre. Mais il avait déjà cette fermeté de caractère qui lui a permis de supporter plus tard avec tant d'énergie les privations et les souffrances de l'existence du désert ! Vivre à Paris, au musée du Louvre, auprès d'immenses bibliothèques, fût-ce dans une position infime, fût-ce avec un traitement plus que modique, n'avait rien d'effrayant pour un homme qui devait, quelques années après, vivre, à Saqqarah, de la vie misérable des, fellahs. Néanmoins, le Louvre lui devint à la longue intolérable. D'une âme fière, indépendante, peu propre à se plier aux exigences, parfois blessantes, de supérieurs dont il admirait la science sans se résigner à subir leur caractère, il se sentait engagé dans une carrière fermée. S'il restait à Paris, il serait toujours colleur ! Il sollicita donc une mission en Égypte, mission qui n'était d'abord, dans sa pensée, qu'un moyen d'échapper à une position remplie d'amertume, mais qui devint, grâce aux circonstances et à son génie archéologique, le prélude du plus brillant avenir.

Le but que devait poursuivre Mariette en Égypte ne semblait pas de nature à le conduire au Serapeum de Memphis. Il était chargé de visiter les couvents coptes, afin d'y recueillir, d'y collationner et d'y acheter, si cela était possible, des manuscrits du plus grand intérêt pour l'étude de la langue copte et des origines du christianisme. Malheureusement ou heureusement, à peine débarqué à Alexandrie, Mariette apprit qu'il avait été devancé. Un Anglais, le Révérend Tattam, avait déjà parcouru les couvents coptes, et il en avait enlevé la belle collection de manuscrits qu'on voit en ce moment au British Museum. Le moyen auquel il avait eu recours pour se procurer cette collection était plutôt conforme

à l'esprit de Rabelais qu'à celui de l'Évangile : il avait tout simplement grisé les moines des couvents des lacs de Natron, et, lorsqu'ils lui avaient paru dans un état d'ébriété suffisant, il les avait dépouillés à peu de frais des trésors de leurs archives. A cette nouvelle, le patriarche copte, justement indigné de la conduite de son clergé et craignant, non sans raison, de nouveaux accidents, s'était empressé de réunir tous les livres, tous les manuscrits des couvents pour les enfermer dans une pièce unique, qu'il fit murer par surcroît de précautions. Ils y sont encore, enfouis sous la poussière et dévorés peut-être par les rats ! La mission de Mariette était donc manquée, il n'y avait plus à songer aux manuscrits coptes. Que faire alors ? S'en retourner en France ; reprendre au Louvre les plus tristes occupations ? Une volonté moins ferme que la sienne se serait résignée à cette nécessité. Mais, en mettant le pied sur le sol de l'Égypte, Mariette s'était senti libre ; il avait senti en même temps qu'il était sur son vrai terrain, qu'il n'était pas fait pour vivre dans un musée déjà formé, mais pour en créer un de toutes pièces, supérieur à tous ceux qui existaient jusque-là. La vue d'une momie lui avait révélé sa vocation égyptologique ; la vue de quelques sphinx lui révéla sa vocation archéologique. Il n'en fallut pas davantage pour lui inspirer une des plus belles découvertes de la science historique contemporaine.

Il est inutile de raconter en détail l'histoire de cette découverte du Sérapeum, qui est à la fois la plus singulière des aventures et l'œuvre de la plus profonde érudition. Elle a déjà été racontée bien souvent. Ceux mêmes qui n'ont aucune connaissance scientifique, qui ignorent complètement ce que Mariette a fait depuis, savent avec quel flair Merveilleux il a deviné l'emplacement du Serapeum, avec quel courage il en a entrepris la recherche, quelles luttes il a eu à soutenir contre le gouvernement égyptien, placé alors entre les mains barbares d'Abbas Pacha, et contre les Arabes du désert, quelles souffrances personnelles il a endurées pendant de longs mois, sous un soleil ardent, avec des ressources insuffisantes et des adversaires toujours prêts à entraver ses travaux, quelles ruses il a dû employer pour tromper les surveillants chargés de s'emparer de tout ce qu'il trouvait, par quels moyens ingénieux il a réussi à expédier en France des documents historiques de premier ordre, sans que l'administration locale s'en aperçût, quelles angoisses il a éprouvées lorsque, après d'inutiles efforts, le Sérapeum a failli échapper à ses prises, quelle émotion immense, inoubliable, unique dans la vie d'un homme, il a ressentie, au contraire, lorsqu'il est enfin entré dans le souterrain sacré, lorsqu'il en a sondé le mystérieux silence, lorsque la double rangée des sarcophages des Apis s'est offerte à ses regards, et qu'il a reconnu sur le sable les traces des derniers pas qui s'étaient éloignés depuis des siècles de la divine nécropole ! Tous ces épisodes, légers ou dramatiques, tout ce roman scientifique auprès duquel il n'y a pas de roman d'imagination qui ne pâlisse, à quoi bon en reparler pour la centième fois ? Personne, sans doute, ne l'a oublié. Ce que je voudrais faire ressortir, c'est la sagacité scientifique dont Mariette a eu besoin pour concevoir et pour conduire jusqu'au bout son entreprise. Quand il est arrivé en Égypte, on regardait généralement comme certain que le Sérapeum n'existait plus, que le cimetière des Apis avait été détruit et non enfoui sous les sables : c'était l'opinion de Lepsius, c'était celle du monde savant tout entier. Mais Mariette avait été vivement frappé de quelques lignes où Strabon, décrivant Memphis, s'était exprimé en ces termes : **On trouve de plus (à Memphis) un temple de Sérapis, dans un endroit tellement sablonneux que les vents y amoncellent des amas de sable, sous lesquels nous vîmes les sphinx enterrés les uns à moitié, les autres jusqu'à la tête ; d'où l'on peut conjecturer que la route vers ce temple ne serait**

point sans danger si l'on était surpris par un coup de vent. Le passage de Strabon suffit pour inspirer à Mariette des doutes sur la destruction du Sérapeum. Pourquoi le sable ; en s'amoncelant, n'aurait-il pas recouvert l'allée des Sphinx et le temple de Sérapis, de manière à les dissimuler entièrement aux regards ? Pourquoi ces coups de vent, que redoutait Strabon, n'auraient-ils pas accumulé les dunes autour des monuments disparus, mais non détruits ? Mariette avait vu à Alexandrie, dans le jardin Zizinia, une demi-douzaine de sphinx ; au Caire, il en avait rencontré encore du même modèle à Gizéh et dans le jardin de Clot Bey. Un jour, à Saqqarah, il aperçut un de ces mêmes sphinx, dont la tête sortait du sable, comme au temps de Strabon. Ce fut pour lui une révélation. Ce sphinx-là n'avait pas été dérangé ; il était certainement à sa place antique : on tenait un morceau du fil d'Ariane, qui devait conduire au Sérapeum ! Mais Mariette avait été envoyé en Égypte pour inventorier des manuscrits, non pour fouiller des temples. S'il employait l'argent de sa mission à la recherche du Sérapeum et s'il échouait dans cette recherche, que dirait-on de lui à Paris ? Quel avenir attendrait le simple colleur du musée du Louvre, qui, ayant voulu, contrairement à l'avis de tous les savants de l'époque, retrouver un monument détruit, aurait fait preuve de la plus légère imprudence en poursuivant sans autorisation des fouilles stériles ? Il fallait prendre un parti redoutable, jouer sa destinée sur le plus chanceux des hasards. Sans en rien dire, presque en se cachant ; Mariette réunit quelques ouvriers et commença les travaux. Mais le sphinx qui lui avait révélé l'emplacement de l'avenue du Sérapeum était au centre de cette avenue : devait-on se diriger dans un sens ou dans l'autre ? Une sorte de divination scientifique lui révéla la vraie direction. Que d'épreuves encore, que d'hésitations, que de déceptions cependant ! Quelle surprise lorsqu'au milieu de l'allée des Sphinx s'éleva tout à coup un temple grec, garni de statues de philosophes ! Quelle douleur lorsque l'allée des Sphinx sembla s'arrêter brusquement et se perdre dans le désert ! En fouillant dans un rayon étendu, on retrouva la trace de l'avenue, qui inclinait d'un côté. Mais n'était-ce pas un trait de génie de soupçonner, à travers tant de préoccupations morales et matérielles, que cette avenue monumentale, contrairement à toutes les probabilités, n'était pas construite en ligne droite ?

Les ressources manquaient pour continuer les travaux. On n'avait pu s'en procurer de nouvelles qu'en faisant fondre quelques objets - d'or trouvés dans le sable, et ces objets d'or avaient éveillé la rapacité des Arabes. Mariette dut se défendre un jour à coups de fusil contre un véritable siège, où sa modeste cahute de boue faillit être prise d'assaut. Existence terrible, du savant obligé de combattre à la fois des bras et de l'esprit contre les hommes et contre les choses ! Il est relativement facile d'assembler des idées, de contrôler des observations, d'en tirer des inductions, de se reconnaître au milieu des difficultés de la science et d'en résoudre les contradictions apparentes, lorsque le corps est en repos et que l'âme seule travaille ; mais conserver toute la lucidité de son intelligence, n'éprouver aucune défaillance intellectuelle dans les agitations d'une lutte incessante en plein désert, sous un soleil de feu, parmi les plus grandes misères, en face d'ennemis prêts à profiter de la moindre faiblesse, n'est-ce pas le propre d'une de ces natures supérieures chez lesquelles toutes les facultés ont la même puissance ? Il y a des moments où la situation d'un savant en quête d'une découverte ressemble à celle d'un général au fort d'une bataille. Une erreur pourrait tout perdre, et tout concourt à la faire commettre. Par bonheur, Mariette ne se trompa point une seule fois : le 12 novembre 1851, après une année d'efforts et de traverses, il pénétra seul et victorieux dans ces vastes hypogées

que le monde croyait perdus, et dont lui avait eu raison de ne pas désespérer un instant.

Si éclatant qu'il fût, ce premier succès ne devait pas faire tomber encore tous les obstacles qui s'opposaient à l'entier accomplissement de la découverte du Sérapeum. Désormais Mariette était connu, son nom était partout répété ; mais pourrait-il mener à bonne fin l'œuvre qu'il avait entreprise ? Les travaux durèrent quatre ans. Le Sérapeum, a-t-il dit lui-même¹, c'est un temple bâti sans plan régulier, où tout est à deviner, et où il a fallu reconnaître le terrain pouce à pouce. En certains endroits le sable y est pour ainsi dire fluide, et oppose au déblaiement l'obstacle de l'eau qui cherche incessamment à reprendre son niveau. En outre, des difficultés surgirent entre le gouvernement égyptien et le gouvernement français, qui me forcèrent plusieurs fois à renvoyer les ouvriers. Ce sont ces circonstances qui rendirent le travail si long et m'y firent employer quatre ans que je ne regrette pas. Il aurait eu tort de les regretter, car jamais années n'ont été mieux remplies. Sans doute, ces tombes avaient été violées depuis longtemps, mais les objets d'or ou de matières précieuses en avaient seuls été enlevés ; il y restait encore une admirable série de documents, qui ont permis de rectifier et de fixer la chronologie des dernières dynasties pharaoniques, à partir de la XXIIIe (980 ans avant l'ère chrétienne), et qui nous ont fait mieux connaître le culte des Apis. Aux jours de fête, les habitants de Memphis, en venant rendre visite au dieu dans sa sépulture, laissaient comme souvenir de leur pieux pèlerinage une sorte de dalle rectangulaire arrondie par le haut, une stèle, qu'on encastrait dans les parois de la tombe, après y avoir gravé un hommage au nom du visiteur et de sa famille. Ce sont ces stèles, au nombre d'environ cinq cents, retrouvées pour la plupart à leur place antique, et qui portaient en grand nombre la date de l'année, du mois, du jour, du roi régnant, qu'on peut voir aujourd'hui au Louvre avec tous les autres monuments trouvés au Sérapeum. Notre grand musée n'a certainement pas de collection plus belle, plus importante et plus complète.

La découverte du Sérapeum avait tiré Mariette de l'obscurité pour le lancer d'emblée dans la gloire. Elle avait fourni à la science des documents de premier ordre, assuré à l'égyptologie une source d'informations des plus fécondes. Mais elle avait eu un résultat meilleur encore, celui de donner à Mariette confiance en lui-même et de donner au monde savant confiance en Mariette. Pourtant les crédits du gouvernement français s'épuisaient. C'est à l'aide d'une allocation fournie par un grand seigneur, qui a su faire le plus noble usage de son nom et de sa fortune en les consacrant aux études savantes, le duc de Luynes, que Mariette put, après avoir déblayé le Sérapeum, déblayer aussi le Grand Sphinx. Mais cette allocation s'épuisa à son tour. Il fallut partir. En revenant en France, Mariette vit son titre de collègue au musée du Louvre transformé en celui de conservateur adjoint. Il aurait pu rester à Paris, il y aurait eu une carrière facile. A cette époque où l'étude grammaticale de la langue égyptienne n'avait pas la précision qu'elle a acquise depuis, Mariette était fort en avance sur la plupart des savants contemporains, non seulement comme archéologue, mais même comme traducteur. S'il se fût appliqué à déchiffrer et à publier tous les documents qu'il avait rapportés de Memphis, nul doute qu'il n'eût pris place à la tête de l'école moderne, pour laquelle l'analyse approfondie des textes est devenue l'objet principal de la science. Mais la trempe particulière de son intelligence, l'originalité de son caractère, peut-être l'entraînement de son imagination poétique le

¹ *Itinéraire de la Haute-Égypte.*

poussaient dans une voie différente. *Je ne suis pas philologue*, me disait-il cinq jours avant sa mort. Il aurait mieux fait de dire qu'il n'avait pas voulu l'être. D'ailleurs, M. de Rougé, alors dans tout l'éclat de son merveilleux esprit, unissant à la fois l'archéologie et la philologie, faisait faire à l'égyptologie les plus rapides progrès. En France, M. de Rougé suffisait. Mais en Égypte il n'y avait personne, et des milliers de documents aussi précieux, plus précieux même que ceux du Serapeum, dormaient sous le sable ou sous le limon du Nil ! Mariette se sentait attiré vers ces documents par un attrait invincible comme l'instinct. L'Égypte a d'ailleurs, pour certaines natures, d'irrésistibles séductions. Mariette aimait passionnément la vie du désert, les jeux de la lumière sur des ondulations sablonneuses, les grandes lignes des paysages, la splendeur des couchers de soleil sur le Nil, et les molles clartés des nuits orientales. L'indépendance de son caractère s'accommodait mieux de la franche servitude de l'Égypte, à laquelle il est toujours facile d'échapper avec du courage et de la volonté, que des mille sujétions administratives de l'Europe. Tout le ramenait donc aux Belli où le hasard l'avait conduit une première fois et où il avait trouvé si vite l'emploi de ses belles facultés. Mais il n'y retournait pas en simple missionnaire, en étranger. Il était décidé à devenir Égyptien par amour de la science, comme d'autres l'étaient et le sont devenus par ambition ou par intérêt, et à servir sa nouvelle patrie comme il avait servi la première. Grâce à l'intervention de quelques amis éminents, parmi lesquels il faut citer M. Barthélemy Saint-Hilaire et M. de Saulcy, il sut persuader au khédive d'organiser une direction générale des fouilles, qui devait poursuivre d'après un plan méthodique les recherches entreprises jusqu'alors selon les fantaisies individuelles de chaque explorateur, rendre à la lumière des monuments enfouis depuis des siècles, créer un musée pour recueillir ceux qui pourraient être transportés au Caire, les préserver tous des dévastations des voyageurs et des savants peu scrupuleux, en un mot, enrichir l'Égypte moderne de tous les trésors de l'Égypte antique. C'est cette seconde partie de sa vie et de sa tâche, moins dramatique mais plus féconde encore que la première, qu'il nous reste à résumer.

II

Je n'ai pas l'intention d'étudier en détail, pas même celle d'énumérer d'une manière complète, les fouilles exécutées en Égypte par Mariette. Il faut me borner à une nomenclature un peu sèche. Elle donnera néanmoins une idée suffisante de ce que notre illustre compatriote a fait pour la science égyptologique.

Son œuvre a le double mérite d'être très étendue et très nettement limitée. Dès son retour en Égypte, Mariette s'était fixé un but précis qu'il n'a pas cessé de poursuivre, pendant une vingtaine d'années, avec une persévérance qu'aucun obstacle ne lassait. Quoique aisément entraîné par les fantaisies de son imagination, il avait une rare fermeté de volonté. En lisant ses *Lettres à M. le vicomte de Bougé*, écrites au début de sa nouvelle carrière, on peut s'assurer qu'il a été fidèle jusqu'au bout au plan qu'il s'était tracé en commençant sa seconde œuvre d'explorateur et d'archéologue. Rien n'a pu l'en faire dévier. C'est à dessein qu'il a quelque peu négligé la Basse-Égypte et la Nubie, non qu'il méconnût l'importance de ces deux contrées, mais parce qu'il voulait aller au plus pressé, et que le plus pressé, d'après lui, était la Moyenne et la Haute-Égypte, berceau de la civilisation égyptienne et des premières dynasties. Aussi, tandis qu'il arrêtait assez rapidement les recherches entreprises par lui à Tanis, il continuait sans relâche celles de Thèbes, d'Abydos, de Dendérah, d'Edfou et

surtout de Saqqarah, d'où il a tiré les plus beaux ouvrages de la salle de l'ancien empire au musée de Boulaq, et qu'il fouillait- encore avec un succès constant le jour même de sa mort. On peut le dire sans exagération, Mariette a retrouvé l'ancien empire, aussi profondément enfoncé dans la nuit des siècles que le Sérapeum de Memphis dans les sables du désert. Ce monde inconnu, le plus vieux de l'humanité, c'est à lui qu'on doit d'en posséder les documents essentiels, qui reculent presque à l'infini les horizons de l'histoire et les origines de la vie civilisée sur notre globe.

Mariette avait donc établi des ateliers réguliers de fouilles à Thèbes, à Abydos, à Dendérah, à Edfou, à Saqqarah, et un instant à Tanis. Les résultats donnés par ces fouilles ont été complets pour Abydos, Edfou et Dendérah. Le village d'Edfou, placé sur les ruines du temple, a été porté ailleurs, de sorte que ses ruines ont pu être entièrement dégagées. Il en a été de même pour Dendérah. A Abydos, Mariette avait espéré découvrir le tombeau d'Osiris ; cet espoir a été déçu. Mais, en revanche, ses recherches nous ont livré la série de documents la plus considérable peut-être qui existe dans aucun musée égyptologique. On sait qu'Abydos était pour les Égyptiens ce que Jérusalem est pour les chrétiens et la Mecque pour les musulmans. Osiris, le seul dieu commun à toute l'Égypte, y était enterré. Des milliers de fidèles venaient chaque année faire un pèlerinage au puits sacré. Un grand nombre d'entre eux se faisaient ensevelir auprès du dieu. Par malheur, on n'a trouvé aucune trace du grand temple qui, bâti en calcaire, a été certainement converti en chaux. Le tombeau d'Osiris et le puits décrit par Strabon ont disparu. Il n'est resté qu'une butte artificielle, le *Kom es-Soultân*, composée d'ex-voto accumulés formant un véritable trésor scientifique. Ces ex-voto vont de la Ve dynastie à l'époque romaine ; ils composent une collection de monuments historiques qui, sans donner précisément aucun nom de roi nouveau, a permis de constater tout ce que les rois des différentes époques ont fait pour le temple d'Osiris, et a prouvé que ce temple était bien, comme l'avaient dit les Grecs, le sanctuaire général de l'Égypte. Plus loin, sur la limite du désert, Mariette a déblayé deux temples signalés par la commission d'Égypte, dont l'un, celui de Ramsès II, est à moitié en ruines, mais dont celui de Sêti, est intact et présente le seul modèle complet que nous possédions d'un temple pharaonique. Au total, six mille monuments, stèles, statuettes, objets de culte, etc., sont sortis d'Abydos.

A Thèbes, le temple de Karnac a été étudié dans ses moindres détails. En s'aidant des inscriptions et de l'examen minutieux de la construction, Mariette a rétabli d'une manière certaine l'histoire du temple depuis sa fondation par les rois de la XII^e dynastie jusqu'à l'époque ptolémaïque. Sans parler d'une série de petites stèles officielles consacrées à Ammon par les rois conquérants de la XVIII^e dynastie, les fouilles de Karnac ont fourni des listes de noms géographiques, qui permettent de rétablir la géographie de la Syrie entière et de l'Éthiopie vers le XVIII^e siècle avant notre ère. Pour la Syrie seule, le nombre des noms s'élève à trois cents. C'est à l'occasion de cette découverte que la Société de géographie a décerné à Mariette sa grande médaille d'or. A Dêir-el-Bâhârî, un temple de construction bizarre, consacré par une reine de la XVIII^e dynastie pour perpétuer le souvenir de la première expédition maritime dont les Égyptiens nous aient laissé le souvenir, a été mis à jour. A Médinet-Abou, les campagnes de Ramsès III ont fait connaître, pour la première fois, au monde savant les guerres que l'Égypte eut à subir de la part des tribus grecques de l'Asie-Mineure, vers le XIII^e siècle avant notre ère. C'est le document le plus ancien que nous possédions sur cette race grecque qui devait plus tard avoir tant de rapports

avec l'Égypte. Elle fait son apparition dans l'histoire avec le récit des victoires de Ramsès III ; elle y restera. En résumé, plus d'un bon quart de Thèbes a été exploré à fond par Mariette.

Les fouilles de la nécropole de Saqqarah ; et, d'une manière générale, de tous les cimetières de Memphis, des Pyramides, d'Abousir, de Gizéh, etc., ont révélé plus de cent cinquante tombes remontant pour la plupart à la IIIe, à la IVe et à la Ve dynastie. Au moment de sa mort, Mariette venait d'ouvrir deux tombes nouvelles, qui sont celles de deux rois de la VIe dynastie. L'une d'entre elles, celle de Papi, est remplie d'inscriptions funéraires contenant un rituel analogue à celui qu'on trouve dans certaines tombes de la XVIIIe dynastie. C'est une découverte capitale qui jettera peut-être une vive lumière sur les croyances religieuses des Égyptiens. On n'avait rencontré jusqu'ici aucun rituel dans les tombes de l'ancien empire ; on pouvait donc se demander si l'Égypte, à cette époque lointaine, professait sur la mort les mêmes idées qu'aux époques ultérieures. Le rituel, de la tombe de Papi résoudra en partie la question ; il est écrit dans une langue fort difficile, mais nullement intraduisible. Lès derniers temps de la vie de Mariette ont été remplis par la préoccupation de cette découverte. Dès le mois de juillet, il envoyait à M. G. Maspero un estampage complet des inscriptions de la tombe de Papi. Ce fait doit être mis en lumière, car des étrangers chercheront peut-être à enlever à Mariette la gloire, qui lui revient de droit. Il a fini par où il avait commencé, par cette nécropole de Memphis, témoin de son premier succès : Pendant trente années il en a sans cesse fouillé les tombes. Ce qu'il y a trouvé d'inscriptions, de momies, de statues, de documents de toute sorte, serait difficile à dire en peu de mots. Les rois de l'ancien empire ne reposaient pas dans un cimetière particulier. A côté d'eux, étaient enterrés leurs ministres, leurs serviteurs, les grands et les petits fonctionnaires de l'État. Ils étaient tous là dormant depuis des siècles d'un sommeil qu'on pouvait croire éternel, lorsque Mariette est venu réveiller leurs cendres et tirer de leurs tombeaux une quantité de documents tellement clairs, tellement précis, que, suivant un mot aussi juste que spirituel de M. Lepsius, ce serait aujourd'hui une entreprise facile que de dresser l'*Almanach de Gotha* de l'ancien empire.

J'ai déjà dit que Mariette n'a fait qu'effleurer Tanis. Il y a découvert néanmoins, outre des œuvres de la XIIIe et de la XIVe dynastie, les monuments si curieux que l'on attribue d'ordinaire aux rois pasteurs. Cette attribution est-elle juste ? Faut-il, comme le faisait M. de Rouge, comme l'avait fait aussi Mariette, voir dans les sphinx étranges de Tanis une combinaison de l'art égyptien et de l'art oriental ? Ne serait-il pas plus simple d'y voir une forme particulière de l'art égyptien, le produit d'une école spéciale de la Basse-Égypte ? Question encore insoluble, car les documents nous manquent pour la trancher. Nous connaissons mal l'histoire de l'art égyptien ; nous ne savons pas s'il existait, aux mêmes époques, des écoles différentes, ou si les écoles se sont succédé et sont nées les unes des autres ; nous ignorons quelle démarcation il a pu y avoir entre la Basse et la Haute-Égypte. C'est un problème à résoudre, problème qui touche à cet épisode des rois pasteurs sur lequel l'attention de Mariette se portait souvent dans les derniers mois de sa vie. Il lui semblait qu'on avait calomnié les pasteurs en les représentant comme des barbares iconoclastes, qu'il y avait là un procès historique à réviser, et, s'il eût vécu, il eût repris à Tanis les recherches que son successeur y fera sans nul doute.

Outre ces grandes découvertes provenant de fouilles exécutées suivant un plan déterminé, Mariette a poussé çà et là des explorations qui toutes ont amené

d'heureux résultats. Au Gèbel-Barkal, en Nubie, il a trouvé cinq stèles qui éclairent d'un jour nouveau l'histoire de l'Égypte au moment de la conquête assyrienne et l'histoire du royaume égyptien d'Éthiopie ; à Syout, il a relevé les grandes inscriptions de la nécropole, qui datent de la XIII^e dynastie ; à Saïs, à Tell-el-Amarna, à Assouan, etc., il a fait des découvertes isolées, mais d'une grande valeur. Au reste, ce qui distingue son œuvre de celle de tous les autres égyptologues, c'est que, conduite, comme je l'ai dit, d'après un plan tracé à l'avance, il ne s'en est pas écarté un seul instant. Si ce système a eu l'inconvénient de faire négliger à Mariette quelques points importants du territoire égyptien ; il lui a permis, dans bien des cas, d'épuiser les sujets qu'il traitait. Les grands recueils de Champollion et de Lepsius renferment des fragments de la plupart des monuments considérables de l'Égypte, mais ce ne sont que des fragments. Chacun des ouvrages de Mariette est une monographie, où l'histoire de l'édifice auquel il est consacré est donnée depuis le commencement jusqu'à la fin et où tous les textes trouvés sont classés chronologiquement. Après les travaux antérieurs, on pouvait se demander si les ruines de l'Égypte ne renfermaient pas encore des documents plus complets que ceux que l'on possédait ; après ceux de Mariette, on rencontrera sans doute des monuments isolés, même importants, mais le plus gros de la besogne est fait, et fait de telle manière que tout ce que l'on découvrira rentrera dans le cadre tracé. Partout où Mariette a passé, il a laissé une trace ineffaçable. Il lui est arrivé quelquefois de se tromper dans les conclusions qu'il tirait de ses fouilles ; mais ses erreurs n'ont pas été inutiles, car elles ont provoqué des réfutations qui ont eu besoin d'être péremptoires pour paraître plausibles. La lucidité d'esprit de Mariette était telle, la clarté de son style était si parfaite, il possédait à un si haut degré l'art de débrouiller les questions les plus obscures et d'en mettre en évidence les traits essentiels, que dans tous les sujets qu'il a abordés il semble avoir atteint l'évidence. Sa science n'a jamais eu rien de vague, de trouble, d'indécis : elle avait la netteté et la lumière des paysages égyptiens.

Son œuvre se compose principalement des ouvrages que voici : *Choix de monuments du Sérapeum* (1855) ; *Mémoires sur la mère d'Apis* (1855) ; *Abydos* (3 vol. publiés en 1870, 1877, 1880) ; *Dendérah* (5 vol. de planches et 1 vol. de texte, 1870-1875), ouvrage auquel il attachait la plus grande importance et qu'il remaniait encore dans la dernière année de sa vie ; *Papyrus du musée de Boulaq* (3 vol. de planches, 1870-1875) ; *Karnac* (1 vol. de planches et 1 vol. de texte 1876) ; *Déir-el-Bâhârî* (1 vol. de planches et 1 vol. de texte, 1877) ; *Monument divers* (1 vol. de planches, 1869-1881) : les dernières planches de ce recueil n'ont pas encore paru ; un grand nombre d'articles dans la *Revue archéologique* et dans le *Bulletin archéologique de l'Athénæum français* ; *Catalogue du Musée de Boulaq*, un modèle du genre ; *Aperçu de l'Histoire d'Égypte* ; *Album du Musée de Boulaq* ; *Itinéraire de la Haute-Égypte* ; *Voyage dans la Haute-Égypte*, etc. On remarquera que les plus importants de ces ouvrages ont paru depuis 1870. Mariette avait moins de soixante ans lorsqu'il est mort ; il était encore dans toute la vigueur de son talent. Son esprit n'a pas eu jusqu'à la fin une minute de défaillance. Dans les derniers jours de sa maladie, son corps n'était plus qu'un squelette, tous ses organes semblaient avoir disparu, les médecins disaient que la tête seule vivait. Elle vivait, en effet, d'une vie ardente. Jusqu'au bout, sur son lit de souffrance, Mariette s'occupait, avec une fermeté d'intelligence admirable, des travaux qu'il n'avait pas encore terminés. Il laisse deux ouvrages capitaux inachevés, le Sérapeum de Memphis, qu'il avait recommencé par trois fois, et les Mastabas de l'ancien empire, qui ont été sa dernière préoccupation. Les

documents nécessaires pour les achever sont recueillis depuis longtemps ; ils seront par conséquent publiés, sinon comme il l'aurait fait lui-même, du moins avec un respect aussi scrupuleux que possible de sa pensée. On peut compter sur M. Gaston Maspero et sur les élèves qu'il a amenés avec lui en Égypte pour accomplir avec une piété scientifique cette délicate mission.

Dans la sèche analyse que je viens de faire des travaux de Mariette, je n'ai point parlé du musée de Boulaq ; c'était pourtant son œuvre favorite, celle qu'il préférait à toutes les autres, celle pour laquelle il a sacrifié sa vie. Ce musée, unique au monde, dont il a réuni tous les objets, il l'aimait avec une passion unique, exclusive, presque exagérée. Il l'avait disposé, non seulement en savant, mais en artiste, avec un goût exquis qui en fait un modèle d'élégance. Hélas ! c'est en le réparant qu'il a été surpris par la maladie à laquelle il a succombé. Quoique déjà souffrant, personne n'a pu l'arracher, durant tout l'hiver dernier, à la surveillance de travaux malsains. Il s'est obstiné à s'exposer au froid, à l'humidité, à toutes les violences d'un climat qui demande plus de précautions que tout autre, précisément parce qu'il est plus beau. Peu à peu sa voix s'éteignait, ses poumons s'engorgeaient. Qu'importe ? il fallait qu'il restât là, dans le plâtre, au milieu de salles sans portes et sans fenêtres, aux bords du Nil, jusqu'à ce qu'il eût replacé de sa propre main toutes les statues, toutes les stèles, là où il voulait qu'elles fussent. Mais, à peine son œuvre s'achevait-elle, que la maladie prenait des proportions effrayantes et qu'il était obligé d'aller en France demander aux eaux de La Bourboule une guérison qui ne devait pas venir. Après quelques mois d'un inutile traitement, il était tellement affaibli que les médecins refusaient de le laisser partir pour l'Égypte. Il fut, comme toujours, impossible de l'arrêter. S'il devait mourir, il tenait à mourir auprès de son musée. Il a eu raison. Son rêve a été réalisé plus qu'il n'aurait osé l'espérer, puisque le khédivé, mû par une pensée généreuse, a permis qu'il fût enterré en face même de ce musée qui lui était si cher. Il dormira à côté des sarcophages et des monuments recueillis par lui sur tous les points de l'Égypte ; il sera attaché à son œuvre, après sa mort, comme durant sa vie. Tout le monde en Égypte appelle déjà le musée de Boulaq *Musée Mariette*. Il en sera de même bientôt en Europe. N'est-il pas juste que ce musée porte le nom de l'homme qui en a découvert tous les matériaux et qui est mort pour les disposer avec plus d'art ?

Mariette n'était pas seulement un savant de premier ordre. J'ai dû me réduire à, parler seulement de ses travaux ; mais l'homme même était une des figures les plus originales, les plus attachantes de notre époque. Quand on ne le connaissait pas, sa physionomie sévère, la brusquerie voulue de ses manières faisaient croire à un misanthrope ; pour peu qu'on pénétrât dans son intimité, on était frappé de la bonté de son cœur, de la grâce de son esprit. Comme toutes les personnalités absorbantes, il faisait de l'ombre autour de lui ; il se sentait trop puissant pour avoir besoin d'auxiliaires : il est dans la nature humaine de ne pas aimer à se préparer des successeurs. Mais nul ne désirait plus que lui avoir des amis, et nul n'était plus charmant pour ceux auxquels il accordait son amitié. Causeur merveilleux, il était toujours en fond de verve, de science et d'esprit. Rien ne saurait donner une idée de la séduction de sa parole lorsque le soir, à Boulaq, au moment où la nuit descend sur le Nil, où les dernières teintes dorées du couchant s'effacent derrière les palmiers, où les étoiles commencent à briller dans la profondeur du ciel, il agitait avec une éloquence particulière, mais entraînant, les grands problèmes du passé et de l'avenir de l'humanité. Il était alors au-dessus de son œuvre. Naturellement porté vers les problèmes éternels, ce qui l'attirait dans l'égyptologie c'est que, en nous faisant remonter aussi loin

que possible vers l'origine de l'homme, elle peut, plus que toutes les autres sciences historiques, entretenir en nous l'illusion que nous découvrirons un jour le secret de ses destinées. Les questions de morale et de philosophie supérieure étaient sans cesse présentes à son esprit. Il les traitait sans idée systématique, sans préjugé dogmatique, sans faux scepticisme aussi, avec une sincérité parfaite, en chercheur et en poète ; c'est à dessein que je dis en poète, car il était impossible de trouver une âme plus poétique que la sienne, une âme qui comprit mieux la beauté des choses extérieures, la grandeur des mystères intérieurs, et qui éprouvât une émotion plus profonde en présence de l'immense inconnu qui nous enveloppe, sans que tous nos efforts parviennent jamais à en percer l'obscurité. Il était poète aussi par la naïveté avec laquelle il dirigeait sa vie matérielle. Ayant été le favori de Saïd Pacha, ayant vécu dans la familiarité d'Ismaïl Pacha, il aurait pu, sans se prêter à la moindre action compromettante ou indélicate, laisser à ses enfants une fortune considérable. Il leur laisse son nom et ses œuvres, voilà tout ! Quand il parlait des détails financiers de l'existence, il fallait voir avec quel fin sourire il avouait lui-même qu'il n'y entendait rien. Très spirituel sur tous les autres sujets, il devenait d'une maladresse étonnante dès qu'on l'entretenait et surtout dès qu'il voulait essayer d'entretenir les autres de questions d'affaires. On sentait qu'il n'avait même pas conscience de ce qu'il disait. Il était de ceux pour lesquels il n'y a qu'un seul emploi de la vie : la culture de la science et la recherche de la vérité !

LA RÉORGANISATION DU MUSÉE DE BOUFAQ ET LES ÉTUDES ÉGYPTOLOGIQUES EN ÉGYPTÉ.

Le musée de Boufaq vient de subir une réorganisation ou plutôt une restauration qui en a profondément modifié le caractère et l'intérêt. Je n'ai pas la prétention de faire connaître le musée de Boufaq ; il a été trop bien décrit par son fondateur Mariette, par M. de Saulcy, par M. de Vogüé, par M. Charles Blanc, par M. Rhoné et par tant d'autres, pour que j'essaie à mon tour d'en donner une description qui serait pour le moins inutile je voudrais seulement indiquer les transformations qu'il a subies, et montrer quelle importance elles peuvent avoir pour le développement des études égyptologiques. L'histoire du musée de Boufaq serait pourtant curieuse à écrire ; elle formerait un chapitre piquant de l'histoire générale de l'Égypte sous Ismaïl Pacha. On y verrait apparaître de nouveau cet étrange mélange de conceptions élevées, d'aspirations civilisatrices, d'indifférence barbare, de maladresse et d'inconséquence pratique qui faisaient le fond du caractère de l'ancien vice-roi d'Égypte. Il faut lui rendre cette justice que les belles découvertes de Mariette n'auraient pas été possibles sans lui. Notre infatigable compatriote l'a trouvé toujours prêt à comprendre et à seconder ses entreprises. Seulement il les comprenait à sa manière, et il avait aussi une manière particulière, parfois fort étrange, de les seconder. Peu éloigné de considérer les trente-quatre dynasties égyptiennes comme les aïeules de la sienne propre et de voir dans Ménès un ancêtre de Méhémet-Ali, il aimait à se dire que son règne serait rattaché par une série de beaux travaux scientifiques aux traditions des plus vieux âges. Mais quant à s'intéresser directement à ces travaux, quant à chercher à se faire initier à leurs résultats, jamais pareille idée ne lui serait venue. Il savait qu'il existait à Boufaq un musée connu du monde entier, renfermant des trésors inestimables, parcouru chaque année par de nombreux visiteurs : cela lui suffisait. Il n'y a pas personnellement mis une seule fois les pieds, n'éprouvant au fond aucun goût, aucun attrait pour des recherches qu'il favorisait par gloriole, qu'il payait avec libéralité, mais auxquelles il était tout à fait indifférent. Il est bon d'ajouter que les indigènes partageaient et partagent encore, hélas ! ses sentiments. De tous les ministres égyptiens passés et présents, un ou deux à peine savent ce que c'est que le musée de Boufaq et se sont donné la peine de venir en examiner de leurs propres yeux les admirables collections. Cette insouciance générale, cette ignorance universelle n'est pas sans danger pour le musée de Boufaq. C'est à elles qu'il faut attribuer tous les risques qu'il a courus, tous les dangers auxquels il est exposé dans l'avenir ; c'est contre elles par conséquent qu'il faut se prémunir, si l'on veut qu'une œuvre aussi féconde, dont les origines sont françaises, ne succombe pas, dans un avenir peut-être assez rapproché, à l'inertie des Égyptiens combinée avec les convoitises des étrangers.

L'installation du musée de Boufaq est des plus défectueuses. La place qu'il occupe était jadis couverte par un pâté de masures délabrées appartenant à la compagnie du Transit et servant de magasins depuis l'expédition française. Ce sont ces masures qui ont été appropriées tant bien que mal à l'usage du musée. Dans la première ferveur de son enthousiasme égyptologique, Ismaïl Pacha s'était proposé de donner aux collections de Mariette un logement princier. Plusieurs projets avaient été tour à tour mis en avant. Tantôt il s'agissait de construire un musée monumental à la pointe méridionale de l'île de Géziréh,

tantôt de choisir entre les édifices déjà bâtis celui qui paraîtrait le plus digne de recevoir les statues et les stèles que des fouilles continuelles mettaient au jour. Le voyageur qui se rend aux Pyramides peut encore observer, à quelque distance de la route, de grands murs abandonnés offrant l'aspect de véritables débris antiques. Ce sont les fondements d'un musée égyptologique, qui n'a jamais existé, qui n'existera jamais à cette place. Ils ont coûté de soixante à quatre-vingt mille francs ; mais à peine les avait-on jetés sur le sol mouvant de l'Égypte qu'on s'est aperçu qu'ils n'avaient aucune solidité, et que les constructions qu'on essaierait de leur faire supporter crouleraient sans nul doute à la première inondation. *Pendent opera interrupta* ! Que de ruines pareilles ont été fabriquées, à des prix énormes, sous le règne d'Ismail Pacha !

Après avoir été sur le point d'obtenir un logement splendide, le musée de Boulaq est donc resté dans les modestes magasins où on l'avait provisoirement établi. Il y a subi l'année dernière une épreuve presque désastreuse. Le grand inconvénient pratique du local actuel est d'être situé sur le bord même du Nil, en sorte qu'à chaque inondation l'eau menace de l'envahir et de le détériorer. Durant la crue exceptionnelle de 1879, il a été littéralement submergé. C'est pour mettre le musée à l'abri d'un danger toujours renaissant, que le ministre français des travaux publics dans le ministère européen dont l'existence a été si courte, M. de Blignières, avait songé à lui donner une partie des immenses bâtiments construits au Caire, en un autre jour de caprice d'Ismail Pacha, pour une école des filles nobles, et restés également inachevés. Les travaux d'appropriation étaient commencés ; la dépense n'aurait pas été considérable ; les collections égyptologiques placées enfin sinon dans un palais, au moins dans un établissement convenable, n'auraient plus eu à craindre les débordements du Nil. Par malheur, il suffisait que l'idée de transporter le musée à l'école des filles nobles vint d'un ministre européen pour qu'elle fût abandonnée à la chute de ce ministre. Pris d'un scrupule inusité d'économie, Ismail Pacha déclara que le projet français était d'une exécution trop coûteuse et qu'il fallait se borner à restaurer les anciens magasins de Boulaq. C'est ce qui a été fait d'ailleurs avec beaucoup d'intelligence et d'habileté. Le sol des salles où se trouvent les collections a été élevé d'une manière sensible, de sorte que le danger de l'inondation est devenu moins grave. Après avoir élevé le sol, on a dû élever la toiture, ce qui donne beaucoup plus d'air et de jour. Les murs, en partie salpêtrés, ont été recouverts d'un enduit et de peintures décoratives du meilleur goût.

Cette restauration élégante et simple serait parfaite si elle n'avait pas été presque aussi dispendieuse qu'aurait pu l'être le transport du musée à l'école des filles nobles. Comment se défendre d'un sentiment de tristesse lorsqu'on songe à l'admirable installation qu'on aurait procurée au musée avec les sommes qui ont été dépensées à la première appropriation des magasins de Boulaq, à leur restauration et à la construction inutile des fondements qui gisent sur la route des Pyramides ?

Mais en Égypte il faut savoir se défendre de ce genre d'impressions. Après tout, qui sait si la modestie du local qu'il occupe n'est pas pour le musée de Boulaq une précieuse sauvegarde ? Placé dans un palais, il aurait tôt ou tard excité l'envie de quelque ministre à demi barbare, qui l'en aurait expulsé sans remords pour installer à sa place une administration quelconque. Ses belles collections exilées auraient erré à l'aventure, cherchant, peut-être en vain, un nouvel et moins changeant abri. S'il leur manque bien des choses à Boulaq, si elles ne peuvent se développer à l'aise dans des salles trop étroites, trop peu

nombreuses, construites pour un usage nullement scientifique, si surtout l'humidité constante qui s'exhale du Nil atteint peu à peu les momies, les pierres friables, les objets fragiles, rien en revanche n'est plus beau et plus poétique que le site qui les environne. Boulaq, on le sait, est à une petite distance du Caire. La route pour y arriver, est charmante ; clic traverse des terrains vagues où l'on célèbre tous les ans la fête de la *dosséh* ; la vue y est bornée sans cesse par la silhouette gracieuse de Boulaq, profilant ses minarets et ses coupoles sur le bleu du ciel. Les grandes vergues et les voiles blanches des bateaux se dressent également au-dessus du sombre massif des maisons et des palmiers. Il n'est pas nécessaire de traverser la ville pour atteindre le musée ; on peut suivre tout simplement une route plate et poudreuse qui en longe de loin les premières constructions. Mais si l'on veut jouir du spectacle toujours varié de petites rues orientales inondées de soleil, à moitié couvertes par les moucharabiéhs, laissant, à différents intervalles, apparaître le Nil à travers les fissures de maisons délabrées, il ne faut pas craindre d'allonger son chemin et de faire un peu l'école buissonnière. Dès qu'on arrive au musée, on est largement payé de sa peine. L'emplacement du musée est plus délicieux que tout le reste ; il occupe une vaste esplanade, d'où l'on domine directement le Nil et où sont disposés, près de massifs de verdure, de grands sphinx, des colosses puissants, de magnifiques sarcophages. Une des salles du musée, la salle des Hycsos, donne sur une petite terrasse qui surplombe le fleuve. La vue dont on jouit de là est de celles qu'on n'oublie jamais lorsqu'on les a contemplées une fois. Le Nil décrit une immense courbe à vos pieds, ses eaux lourdes s'écoulent lentement avec un bruit sourd, des canges y circulent, leur grande voile déployée ; la rive opposée est chargée de palmiers ; à, quelque distance, des centaines de barques de pêcheurs sont amarrées. Le soir, au coucher du soleil, les couleurs les plus ardentes embrasent ce paysage simple et solennel. Que de fois, après m'être promené au milieu de ces étranges collections égyptologiques qui éveillent dans l'âme les plus mystérieux problèmes de l'histoire et de la philosophie, ne me suis-je pas assis longuement sur cette terrasse, laissant aller mes yeux aux sensations d'un spectacle dont rien ne saurait rendre l'imposante grandeur et mon esprit à l'impression de souvenirs qui semblent prendre en ce lieu je ne sais quoi de vivant et presque d'actuel ! Il y a une harmonie intime, profonde, entre le Nil et les civilisations disparues dont le musée de Boulaq nous transmet le témoignage. Dans l'obscurité à peine traversée par quelques rayons de lumière indécise où elles sont plongées pour nous, elles conservent un charme problématique qui s'impose à l'imagination et qui l'écrase. Il en est de même du Nil : ce fleuve aux lignes majestueuses, aux flots toujours sombres, provoque une admiration d'une nature particulière, qui ne va point sans le vague malaise, sans la séduction mélancolique de l'inconnu. Sous ce rapport, le musée est si bien placé à côté du fleuve qu'il serait réellement fâcheux de l'en éloigner. On est plus apte à comprendre le musée lorsqu'on a contemplé le fleuve, et le meilleur moyen peut-être de profiter de ses leçons est de cesser quelquefois de l'étudier pour se livrer, sur la petite terrasse de la salle des Hycsos, à des rêveries sans fin, tandis que le soleil descend derrière la ligne des palmiers, rougissant de ses derniers rayons l'horizon enflammé.

I

Pendant la durée des travaux qu'il a fallu exécuter à Boulaq pour mettre les bâtiments à l'abri de l'inondation, le musée avait été nécessairement fermé. Les collections en avaient été retirées et soigneusement conservées dans des magasins. Devait-on les replacer dans le même ordre qu'autrefois, refaire

l'ancien musée tel quel, le rouvrir au public sans autre changement que les réparations purement matérielles apportées aux salles qui le contiennent ? Mariette ne l'a pas pensé. L'ancien musée n'ayant été installé à Boulaq qu'à titre provisoire, à une époque où l'on comptait le transporter bientôt dans un local plus approprié à ses besoins, avait été disposé surtout de manière à frapper les yeux et à éveiller dans l'esprit des visiteurs le goût des études égyptologiques. Mariette n'avait pas hésité à emménager les vitrines et les armoires avec une certaine mise en scène, sacrifiant le point de vue rigoureusement scientifique au désir de plaire à la foule et de faire en quelque sorte un peu de réclame autour de ses belles collections, Le but de cette conduite était d'assurer l'avenir encore si incertain du musée, en le rendant populaire, non seulement auprès des voyageurs européens, mais encore auprès des indigènes, qu'il était essentiel de gagner à la cause des antiquités égyptiennes. *Je ne médis pas de la civilisation introduite sur les bords du Nil par la dynastie de Méhémet-Ali, disait Mariette, en prétendant que l'Égypte est encore trop jeune à la vie nouvelle qu'elle vient de recevoir pour posséder un public facilement impressionnable aux choses de l'archéologie et de l'art. Il y a quelque temps, l'Égypte détruisait ses monuments ; elle les respecte aujourd'hui ; il faut que demain elle les aime. Mais, pour en arriver là, il est nécessaire, à mon avis, d'éviter l'aridité à laquelle nous condamnerait l'appropriation trop systématique des objets dans les meubles destinés à les recevoir. Je sais par expérience que le même monument devant lequel notre public égyptien passe toujours distrait et indifférent attire ses yeux et provoque des remarques dès que, par un artifice de mise en place, on a su le forcer à y fixer son attention*¹. Mariette n'avait donc rien épargné pour fixer l'attention du public égyptien en flattant à la fois ses yeux et son imagination. Il avait étalé avec le plus grand soin, et non sans une sorte de coquetterie, les innombrables bibelots égyptiens que les fouilles avaient mis à sa disposition. Les admirables bijoux de la reine Âah-hotep, cette merveille de l'orfèvrerie égyptienne, avaient reçu une place d'honneur. Chaque vitrine avait été disposée autant pour le plaisir que pour l'étude. Ne fallait-il pas, en effet, commencer par le plaisir ? Ne fallait-il pas, suivant la vieille expression du poète, enduire de miel une coupe qui contient un breuvage, nullement amer il est vrai, mais beaucoup trop savoureux pour être immédiatement apprécié par des lèvres peu délicates ?

La disposition des lieux avait également empêché Mariette de distribuer ses collections suivant la méthode adoptée au Louvre, en *salle historique, salle civile, salle funéraire* et *salle religieuse* ; elle ne lui avait pas permis non plus de les ranger chronologiquement. Il arrive quelquefois, en effet, que la même époque n'est représentée que par un grand monument et par un scarabée minuscule : comment disposer l'un à côté de l'autre des objets aussi divers dans des salles qui ont été construites pour contenir des sacs de blé ou des ballots de coton tous de même dimension ? Mariette n'a pu adopter pour ses nouveaux arrangements une classification plus scientifique : n'ayant acquis ni un vaste emplacement ni un emplacement mieux adapté aux conditions d'existence d'un musée, il a bien fallu qu'il cédât encore aux nécessités matérielles. Il ne lui a pas été possible non plus d'abandonner ses étalages brillamment inutiles, qui ne profitent à la science qu'en montrant qu'elle n'est point sans attraits. Il s'est contenté de les restreindre au strict nécessaire. La plus grande salle du musée de Boulaq est remplie de ces milliers de statuette, de ces petits objets en bronze, en or et en

¹ *Notice sur les principaux monuments exposés dans les galeries provisoires du musée d'antiquités égyptiennes. — Avant-propos.*

argent, de ces vases élégants, de ces jolis débris, de ces précieux produits de l'art égyptien, qu'on rencontre en foule dans presque tous les musées d'Europe, mais qui ne sont nulle part aussi variés et aussi parfaits. On voit dans deux salles élégantes des momies, des scarabées, des amulettes, des bustes de Pharaons, des vestiges de mobiliers, des armes, du blé, des graines et des œufs conservés dans des tombeaux, des toiles diverses, en un mot tout l'intéressant bric-à-brac d'une civilisation dont les moindres échantillons ont leur prix. Mais le véritable musée n'est pas là, et si Boulaq ne contenait que ces salles, il ressemblerait entièrement au Louvre ou à toute autre exhibition, plus ou moins curieuse, plus ou moins savante, d'objets égyptologiques. Ce qui lui donnerait déjà cependant une grande originalité, ce sont les bustes et les statues qu'il possède, et qui ont presque tous un intérêt historique de premier ordre ; comme œuvres d'art, ils ne sont pas non plus indignes d'attention.

Nous n'avons malheureusement que des fragments médiocres et pour ainsi dire le rebut de la statuaire égyptienne. Hérodote et Diodore de Sicile nous apprennent que les Égyptiens ne concevaient pas le plan de leurs statues d'après des vues d'ensemble et suivant une conception individuelle ; ils divisaient le corps humain en vingt et une parties un quart, dont l'exécution était confiée à des ouvriers différents. Chacun emportait chez soi les parties qu'il devait traiter et mettait une telle précision à s'acquitter de sa besogne que tous ces fragments séparés, s'ajustant avec une symétrie parfaite, formaient un tout qu'on eût dit sorti de la même main. Lorsqu'il s'agissait d'œuvres importantes, qui devaient orner les plus beaux temples et les plus beaux palais, ces parties n'étaient point formées toutes de la même matière. La tête, par exemple, était en or et en ivoire, tandis que le reste du corps était en bronze ou en albâtre. Il va sans dire que ces statues précieuses ont disparu, mutilées par la barbarie ou fondues par la cupidité. Celles qui sont parvenues jusqu'à nous ne sont, par conséquent, que des produits inférieurs, subalternes, tenant beaucoup plus du métier que de l'art. Quelques-unes, — celles qui représentent Thoutmès III par exemple, — ont surtout le mérite de nous transmettre les traits et la physionomie de personnages dont le rôle historique a eu une influence capitale sur les destinées de l'Égypte et du monde. Le type de Thoutmès III, que nous trouvons également reproduit dans un magnifique sphinx de porphyre, n'a rien d'égyptien ; la forme du nez, les contours généraux du profil, l'expression de la bouche rappelleraient plutôt la race arménienne.

Qui sait d'où venaient la plupart de ces Pharaons qui ont gouverné et exploité l'Égypte durant tant de siècles ? Qui sait combien d'entre eux étaient étrangers, combien au contraire appartenaient, par leur origine, au pays lui-même ? Il semble que l'Égypte n'ait jamais été parfaitement autonome, qu'elle ait été sans cesse pénétrée par ses voisins, que sa vie nationale, dans le passé le plus lointain comme dans le présent immédiat, ait été continuellement troublée par des influences extérieures. Trop belle, trop riche, trop séduisante pour ne pas exciter l'envie de tous ceux qui l'entouraient, trop faible pour se défendre contre leurs attaques, elle n'a jamais été entièrement libre. Mais, en subissant le joug venu du dehors, elle n'en conservait pas moins son caractère propre, son invincible persistance, tandis que ceux qui la dominaient, bientôt absorbés et déformés par elle, s'étiolaient à son contact, semblable à ces grandes séductrices qui cèdent à tout le monde, mais qui s'en vengent en amollissant et en abêtissant ceux auxquels elles ont cédé. Un beau buste du musée de Boulaq nous donne l'impression directe, sensible, d'une des nombreuses révolutions intérieures qui ont été produites en Égypte par une action venue du dehors :

c'est celui de la reine Taïa, femme d'Aménophis III. Je me hâte de dire, par crainte des chicanes, qu'on n'est pas scientifiquement bien sûr que ce buste soit réellement celui de la reine Taïa et qu'on ne sait presque rien d'ailleurs de cette reine . Un curieux scarabée nous apprend que son père se nommait *louaa* et sa mère *Touaa*, noms qui ne sont point égyptiens et qui font supposer que Taïa n'était ni de sang royal ni de sang égyptien. Les frontières de l'Égypte, d'après le même scarabée, s'étendaient au nord, lors du mariage de Taïa, jusqu'en Mésopotamie. Pourquoi donc Taïa n'aurait-elle pas été une étrangère ? La *Vallée des reines* à Thèbes nous montre une Taïa qui pourrait bien être la même, et dont de visage et les mains sont peintes en rose, nouvel indice de son origine asiatique. Les circonstances, dit Mariette dans le catalogue du musée, nous feraient penser que Aménophis IV, qui proscrivit partout le nom d'Aménophis III et au contraire entoura d'honneurs inusités celui de sa mère, se souvint peut-être trop, en portant atteinte à l'antique religion égyptienne, du sang étranger qui coulait dans ses veines. Ce premier réveil de l'esprit sémitique, après l'expulsion des Hycsos, aurait peut-être eu pour cause l'arrivée au trône d'une femme choisie par Aménophis III parmi les tribus nombreuses d'origine asiatique qui, à cette époque, peuplaient les provinces orientales du Delta. Est-ce là une pure induction, une hypothèse dénuée de toute preuve ? Nous ne savons pas grand'chose de la révolution religieuse accomplie par Aménophis IV ; nous savons seulement qu'elle a dû être effroyable, car tous les monuments en portent la trace par de nombreuses et brutales mutilations. Le nom d'Ammon fut effacé partout, son culte fut pros crit sans merci. On ignore également si cette grande persécution religieuse souleva des révoltes parmi les Égyptiens. Aménophis IV avait d'abord montré quelque prudence ; il avait dissimulé son hérésie sous une apparence de respect pour le vieux culte ; mais enfin, le fanatisme religieux l'emportant, la proscription s'étendit sur tout ce qui rappelait Ammon. On peut voir au musée de Boulaq des stèles brisées et des tables votives qui portent profondément l'empreinte de la main impie qui les a mutilées. Thèbes, remplie de monuments consacrés au dieu disgracié, perdit son rang de capitale ; on éleva à Tell-el-Amarna une capitale nouvelle, où rien ne rappelait le souvenir de l'antique religion. Quelle part eut l'éducation maternelle d'Aménophis IV à cette explosion de passions religieuses ? C'est encore là un problème pendant. Mais lorsqu'on regarde longtemps l'admirable tête de Taïa au musée de Boulaq, ses traits élégants qui n'ont rien de la raideur égyptienne, ses yeux allongés et animés par la vie la plus intense, sa bouche relevée aux deux extrémités comme la lèvres d'un sphinx, son expression de dédaigneuse coquetterie, sa beauté troublante et mystérieuse, pleine des plus étranges et des plus irrésistibles séductions rétrospectives, il est impossible de ne pas se forger à soi-même une histoire ; peut-être un roman, dans lequel cette femme énigmatique aurait été l'inspiratrice, la cause première, l'auteur principal des tragédies religieuses qui ont agité son époque et dont la trace brûlante est parvenue jusqu'à nous.

Par une heureuse inspiration, Mariette a placé, à côté du buste de la reine Taïa, un buste non moins séduisant, plus délicat et plus fin peut-être, et qui rappelle aussi le souvenir d'un des drames religieux les plus importants, non seulement de l'Égypte, mais cette fois de l'humanité. C'est une tête de roi recouverte d'une énorme coiffure qui la charge sans l'orner. Elle faisait évidemment partie d'une statue qui a été brisée. Le jeune roi était debout, il tenait de la main gauche un bâton d'enseigne terminé par une tête de bélier. Rien ne saurait donner idée de la grâce juvénile, presque enfantine, du charme doux et légèrement

mélancolique de cette délicieuse figure sur laquelle semble planer le pressentiment d'une destinée douloureuse. Comment a-t-on pu tailler, dans une matière aussi dure que le granit, des yeux si francs, un nez si fin, des lèvres si vivantes et si molles qu'on les croirait modelées dans la cire ? A coup sûr, nous sommes là en présence d'un des plus beaux spécimens de ce qui nous reste de la statuaire égyptienne. Aucun art n'a produit une œuvre plus exquise. Mais quel est donc le Pharaon dont le visage, ainsi ressuscité, vient éclairer les vieilles stèles et les statues pleines de raideur qui l'entourent d'un rayon de grâce, de fraîcheur et de poésie ? Malheureusement la légende, interrompue par une cassure de la pierre, ne nous permet pas de le dire avec assurance. Mariette croit néanmoins que c'est Méneptah, le fils de Ramsès II, et le Pharaon qui a péri dans la mer Rouge. Ici, comme pour la reine Taïa, qu'il soit permis à l'imagination de venir quelque peu en aide à l'histoire ! Il y a dans la physionomie de ce roi inconnu un je ne sais quoi de doux et de triste qui convient, en effet, au Pharaon que Moïse sut attendrir, mais qui, trop faible et trop hésitant pour persévérer dans sa résolution généreuse, eut le tort de se repentir et en fut si cruellement puni. Tous les malheurs de son règne, les fameuses plaies de l'Égypte, le dénouement terrible pour les Égyptiens de l'épisode de la fuite des Hébreux, semblent d'avance, comme une sorte de fatalité, marquer de leur empreinte le front pur et les lèvres doucement ironiques de Méneptah. Peut-être cependant cette expression d'inquiétude candide, tempérée par un demi-sourire, ne convient-elle pas très exactement à l'idée un peu farouche que la Bible nous donne du Pharaon d'Égypte. Il fallait toute la dureté de cœur de la race juive, toute son âpreté de caractère, toute sa vigueur de haine pour applaudir par de sauvages cantiques, enflammés de la plus ardente vengeance, à la catastrophe d'un prince aussi charmant périssant sous les flots soulevés de la mer Rouge. En face du buste du musée de Boulaq, on est pour Méneptah contre les Hébreux, et l'on ne peut s'empêcher de trouver que Jéhovah s'est montré bien brutal ! Le buste de Ramsès II, qui fait pendant à celui de Méneptah, n'est pas moins remarquable comme œuvre d'art ; il est également en granit ; les lignes en ont une finesse et une pureté très rares dans les œuvres égyptiennes. Thoutmès III, Ramsès II, Méneptah et Taïa occupent le fond d'une même salle, où ils forment une bien courte, mais bien brillante galerie de portraits historiques.

Il serait trop long de continuer à énumérer les pièces curieuses, quoique secondaires, du musée de Boulaq. La plupart d'ailleurs sont assez connues pour qu'il n'y ait pas d'intérêt à en parler de nouveau. C'est ainsi que les bijoux de la reine Aah-hotep ont déjà fait l'objet des descriptions les plus nombreuses, les plus variées et les plus détaillées. Il n'y a rien à dire des scarabées, qui n'ont réellement de valeur que lorsqu'ils contiennent, comme celui qui concerne la reine Taïa, quelque information historique ; ils se bornent en général à nous offrir d'innombrables emblèmes d'immortalité. Je suis trop incompetent pour essayer d'indiquer l'importance des papyrus du musée de Boulaq. Quelques-uns, d'une rare conservation, sont ornés de vignettes diversement coloriées ; exécutées avec une perfection telle qu'on pense involontairement, en les regardant, à la décoration de nos missels du moyen âge. Le panthéon égyptien est représenté à Boulaq par une immense collection de dieux, de déesses, de triades divines et d'animaux sacrés, en bronze, en granit, en porphyre, en bois, en porcelaine, qui peuvent donner une idée complète non seulement de la religion, mais de l'industrie des Égyptiens. Il est impossible de pousser plus loin la partie technique, ce qui dans l'art constitue proprement le métier. Telle petite statuette en bronze d'Ammon est dans son genre un vrai chef d'œuvre ; tel objet

votif est émaillé avec une habileté qui a été égalée, mais qui n'a certainement pas été dépassée. Nous manquons de notions exactes sur les procédés qu'employaient les Égyptiens dans leurs travaux d'art ; leurs outils ne sont point parvenus jusqu'à nous. Cependant le musée de Boulaq nous fournit un certain nombre de statues inachevées où l'on saisit la trace de la main de l'ouvrier ; on y voit aussi des moules représentant des animaux et des motifs décoratifs ; ils ont été confiés à la manufacture de Sèvres, qui en a tiré des produits d'une rare finesse. Les bustes de Pharaons abondent, ils se ressemblent tous et représentent en quelque sorte le type de la royauté ; on envoyait sans doute ces images emblématiques dans les provinces comme on envoie dans nos départements celle de la République.

Je n'en finirais plus si je restais plus longtemps au milieu des bibelots qui forment la partie populaire, attractive du musée. Il me faudrait plusieurs pages pour décrire, par exemple, une délicieuse statuette en bois représentant une nageuse d'une chasteté étonnante, quoiqu'elle soit uniquement vêtue des lourdes tresses qui couvrent sa tête ; elle fend l'eau avec une raideur qui n'est pas sans grâce, et puisque je suis en veine de suppositions, rien ne m'empêche d'imaginer qu'elle nous offre l'image d'une des suivantes de la fille de Pharaon allant délivrer Moïse de son berceau flottant. Je me garde bien d'ouvrir le catalogue de peur d'être détrompé, en apprenant que ce joli morceau de sculpture est antérieur ou postérieur à Moïse et à son berceau ! Tout à côté, dans une autre vitrine, comment ne pas s'arrêter un instant à un petit monument décoratif qui ornait sans doute la sépulture d'un fonctionnaire de haut rang ?- Le monument se compose de deux parties : la première est une enveloppe en beau calcaire jaunâtre ayant la forme d'un sarcophage ; sur le couvercle se lit une invocation à Osiris et à Anubis, pour qu'ils accordent au défunt tous les biens célestes ; à la tête de la cuve, Isis, les bras levés, est accroupie sur le signe de l'or, symbole religieux ; Nephthys occupe les pieds ; sur les flancs, Anubis et Aperou, assistés des quatre génies des morts, écoutent les prières qui leur sont adressées en faveur du personnage auquel le monument est dédié. La gravure de ce sarcophage en miniature est d'une élégance, d'une largeur et d'une netteté exquises. Par malheur, le calcaire se salpêtre peu à peu ; une sorte de mousse envahit ces beaux dessins et les couvrira bientôt tout à fait. Le sarcophage sert d'enveloppe à la seconde partie du monument, qui est en granit noir. Le mort, enveloppé de ses bandelettes, est couché sur le lit funèbre ; près de lui, son âme, sous la forme d'un épervier à tête humaine, veille sur le cadavre, attendant le jour promis de sa résurrection. Ce groupe est d'une mélancolie et d'une tendresse charmantes. La figure du mort a une froideur, une rigidité, une impassibilité réellement cadavériques ; celle de l'âme, au contraire, est empreinte d'une expression d'anxiété dont il est impossible de n'être pas vivement touché. On dirait un ami attendant le réveil d'un ami avec une résignation pleine de confiance et de sollicitude. L'âme a les yeux fixés sur ceux de la momie, elle étend ses deux petites mains sur son cœur d'un geste doux, quoique pressant. C'est, en effet, par le cœur que la vie doit rentrer dans ce corps inanimé ; dès qu'il commencera à battre de nouveau, l'âme, qui en a été si long temps exilée et qui brûle d'y rentrer, pourra s'y glisser encore pour y commencer une seconde et plus heureuse existence. Nous trouvons là une traduction ingénieuse de l'idée que les Égyptiens se faisaient de la mort. Ils étaient persuadés que les corps reviendraient à la vie et que les âmes qui les avaient animés seraient encore une fois unies à eux. Le cœur devait renaître le premier. C'est pour cela qu'ils enlevaient le cœur de leurs momies et le

remplaçaient par un scarabée, emblème d'immortalité. La petite âme du musée de Boulaq ne doute pas un instant de la vérité des promesses de la religion égyptienne ; il y a des siècles qu'elle est là, les yeux dans les yeux du corps qu'elle aime et qui n'est plus qu'une masse inerte, la main sur l'emplacement vide de son cœur, attentive au moindre bruit, au plus léger mouvement, épiant l'heure de la résurrection annoncée, témoin muet de cette invincible espérance qui, depuis que la mort fauche les générations humaines, anime invariablement ceux qui restent en présence des dépouilles de ceux qui s'en vont !

II

Je m'attarde aux détails. Comme je l'ai dit cependant, toute la partie du musée dont je viens de parler n'offre que l'intérêt secondaire des collections du même genre qui existent en Europe. Mais le musée de Boulaq n'a pas été fait pour amuser, distraire et instruire les curieux. Son but est plus élevé. C'est un musée organisé pour servir pratiquement à l'égyptologie, un musée d'étude destiné particulièrement aux savants ou à ceux qui veulent le devenir, un musée susceptible d'être le centre et l'objectif de travaux qui renouvelleraient l'histoire, des origines du monde. La manière même dont il est né lui assigne un caractère particulier. A part une petite collection sans importance, achetée par Saïd Pacha, il est tout entier le produit des fouilles faites depuis une vingtaine d'années en Égypte, sous la direction de notre illustre compatriote Mariette¹. On s'explique sans peine combien cette origine a été favorable à son organisation scientifique. Tandis que la plupart des murées d'Europe sont formés d'objets achetés au hasard, suivant les circonstances, n'ayant bien souvent entre eux aucun rapport, celui de Boulaq est le résultat de recherches entra prises d'après un plan régulier et menées à bonne fin avec une admirable persévérance. Sur chaque période de l'histoire d'Égypte, le musée de Boulaq contient donc tous les renseignements qu'une investigation intelligente a pu découvrir et qu'une critique sûre a réunis et classés. Ce n'est pas tout. On sait, a dit Mariette dans son précieux catalogue, qu'a de rares exceptions près, les musées d'Europe ont été formés par l'achat de collections ramassées en vue du lucre, jamais en vue des progrès véritables de la science. Là physionomie propre de ces collections est empreinte par là d'une sorte de tache originelle qu'il est impossible de méconnaître. On n'a pas, en effet, une idée juste de la valeur des fouilles exécutées en Égypte, si l'on pense que ces fouilles ont eu pour unique résultat la mise au jour des monuments conservés dans les musées d'Europe. Pour une stèle, pour une statue, pour un monument quelconque que les collectionneurs dont je viens de parler ont admis dans leurs séries, il en est vingt autres qu'ils ont abandonnés sur le terrain parce qu'ils les ont trouvés soit en débris, soit dans un état de conservation qu'ils ont jugé insuffisant. Or il est impossible que, parmi ces monuments, il n'en soit pas qui aient quelque valeur scientifique, et il s'ensuit qu'à la rigueur les musées

¹ Je n'ai pas besoin de rappeler le beau travail où M. Ernest Desjardins a résumé l'ensemble des fouilles et des découvertes de Mariette (*Revue des Deux-Mondes*, 15 juillet 1874), ni la charmante étude, si lumineuse et si complète dans sa brièveté, où M. Ernest Renan en a tracé une rapide esquisse (1er avril 1865). Il y aurait quelque témérité de ma part à revenir sur des sujets si bien traités, si, depuis que les articles de MM. Renan et Desjardins ont paru, Mariette n'avait continué ses recherches et ne les avait fait porter principalement sur deux périodes, celle de l'ancien empire et celle des Hycsos, qu'il a éclairées d'une lumière toute nouvelle. On m'excusera donc d'essayer de compléter les renseignements de MM. Renan et Desjardins, en disant à mon tour ce que j'ai vu en Égypte et ce qui s'y est fait dans ces dernières années.

d'Europe ont reçu de la main de ceux qui les leur ont vendues des collections qui, précisément par le travail d'épuration qu'on leur a fait subir, ont perdu de leur importance. A Boulaq, au contraire, tous les fragments livrés par les fouilles ont été étudiés avec soin ; si mutilés qu'ils fussent, si peu agréables aux yeux qu'ils parussent, pour peu qu'ils eussent le moindre intérêt archéologique, ils ont été réunis dans les collections. De là vient l'aspect sérieux, austère, presque sévère de certaines salles remplies de stèles plus ou moins intactes, de colosses inertes ou de sphinx rigides. Ces derniers ne sont pas des sphinx de fantaisie, comme ceux qu'on a découverts aux environs du Sérapeum par exemple, lesquels n'ont aucun renseignement historique à nous donner. J'ai déjà dit que l'un d'eux avait la tête de Thoutmès III ; je parlerai plus loin du sphinx de San, monument inappréciable de l'époque des Hycsos. Quant aux stèles, ce sont les documents historiques les plus anciens et, sous quelques rapports, les plus précieux de l'humanité.

Je n'ai pas la prétention d'énumérer tous les trésors que contient le musée de Boulaq ; j'en laisse volontairement la bonne moitié de côté. A quoi bon revenir, par exemple, sur la table de Saqqarah, qui a confirmé d'une manière remarquable les listes dynastiques de Manéthon, ou sur les cinq monuments qui nous font connaître les péripéties de la domination éthiopienne et dont le principal, la stèle du songe, a fait l'objet d'un beau travail de M. G. Maspero ? A quoi bon parler de la stèle de San, document en son genre non moins précieux que la pierre de Rosette ? Je voudrais seulement appeler l'attention sur la salle de l'ancien empire et sur la salle des Hycsos, c'est-à-dire sur deux salles qui contiennent peut-être la clef de l'histoire des origines de la civilisation, qui contiennent du moins celle de l'histoire particulière des destinées de l'Égypte. La salle de l'ancien empire surtout mériterait d'être décrite dans ses moindres détails. Elle forme un musée spécial dans l'ensemble du musée de Boulaq, musée unique où sont renfermés les plus vieux témoignages de l'art et de la science humaine. Il y a une vingtaine d'années, l'ancien empire était presque complètement inconnu ; les études égyptologiques s'arrêtaient à une grande distance de ce passé lointain qui se perd dans la nuit des siècles, nul aventurier hardi n'avait abordé les rivages de cette terre mystérieuse où, pour la première fois, notre espèce a révélé sa pensée dans des monuments qui attestent déjà la puissance, l'étendue et la souplesse de son génie. C'est à Mariette que revient l'honneur d'avoir été le Christophe Colomb de cet ancien monde, le plus ancien dont il nous ait été donné de retrouver la trace sur la terre que nous habitons. Ses fouilles ont mis au jour une série de documents d'un prix et d'une valeur inappréciables, puisqu'ils nous font remonter plus loin dans le passé que tout ce que nous possédions jusqu'ici et nous ouvrent, par delà l'aurore de l'histoire, des horizons nouveaux et sans fin.

Ce qui ajoute, — pour le moment du moins et jusqu'à ce que des découvertes nouvelles nous aient mieux instruits d'une époque sur laquelle nous n'avons que de bien faibles lueurs, — au charme énigmatique de cette période de l'ancien empire, c'est qu'elle nous apparaît comme une sorte d'oasis placée entre deux inconnus. Si l'on ne jugeait que par les échantillons qui nous en restent, la civilisation sous l'ancien empire n'aurait pas eu d'enfance ; elle aurait poussé, il y a six ou sept mille ans, sur les bords du Nil, avec la rapidité des plantes égyptiennes qui grandissent, se développent et meurent en quelques années ; portée dès son origine au comble de la perfection, atteignant du premier coup son plus complet épanouissement, elle n'aurait pas traversé cette période de longs tâtonnements, de lente préparation, qui partout ailleurs lui a servi de

prélude. En revanche, elle aurait disparu comme elle était venue, sans transition. A la fin de la VI^e dynastie, la civilisation égyptienne aboutit tout à coup à une sorte de vide béant, dans lequel elle s'abîme et s'engloutit pour ne renaître que quatre cent trente-six ans plus tard avec la XI^e dynastie. Pendant quatre siècles et demi, pas une stèle, pas une statue, pas un tombeau ; pas le moindre fragment de pierre, de bois ou de bronze ne nous apporte un témoignage quelconque de la persistance de la vie égyptienne. On dirait que le Nil, prolongeant des centaines d'années l'inondation qui ne dure d'ordinaire que quelques mois, a couvert durant des siècles le pays de ses eaux débordées. Rien de plus étrange assurément que cette sorte d'intermède, que cette lacune absolue dans les travaux du peuple le plus constructeur qui fut jamais.

Comment expliquer que les Égyptiens, qui bâtissaient sans cesse, aient pu se reposer si longtemps, que cette race affamée de gloire, qui aimait tant à couvrir ses monuments du récit de ses actions, ait pu garder un silence si prolongé ? On comprendrait une pareille léthargie si une invasion étrangère était venue suspendre l'activité nationale. Mais une invasion aurait laissé des traces ; elle ne se serait pas contentée d'arrêter les constructions, d'éteindre les arts, de supprimer l'industrie ; elle aurait mutilé les productions du passé, et les œuvres de l'ancien empire nous seraient parvenues avec la marque de ses dévastations. Or rien de pareil ne nous est révélé par l'examen de ces œuvres. Comme l'a dit Mariette, *la civilisation égyptienne s'est effondrée dans un cataclysme d'autant plus inexplicable qu'il n'a rien laissé debout, pas même des ruines*. Quand elle renaît, quatre siècles plus tard, son caractère s'est profondément modifié ; on assiste à une sorte de renaissance, où tout semble animé d'un esprit nouveau, transformé par un sombre génie dogmatique bien différent du génie gai, aimable, sceptique, terre à terre de l'ancien empire. Les noms propres des particuliers sont pour la plupart inconnus ; le style de la sculpture n'est plus le même ; il a une raideur, une gaucherie, qui attestent une manière nouvelle de comprendre la vie, de pratiquer l'art ; les stèles sont rédigées et disposées dans un autre esprit ; les anciennes traditions disparaissent ; les tombeaux ne sont plus ornés d'images reproduisant les scènes les plus heureuses de l'existence ; envahis par le *Rituel funéraire*, ils nous dépeignent la longue et terrible odyssee de l'âme traversant les plus cruelles épreuves pour arriver à cette immortalité facultative que la religion égyptienne réservait pour les bons, condamnant les méchants à d'innombrables supplices dont le seul terme était l'anéantissement.

D'impénétrables ténèbres couvrent donc jusqu'ici pour nous les origines et la fin de l'ancien empire ; il nous apparaît comme une étrange et séduisante énigme dont le mot reste à deviner. Personne n'ignore que l'art égyptien était arrivé à produire, dès cette époque, ce qu'il a laissé de plus parfait. Pétrifié plus tard, réduit en formules invariables par le génie sacerdotal ; il ne devait plus retrouver cette vie, ce mouvement, cette grâce naturelle que l'on admire dans les monuments de la salle de l'ancien empire au musée de Boulaq et dans le merveilleux tombeau de Ti de Saqqarah. A côté de la fameuse statue du *Chéikh-el-beled*, du petit scribe du musée du Louvre, des délicieuses compositions du tombeau de Ti, œuvres achevées dans leur genre, d'une telle finesse d'exécution que jamais le métier ne s'est élevé plus haut, les productions des siècles suivants paraissent d'une révoltante froideur. Sans doute, ce premier art égyptien ne ressemble en rien à l'art idéaliste de la Grèce. Ne lui demandez pas de dépasser la réalité présente, le monde tel qu'il est, ni de revêtir la forme humaine de cette expression particulière qui éclate chez les héros et les dieux. Ses ambitions sont plus bornées. Pourvu qu'il nous donne une image exacte, précise, saisissante à

force de ressemblance de ce qui existe autour de nous, il ne cherche pas à nous transporter dans un milieu plus beau que le nôtre, peuplé des créations de notre âme, non de celles de la réalité. Né sur une terre privilégiée, où l'existence est douce, où le bonheur est général parce qu'il est le résultat d'une médiocrité de désirs que le petit nombre de besoins rend facile, ou l'imagination, d'ailleurs peu exigeante, est sans cesse bornée dans ses élans par le spectacle d'une nature écrasante, il s'attaque uniquement aux choses, il se borne à en imiter tous les détails avec une attention scrupuleuse. Ne dirait-on pas que le *Chéikh-el-beled* vous regarde et s'avance vers vous ? Quelle intensité de vie dans la petite tête, si expressive, du scribe du Louvre ? Le musée de Boulaq est rempli de statuettes qui représentent des hommes et des femmes pétrissant du pain, lavant du linge, s'occupant de tous les travaux du ménage. Ces statuettes ont une souplesse étonnante pour des œuvres égyptiennes. Elles sont d'une ressemblance si parfaite qu'on peut reconnaître dans les coiffures, dans le mouvement des corps, dans les ustensiles et les accessoires, ce qu'on rencontre encore tous les jours en Égypte. Les animaux ne sont pas reproduits avec moins d'exactitude. Ceux du tombeau de Ti sont surprenants. Il y a au musée de Boulaq une rangée d'oies du Nil peintes avec tant de précision que j'ai vu un naturaliste s'étonner que tous les caractères de la race aient pu être saisis et exprimés avec une telle fidélité. Les couleurs en sont aussi intactes que si elles venaient de sortir du pinceau de l'artiste. Dès la statue de Chéphrén, cette première éclosion libre et facile du génie égyptien, semble s'arrêter. Mais si cette grande œuvre porte déjà l'empreinte de la rigidité qui allait frapper désormais l'art égyptien et couler ses productions dans un moule inflexible, elle reste encore comme un exemple éclatant du degré de perfection matérielle où était arrivé cet art, à une époque qui dépasse toutes les origines historiques connues. Le modelé en est admirable, et lorsqu'on songe que cette statue a été, sculptée dans un bloc de diorite, c'est-à-dire dans une des matières les plus dures qui existent, on se demande avec quels instruments les anciens Égyptiens exécutaient de pareils ouvrages. On ne trouve chez eux aucune trace de fer. Serait-ce que le temps a détruit celui dont ils se servaient ou faudrait-il croire que ce fut avec des outils de bronze qu'ils taillaient des pierres que nous avons quelque peine à tailler aujourd'hui avec le fer et l'acier, qu'ils les découpaient merveilleusement, qu'ils leur imprimaient presque la souplesse de la nature vivante ? Mais, si cette dernière hypothèse est vraie, il fallait qu'ils eussent découvert une trempe particulière donnant au bronze la fermeté du fer ou de l'acier, et de pareilles découvertes peuvent-elles se faire chez un peuple enfant ?

Plus on examine la salle de l'ancien empire, plus on a de peine à croire que la civilisation dont elle nous apporte le témoignage et qui date de six ou sept mille ans, fût une civilisation naissante. Involontairement on se rappelle le passage célèbre où Platon en éloigne les débuts de quelques milliers d'années encore. Il s'agit de la musique et des divertissements que l'on tient des Muses. Clinias demande : *Comment les Muses sont-elles réglées à cet égard en Égypte ?* L'Athénien répond : *D'une manière dont le récit va vous surprendre. Il y a longtemps, à ce qu'il paraît, qu'on a reconnu chez les Égyptiens la vérité de ce que nous disons ici : que dans chaque état la jeunesse ne doit s'exercer habituellement qu'à ce qu'il y a de plus parfait en figure et en mélodie. C'est pourquoi, après en avoir choisi et déterminé les modèles, on les expose dans les temples ; et il est défendu aux peintres et aux artistes, qui font des figures et d'autres ouvrages semblables, de rien innover ni de s'écarter en rien de ce qui a été réglé par les lois du pays ; la même mode a lieu en tout ce qui appartient à*

la musique. Et si on veut y prendre garde, on trouvera chez eux des ouvrages de peinture et de sculpture *faits depuis dix mille ans — quand je dis dix mille ans, ce n'est pas pour ainsi dire, mais à la lettre* —, qui ne sont ni plus ni moins beaux que ceux d'aujourd'hui, et qui ont été travaillés sur les mêmes règles. Platon savait exactement ce que c'est qu'une année, et il parle *à la lettre* lorsqu'il nous affirme que l'art égyptien était arrivé dix mille ans avant lui à une perfection invariable.

Ce que vaut ce témoignage, on ne le saura que lorsque l'histoire de l'ancien empire sera élucidée plus complètement ; mais dès aujourd'hui, il est impossible de le rejeter comme une exagération incontestable. Les égyptologues les plus discrets s'accordent à reconnaître qu'une longue période de préparation a dû précéder l'établissement de la première dynastie et l'éclosion d'œuvres remarquables qui l'a immédiatement suivi. M. Chabas, pour son compte, évalue cette période à quatre mille ans environ. Ce chiffre n'a évidemment rien de rigoureux ; beaucoup de personnes sont portées à le regarder comme un minimum. Si nous n'avions que le témoignage des œuvres d'art pour reculer ainsi l'origine du monde, on pourrait douter cependant. Certaines races se développent avec une étonnante rapidité et s'arrêtent ensuite aussi vite qu'elles ont avancé. M. Renan¹ a comparé les Égyptiens de l'ancien empire aux Chinois, arrivés de prime saut à une grande perfection d'exécution matérielle, qu'ils n'ont jamais dépassée. *Ces vieillards nés d'hier* n'auraient eu ni enfance ni décrépitude. On doit certainement tenir compte de ce caractère particulier du génie égyptien et prendre garde de ne pas se laisser entraîner, en un sujet aussi grave, aux fantaisies d'une imagination surexcitée. Si étonnants que soient les monuments de la salle de l'ancien empire au musée de Boulaq, j'hésiterais à dire qu'il ait fallu quatre mille ans à une race douée d'une merveilleuse dextérité matérielle pour apprendre à les exécuter. Mais les preuves de l'antiquité de l'Égypte avant Ménès ne manquent pas, même lorsqu'on refuse d'accepter le témoignage des œuvres d'art. Ménès, on le sait, avait été précédé d'un grand nombre de rois locaux connus sous le nom de *Hor-chésou* (serviteurs d'Horus) ; or, s'il faut en croire les inscriptions du temple de Dendérah, c'est à l'un de ces rois qu'appartient la fondation du plus ancien monument de cette ville, du premier temple élevé à Hathor, c'est-à-dire à la déesse de la beauté, de l'harmonie éternelle du monde philosophiquement entrevue, comprise et expliquée². Ainsi, à cette époque lointaine, l'Égypte avait déjà cherché la raison profonde des choses, et, apercevant la divinité à leur source, elle avait donné un sens surnaturel aux innombrables manifestations de la vie et de la mort, Le symbole d'Hathor dénote un immense progrès de la pensée humaine s'élevant de la barbarie première à une conception claire de l'ordre immuable et supérieur qui préside aux destinées du monde. Si les intuitions de l'art peuvent être spontanées, en est-il de même des découvertes de la réflexion ?

Les études préhistoriques sont trop peu avancées pour qu'il soit permis de parler avec quelque assurance d'une période archaïque dont nous ne possédons aucun monument authentique. Qui sait cependant si le sphinx des pyramides ne lui appartient pas ? A côté du sphinx est placé un temple d'une forme extraordinaire, qui ne ressemble en rien aux autres temples de l'Égypte ; on n'y

¹ Voyez la *Revue des Deux Mondes* du 1er avril 1865.

² Voir sur le mythe d'Hathor et sur les conséquences qui en découlent pour l'interprétation du dogme religieux, le travail de M. Ernest Desjardins dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 mars 1874.

voit ni obélisques, ni pylônes, ni corniche, ni colonnes, ni hiéroglyphes, ni tableaux, ni inscriptions d'aucun genre. C'est un cube énorme de maçonnerie, composé de blocs d'une grosseur telle qu'on ne trouve pas les pareils sur toute la surface d'un pays renommé cependant pour la grosseur des matériaux employés dans ses monuments. Si énigmatique que soit le sphinx, le temple l'est davantage encore. Est-ce réellement un temple ? N'est-ce pas plutôt un tombeau ? A quelle époque les fondements en ont-ils été jetés ? Questions capitales pour la chronologie préhistorique. Le système qui a présidé à la construction de ce temple est des plus curieux : les blocs de pierre ne se coupent pas en lignes droites, avec des arêtes et des angles réguliers ; souvent un bloc empiète sur le voisin et le pénètre profondément ; il semble qu'ils aient été placés d'abord les uns à côté des autres, puis qu'on ait creusé dans les flancs de cette montagne artificielle, comme dans l'intérieur d'un rocher, les salles du temple, en sorte que nous scions en présence d'un monument de transition entre l'époque où les hommes creusaient dans les rochers leurs demeures et leurs tombeaux et celle où ils ont inventé l'architecture.

Une stèle découverte par Mariette nous apprend que Chéops, le fondateur de la grande pyramide, a fait restaurer le temple du sphinx et y a fait déposer des statues de divinités. Ce temple, d'une si étonnante solidité, qui paraît avoir la consistance des œuvres de la nature, avait besoin de restauration au temps de Chéops ! Il remontait donc à une époque indéterminée, mais perdue dans un insondable lointain ! Le monument le plus ancien dont la date soit connue, la pyramide à degrés de Saqqarah, qui est d'Ouénéphis et de la première dynastie, ne porte aucune trace d'hésitation ; c'est le produit d'une civilisation qui n'est plus en enfance depuis longtemps déjà. [La pyramide à degrés, l'admirable temple du sphinx, a dit Mariette, ne représenteront jamais une période d'incubation.](#) A l'autorité des monuments pourquoi ne pas joindre celle de la science ? Dès l'ancien empire, les Égyptiens avaient reconnu que l'année solaire se compose de trois cent soixante-cinq jours et un quart. Ce que représente d'observations accumulées, d'études savantes, de travaux et de réflexions une pareille découverte, tout le monde le sait ; il y aurait plus que de la naïveté à l'attribuer à un peuple à peine sorti du berceau. On n'ignore pas avec quelle précision sont orientées les Pyramides. Grands astronomes, les Égyptiens de l'ancien empire étaient aussi des médecins distingués, des littérateurs blasés ; des moralistes désabusés. Le plus ancien des livres de morale, œuvre d'un certain Ptahhotep, fils d'un roi de la Ve dynastie, est une compilation étrange portant toutes les traces d'un monde déjà vieux. Ptahhotep y recommande surtout [l'histoire des temps antérieurs, l'étude des paroles du passé.](#) Comme tous les vieillards, c'est derrière lui qu'il place la sagesse. [Analyser en détail son œuvre, dit M. G. Maspero, est impossible : le traduire plus impossible encore.](#) La nature du sujet, [l'étrangeté de certains préceptes, la tournure du style, tout concourt à dérouter l'étudiant et à l'égarer dans ses recherches.](#) Dès les temps les plus reculés, la morale a été considérée comme une science bonne et louable en elle-même, mais tellement rebattue qu'on ne peut la rajeunir que par la forme. Ptahhotep n'a pas échappé aux nécessités du genre qu'il avait choisi. D'autres avaient dit et bien dit avant lui les vérités qu'il prétendait exprimer de nouveau : il lui fallut, pour allécher le lecteur, chercher des formules imprévues et piquantes. Il n'y a pas manqué : dans certains cas, il a su donner tant de

recherche à sa pensée que le sens moral de la phrase nous échappe sous le déguisement des mots¹.

Ainsi, dès la Ve dynastie, les Égyptiens en étaient aux raffinements de la littérature et de la philosophie ; est-il possible de croire qu'ils balbutiassent à la première ? Plus on avancera dans l'étude de leurs monuments, plus on verra sans doute s'éloigner le point précis où, abandonnant la vie sauvage, ils ont commencé à mener l'existence d'hommes civilisés. Leurs tombeaux, espérons-le du moins, nous révéleront un jour tous leurs secrets. Ces tombeaux diffèrent profondément par leur forme et par leur décoration de ceux du nouvel empire. Dans ces derniers, le sombre *Livre des morts* règne en maître ; la momie soigneusement préparée, entourée de toutes sortes d'amulettes, semble attendre dans la crainte l'heure du jugement suprême. Le défunt habite les régions infernales ; conduit par Osiris, qui est à la fois son guide et sa personnification, il traverse une série d'épreuves infernales, où il doit vaincre les monstres compagnons des ténèbres et de la mort. Tout autour de lui règnent les supplices, la terreur, la désolation ; rien n'y rappelle les joies de l'existence ; rien n'y donne une image précise des espérances d'immortalité. Il n'en est pas de même des tombeaux de l'ancien empire. La momie n'y a pas la raideur qu'on lui donnera plus tard ; peut-être même n'y a-t-il pas toujours des momies dans ces tombeaux, car l'on a trouvé un certain nombre de corps qui paraissaient avoir été enterrés tels quels, sans aucune préparation particulière. Les amulettes, les emblèmes religieux, les statuettes de dieux n'ont point fait encore leur apparition. Les monstres compagnons des ténèbres et de la mort, les épreuves redoutables qui doivent conduire à l'autre vie, Osiris lui-même, ne se trouvent point. Le défunt habite une région qui est évidemment un idéal de paix et de bonheur. Il pêche, il chasse, il vit au milieu des champs ; ses esclaves lui apportent le produit de ses terres ; on danse devant lui ; ses femmes, ses enfants, se pressent à ses côtés ; d'innombrables troupeaux témoignent de sa richesse.

Faut-il croire qu'on a voulu représenter dans ces curieux tableaux l'existence du mort, et reproduire près de son cadavre les souvenirs les plus brillants de sa vie ? On l'a pensé tout d'abord ; quelques personnes en ont même conclu que les anciens Égyptiens, enivrés des joies du monde actuel, ne songeaient point à un autre monde et plaçaient tout leur espoir dans celui-ci. Quand on y regarde de plus près, on arrive à une conclusion bien différente. Les tableaux des tombes de l'ancien empire nous représentent plus probablement le spectacle de l'autre monde tel que se le figurèrent les Égyptiens de cette époque. En effet, ces tableaux sont les mêmes pour tous les morts : prêtres, soldats, artisans, agriculteurs, fonctionnaires de la cour, assistent aux mêmes scènes, se livrent aux mêmes occupations, jouissent des mêmes biens : l'énumération des parents et certaines mentions biographiques diffèrent seules de l'un à l'autre. Il est d'ailleurs peu vraisemblable qu'à une époque où l'Égypte, suivant la très juste remarque de Mariette, devait être encore très marécageuse, presque tous les morts aient possédé les innombrables troupeaux qui défilent sur leurs tombes. Ce sont plutôt des troupeaux imaginaires, promis comme récompense à ceux dont la vie aura été vertueuse. Loin de trouver là des peintures de la vie réelle, nous y trouverions donc des peintures de la vie idéale d'outre-tombe, telle que se la figurait un peuple qui, en religion comme en art, avait quelque peine à s'élever au-dessus de la terre et à ne pas s'emprisonner dans la réalité.

¹ Gaston Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*.

Néanmoins le problème n'est pas encore résolu. Ce n'est que lorsqu'on aura fouillé toutes les tombes de l'ancien empire qu'on parviendra peut-être à reconstituer un autre *Livre des morts*, fort différent de celui que nous possédons, un *Livre des morts* dans lequel les espérances d'un bonheur bourgeois, d'un bonheur de propriétaire parcourant gaîment ses domaines, remplaceront les terribles épreuves et es félicités assez vagues annoncées aux hommes des époques ultérieures. Ce qui est intéressant à constater dès à présent, c'est l'absence complète d'images de la divinité dans tout ce qui nous reste de monuments de l'ancien empire. La stèle des sphinx nous apprend, il est vrai, que Chéops avait restauré les dieux du temple des Pyramides ; mais tandis que des statues de Chéphrén lui-même ont été découvertes en grand nombre dans ce temple, celles des dieux n'y ont laissé aucun débris.

Dès l'ancien empire, la religion égyptienne était cependant constituée dans ses traits essentiels ; elle n'a guère subi depuis de variations importantes. Quelle religion peut se vanter d'avoir eu une existence comparable à la sienne ? Quand on parlait, au XVIIe siècle, de la longue durée du christianisme, quand on appelait Rome la Ville éternelle, on ne se doutait pas que le vieux culte égyptien, alors si mal connu, qui passait pour une grossière idolâtrie, pour un paganisme brutal, avait duré environ cinq mille ans, et que les destinées religieuses de Memphis laissaient bien loin derrière elles celles de Rome. On ne sait pas encore très exactement quel était le principe de ce culte, le plus ancien de l'humanité civilisée. Sur la foi d'un passage célèbre de Jamblique, on a voulu y voir longtemps un monothéisme profond dissimulé sous une mythologie grossière. Le dieu égyptien, dit Jamblique, quand il est considéré comme cette force qui amène les choses à la lumière, s'appelle *Ammon* ; quand il est l'esprit intelligent qui résume toutes les intelligences, il est *Émeth* ; quand il est celui qui accomplit toutes choses avec art et vérité, il s'appelle *Phtah* ; et enfin, quand il est le Dieu bon et bienfaisant, on le nomme *Osiris*. Caché derrière l'innombrable panthéon qu'adorait la foule, un Dieu unique, inaccessible, incommensurable, incréé, universel, abstrait, métaphysique, aurait été réservé à l'adoration des sages. Malheureusement, les inscriptions du temple de Dendérah semblent prouver que Jamblique a eu tort, et que c'est Eusèbe qui était dans le vrai lorsqu'il disait : La théologie des Égyptiens, chez qui Orphée a puisé la sienne, reconnaissait que l'univers est Dieu formé de plusieurs dieux qui composent ses parties. C'est ce que Mariette a démontré d'une manière victorieuse, ce semble, dans son beau livre sur Dendérah, un des ouvrages les plus parfaits qui soient sortis de sa plume.

Si riche que soit le temple de Dendérah en documents mythologiques, dit-il, le nom du dieu de Jamblique n'y paraît pas une seule fois. Hathor y est bien nommée la déesse une qui s'est formée elle-même, celle qui existe dès le commencement. Mais on doit bien remarquer que ces qualités du dieu suprême appartiennent à Phtah, à Ammon, à Chnouphis, à Hathor, à toute une classe de divinités, et jamais à un dieu sans nom qui serait l'être par excellence, dieu dont nous ne saurions même pas écrire le nom en hiéroglyphes. En d'autres termes, les dieux égyptiens participent des qualités du dieu de Jamblique ; ils sont tous et séparément le dieu unique, le dieu universel ; selon leur rang, ils forment la grande *Paout* ou la petite *Paout*, c'est-à-dire le grand ou le petit cycle des dieux d'un temple ; mais l'ensemble de ces dieux ne constitue pas une personne divine qui serait le dieu caché dans les profondeurs inaccessibles de son essence. C'est donc à un autre point de vue qu'il faut se placer pour embrasser d'un coup d'œil exact l'ensemble de la religion égyptienne. En somme, l'expérience du temple de

Dendérah nous forcerait à voir le fond des croyances égyptiennes, non dans le monothéisme plus ou moins abstrait de Jamblique, mais dans une forme du panthéisme dont le point de départ serait la déification des lois de la nature. Dans ce système, Dieu n'est pas séparé de la nature, et c'est la nature à la fois une et multiple qui est Dieu. Les Égyptiens auraient ainsi vu Dieu dans tout ce qui les entoure, dans les manifestations, de l'âme, dans les propriétés de la matière, dans le soleil ; dans les arbres, dans les animaux eux-mêmes. Les textes nous parlent bien du monde créé, ce qui semblerait faire croire que les Égyptiens n'ont pas cru la matière éternelle. Mais pour eux la matière n'a eu de commencement que sous sa forme actuelle. Tout, en effet, dans ce monde est production et reproduction. Tout naît pour mourir, et tout meurt pour renaître. La durée n'est ainsi qu'une succession d'évolutions. Qui sait si, dans les croyances égyptiennes, notre monde lui-même n'arrivera pas un jour au terme de l'évolution qu'il est en train d'accomplir, et, semblable au soleil qui s'obscurcit dans les ténèbres du soir pour se rallumer plus brillant à l'horizon du matin, semblable à la terre qui chaque année quitte et reprend son manteau de verdure, semblable à Osiris qui meurt et ressuscite, ne sera pas de nouveau façonné par la main des dieux sous une forme plus parfaite ? Pour les Égyptiens, la matière n'aurait eu de commencement que dans l'évolution à laquelle nous assistons. Elle est éternelle et sans commencement ; ce qui a été créé, c'est le monde qu'elle a servi à former. Aussi les dieux sont-ils comme elle selon les attributs sous lesquels on les veut considérer, tantôt s'engendrant eux-mêmes, à la fois leur propre père et leur propre fils, tantôt venus au monde et fils d'autres dieux, ce qui établit entre eux une distinction profonde. Le monothéisme n'existerait donc qu'autant qu'on voudrait considérer l'univers comme Dieu lui-même, ou plutôt c'est le panthéisme qui est la base sur laquelle s'élève tout l'édifice religieux de l'ancienne Égypte¹.

On ne doit pas s'étonner de cette conclusion, à laquelle ses Savants travaux ont conduit Mariette. Il aurait été surprenant que les anciens Égyptiens eussent trouvé le monothéisme dans les instincts de leur esprit et de leur cœur. Nous avons déjà dit, en parlant de leur art, quel empire la réalité matérielle exerçait sur leur imagination. Tout devait se tenir dans ces êtres peu compliqués ; la pensée religieuse devait subir en eux les mêmes inspirations que la pensée artistique. Il était donc inévitable que leur religion fût purement physique, qu'elle se bornât à traduire et à diviniser les manifestations diverses de la puissante et brillante nature qui les entourait : le mouvement régulier du soleil, le retour invariable des saisons, l'inépuisable rajeunissement de la terre ne se dépouillant de ses fruits que pour en porter aussitôt de nouveaux. Lorsqu'on cherche à se représenter quelle était l'existence des anciens habitants de l'Égypte, on s'explique encore plus qu'ils eussent quelque peine à se séparer du monde et à adorer autre chose que leurs sensations divinisées. Le phénomène le plus constant de l'histoire égyptienne est l'affaiblissement rapide des races qui se sont tour à tour établies dans cet admirable mais funeste pays ; aucune n'a pu résister à l'influence délétère de son, climat ; toutes s'y sont peu à peu amollies, y ont dégénéré peu à peu, comme le font également en quelques récoltes la plupart des plantes étrangères qu'on essaie d'introduire sur les bords du Nil. Seule la race égyptienne y a conservé toute sa vigueur ; elle est aujourd'hui ce qu'elle était à l'époque de la construction des Pyramides et des premiers

¹ *Dendérah, description générale du temple de la ville*, par M. Auguste Mariette. — Avant-propos.

tableaux qui nous ont livré ses traits impérissables. Comment s'était formée cette race douée d'une résistance que nulle autre n'a possédée ? On l'ignore, et peut-être, reculant toujours les limites de l'histoire, doit-on croire qu'il a fallu essayer tour à tour sur la terre d'Égypte des races innombrables avant que des débris persistants de chacune d'elles se formât une race, unique supérieurement douée contre les difficultés de l'existence. Mais cette race, ainsi pétrie pour la lutte, était incapable de finesse comme elle était incapable d'amollissement. Munie de sens robustes et d'une imagination tempérée, elle n'avait pas à craindre ces excès de l'âme qui usent plus rapidement les corps que toutes les fatigues physiques. Elle n'avait pas de besoins supérieurs ; la terre lui suffisait ; l'Égypte était pour elle un pays idéal et, lorsqu'elle songeait à se forger l'image d'un monde meilleur, elle se contentait d'y multiplier les richesses et les plaisirs de celui-ci. Il faut dire aussi que l'Égypte de cette époque avait des séductions qu'elle a perdues aujourd'hui. Le Nil, probablement plus élevé et se répandant peut-être dans plusieurs bras, aujourd'hui desséchés, couvrait une plus grande étendue de terrain de ses flots féconds. Il y avait un plus grand nombre de marécages, plus de champs remplis de roseaux ; l'hippopotame et le crocodile s'ébattaient dans des cours d'eau que le temps a comblés ; une végétation puissante s'élevait dans cette atmosphère tiède et humide. Sans doute les villes et les temples, bâtis sur les points élevés, émergeaient comme des sortes d'îles de ce pays verdoyant. Qu'on imagine dans ce milieu fait à souhait une population douce, vigoureuse, nullement passionnée, satisfaite de peu, ne demandant qu'à vivre en repos, s'amusant du spectacle de sa propre activité, bornant ses regards à la voûte immaculée d'un ciel où le soleil accomplit avec une régularité si éclatante ses révolutions périodiques, et l'on comprendra sans peine que l'art des anciens Égyptiens devait être réaliste, que leur science devait être pratique, que leur religion elle-même devait être naturaliste et avoir pour forme supérieure un panthéisme qui s'est d'ailleurs tellement perfectionné qu'on a pu quelquefois le confondre avec le monothéisme.

III

La salle de l'ancien empire est la partie de beaucoup la plus intéressante et la plus précieuse du musée de Boulaq, parce- qu'elle nous donne accès dans une région de l'histoire du monde totalement inexplorée jusqu'à nos jours. Mais la salle des Hycsos nous apporte également des révélations d'un prix inestimable. Le sort de l'Égypte, comme nous l'avons déjà observé, a été de subir sans Cesse l'ingérence étrangère. Il est probable que les découvertes de l'archéologie mettront de plus en plus ce fait en lumière. Il est non moins probable qu'on constatera de plus en plus que l'Égypte a rapidement absorbé ceux qui la dominaient. La loi principale de son histoire paraît être une action constante du dehors sur ses éléments intérieurs et une réaction non moins constante de ses éléments intérieurs sur tout ce qui venait du dehors. Ce double phénomène éclate avec une évidence irrésistible dans chacune des grandes invasions qu'elle a subies ; on remarque sans peine qu'elle a toujours fini par affaiblir et éliminer ses vainqueurs, non en leur résistant ouvertement, mais en leur imposant ses mœurs, sa civilisation, son culte, ses idées, ses principes, les formes de son art et de sa pensée. En dépit de quelques brutalités passagères, les Perses se soumièrent avec une surprenante facilité aux coutumes religieuses et civiles des Égyptiens. Il en fut de même des Éthiopiens, des Maschouasch, des gens venus des îles de la Méditerranée et des côtes de l'Asie-Mineure, dont les flots renouvelés se sont infiltrés sans cesse dans le sol si aisément perméable de l'Égypte. Longtemps cependant on a pu croire qu'une grande exception devait

être faite à cette loi générale. Parmi les invasions que l'Égypte a subies et qui n'ont jamais interrompu d'une manière sensible le cours monotone de sa vie nationale, il semblait qu'il y en avait une dont le caractère particulier rappelait les plus terribles exemples de conquêtes barbares que mentionne l'histoire. Sur la foi de Manéthon, les hordes asiatiques qui se répandirent en Égypte à la fin de la XIV^e dynastie et qui y séjournèrent près de six siècles sous le nom de Hycsos, étaient regardées comme des bandes sauvages et dévastatrices, pareilles aux Huns et aux Vandales sous les pieds desquels la civilisation antique a disparu. Il semblait que la civilisation égyptienne, eût subi une catastrophe du même genre, qu'un temps d'arrêt se fût produit au milieu de l'histoire de l'Égypte., qu'une période sans génie, sans monuments, sans art, en eût troublé le développement régulier. **Il nous vint autrefois, dit Manéthon, un roi nommé *Timaos*, au temps duquel Dieu, je ne sais pour quel motif, était plus irrité contre nous : des gens de race ignoble, venus des contrées de l'Orient, se jetèrent à l'improviste sur ce pays, et le subjuguèrent facilement et combattirent. Après la soumission de ses princes, ils brûlèrent avec cruauté les villes et renversèrent les temples des dieux. De plus, ils se conduisirent de la manière la plus barbare envers les habitants du pays, faisant périr les uns, emmenant en captivité les femmes et les enfants des autres.** Tableau émouvant qui rappelle les scènes les plus sombres des invasions barbares ! Les rédacteurs des papyrus ne s'expriment pas avec moins de violence que Manéthon ; aucun terme ne leur paraît assez injurieux pour qualifier ce ramas de voleurs, de brigands, qui avaient juré **d'arracher jusqu'à la racine de l'Égypte.** Le souvenir de leurs cruautés, dit M. G. Maspero, resta longtemps vivant dans la mémoire des Égyptiens et excitait encore, à vingt siècles de distance, le ressentiment de l'historien Manéthon. La haine populaire les chargea d'épithètes ignominieuses et les traita de maudits, de pestiférés, de lépreux.

Il y a une vingtaine d'années, le récit de Manéthon était admis sans le moindre doute. Il eût été pourtant très facile d'y reconnaître pour le moins quelque exagération. Lorsque l'historien national, écoutant plutôt sa haine que le sentiment de la vraisemblance, nous dit que les Hycsos détruisirent tout sur leur passage, renversèrent les temples, saccagèrent les monuments, brûlèrent les villes, etc., comment ne pas remarquer tout de suite les nombreux témoignages qui contredisent son récit ? Les statues des rois de la XII^e et de la XIII^e dynastie trouvées à Tanis, la capitale même des Hycsos, n'ont pas été mutilées par eux ; bien au contraire, ces prétendus iconoclastes les ont ornées de leurs propres légendes en hiéroglyphes, suivant l'usage constant des vainqueurs en Égypte, qui n'ont jamais rien eu de plus pressé que de démarquer en quelque sorte les œuvres de leurs prédécesseurs pour se les approprier. Sont-ce les Hycsos qui ont pillé les innombrables *mastabas* de l'ancien empire, que les chercheurs de trésors ont trouvés intacts et qu'ils ont dépouillés sans merci ? Nulle part n'apparaît la trace des ruines qu'ils auraient faites. Ils n'ont pas touché au temple du Sphinx, et si le temple de Tanis a été renversé, c'est après leur départ d'Égypte et par des mains égyptiennes. L'obélisque d'Héliopolis ; qui est de la XII^e dynastie, est encore debout. Une foule d'autres monuments conservés jusqu'à nous attestent que le *Fléau*, suivant l'expression d'une inscription de la XIX^e dynastie, n'a pas été aussi dévastateur qu'on a voulu le dire. S'il y eut des Hycsos pillards qui portèrent la main sur les sanctuaires égyptiens et les profanèrent, ce ne fut donc que dans des moments très courts.

Ces explosions locales et passagères de barbarie n'eurent pas les conséquences générales qu'on s'est plu à leur attribuer. Tout porte à croire que les débuts de la

conquête eux-mêmes furent peu sanglants. Au moment où un immense ébranlement des races sémitiques amena les Hycsos en Égypte, elle était partagée en petites principautés toujours en lutte l'une contre l'autre, toujours livrées à une anarchie qui produisait une radicale impuissance. La conquête ne fut ni longue ni cruelle ; Manéthon lui-même nous apprend que les Hycsos s'emparèrent *par force, aisément et sans combat* de la partie du territoire égyptien la plus voisine de leur arrivée. Ne rencontrant presque pas de résistance, pourquoi auraient-ils éprouvé de grandes colères ? Ils s'avancèrent en conquérants, non en barbares. On a découvert dans les ruines de Tanis deux beaux colosses de granit gris qui représentent un roi assis dans la pose traditionnelle et dont le style rappelle celui de la XIII^e dynastie. Mais le roi de ces deux colosses s'appelle de son prénom *Ra-smenkh-ka* et, de son nom, *Merschos-ou*, ou *Merschos*, c'est-à-dire le *chef* des *schos* ou des *pasteurs*. Aussi haut que l'on peut remonter dans l'histoire des Hycsos, on les trouve donc employant l'écriture hiéroglyphique, adorant les dieux égyptiens, respectant l'écriture, les arts, le culte des vaincus. La suite de leur histoire ne dément pas la douceur de ces débuts. Sans doute il dut y avoir dans la conquête des pasteurs, comme dans la conquête perse, quelques heures de réaction brutale, de fanatisme destructeur. Cambyse, lui aussi, après s'être montré plein de condescendance pour les mœurs religieuses de l'Égypte, eut des retours de vandalisme, qui aboutirent à de terribles dévastations ; en a-t-on jamais conclu que les Perses fussent des barbares ? Si l'histoire de Manéthon nous était parvenue tout entière, il est vraisemblable que nous y eussions lu contre tous les conquérants de l'Égypte sans exception les mêmes diatribes que contre les Hycsos. Étant les seuls sur lesquels son témoignage nous soit resté, ils ont porté tout le poids des haines et des indignations nationales. Mais leur procès est à réviser ; il n'est plus possible de les juger uniquement sur la foi du vaincu.

C'est dans la salle des Hycsos du musée de Boulaq que la cause pourrait être plaidée avec le plus de fruit. On y verrait non seulement que les pasteurs n'ont pas tout renversé sur leur passage, mais qu'au contraire ils ont construit à leur tour des monuments dont les débris attestent une civilisation puissante. En fouillant le sanctuaire du grand temple de Tanis, qui était précédé, comme tant d'autres sanctuaires égyptiens, d'une avenue de sphinx, Mariette a trouvé quatre de ces sphinx encore debout. Ce sont d'admirables colosses de granit noir d'environ deux mètres cinquante de longueur, d'une ampleur et d'une précision d'exécution, d'une souplesse de modelé, d'une vigueur d'attitude qui rappellent les meilleures époques de la sculpture égyptienne. Mais si le corps est indigène, la tête est tout à fait étrangère. *Les sphinx d'origine égyptienne*, a dit Mariette, frappent surtout par leur tranquille majesté. Les têtes sont le plus souvent des portraits, et cependant l'œil est toujours calme et bien ouvert, la bouche toujours souriante, les lignes du visage toujours arrondies. Surtout remarquez que les sphinx égyptiens n'abandonnent presque jamais la grande coiffure aux ailes évasées (le *klaft*), qui se marie si bien à l'ensemble paisible du monument. Ici vous êtes loin de reconnaître ce type. La tête du sphinx de San est d'un type auquel je ne saurais véritablement rien comparer. Les yeux sont petits, le nez est vigoureux et arqué en même temps que plat, les joues sont grosses en même temps qu'osseuses, le menton est saillant et la bouche se fait remarquer par la manière dont elle s'abaisse aux extrémités. L'ensemble du visage se ressent de la rudesse des traits qui le composent, et la crinière touffue qui encadre la tête, dans laquelle celle-ci semble s'enfoncer, donne au monument un aspect plus remarquable encore. A voir ces figures étranges, on devine qu'an a

sous les yeux les produits d'un art qui n'est pas purement égyptien, mais qui n'est pas purement étranger¹.

Le mélange des formes égyptiennes et du goût asiatique constitue, en effet, le grand intérêt, de ces échantillons de l'art des Hycsos. On y saisit en quelque sorte sur le fait, pétrifiées dans le granit, l'action et la réaction de l'Égypte sur ses vainqueurs et de ses vainqueurs sur l'Égypte. L'Égypte impose ses formules invariables ; les vainqueurs les modifient tout en s'y soumettant, les transforment sans parvenir à s'en dégager, à se soustraire à leur domination. A côté d'un des sphinx de San, entièrement restauré, Mariette a placé, dans la salle des Hycsos, un groupe de granit représentant deux personnages de grandeur naturelle disposés l'un près de l'autre devant des tables d'offrandes chargées de poissons, de volailles, de fleurs de lotus et de nénuphars. Le premier aspect de ce groupe a quelque chose d'étrange ; les figures, en partie mutilées, sont encadrées dans d'énormes perruques tressées et dans de longues barbes également tressées qui ressemblent de loin à de grandes cravates montant jusqu'aux oreilles ; on dirait deux têtes de merveilleux du directoire. Mais les traits du visage ont une expression bien différente. Je laisse encore parler Mariette : La parenté de ces personnages avec les quatre sphinx est évidente, c'est la même figure que les artistes ont reproduite de part et d'autre... Le premier aspect de notre groupe laisse penser que ce monument est bien plus asiatique qu'égyptien, fait important pour les conséquences qu'on en pourrait tirer ; mais la pose des personnages et l'unique vêtement, la *schenti*, qui couvre leurs corps nous rapprochent tout à coup de l'Égypte. Nous sommes évidemment là en présence de portraits historiques qui nous permettent de discerner les différences profondes du type des Hycsos et du type égyptien. Le fellah égyptien, continue Mariette, est grand, svelte, léger dans sa démarche ; il a les yeux ouverts et vifs, le nez petit et droit, la bouche bien dessinée et souriante ; la marque de la race est surtout chez ce peuple dans l'ampleur du torse, la maigreur des jambes et le peu de développement des hanches. Les habitants de San, de Matariéh, de Menzaléh et des autres villages environnants ont un aspect tout différent, et, dès le premier abord, dépaysent en quelque sorte l'observateur. Ils sont de haute taille, quoique trapus ; leur dos est toujours un peu voûté, et ce qui les fait remarquer avant tout, c'est la robuste construction de leurs jambes. Quant à la tête, elle accuse un type sémitique prononcé... Loin de sembler étrange, le groupe de San apparaît donc, au sein des ruines où il a été trouvé, comme dans son véritable milieu. Ce sont les mêmes hommes que vous avez vus dans votre route, que vous voyez en quelque sorte sculptés en granit. Les uns et les autres arrivent à vous, les mains pleines de poissons et de gibier sauvage, et, autour de leurs poignets s'enlacent, comme d'épais bracelets, les tiges des nénuphars².

Les monuments des Hycsos nous donnent donc un curieux spécimen non seulement de l'art, mais encore de l'ethnologie égyptienne. Ce sont de plus des documents de premier ordre au moyen desquels on finira sans doute, lorsque les fouilles de Tanis en auront fait connaître un plus grand nombre, par reconstituer entièrement l'histoire de l'invasion des Hycsos. On s'apercevra peut-être alors que cette invasion a ressemblé à toutes celles que l'Égypte a subies depuis les

¹ Lettre de Mariette à M. de Rouge sur les fouilles de Tanis (*Revue archéologique*, 1861, 1er semestre).

² Deuxième lettre de Mariette à M. de Rougé sur les fouilles de Tanis (*Revue archéologique*, 1862, 2e semestre).

temps les plus reculés jusqu'à la conquête arabe et française, C'est une sorte de fatalité pour ce beau, mais trop faible pays, de n'opposer qu'une résistance décousue, sans énergie, à ceux qui se jettent hardiment sur son sol. Les Hycsos n'ont pas eu plus de peine à l'envahir que les Arabes entrant sans coup férir à Babylone, ou que Napoléon Ier détruisant en une seule bataille la puissance des mamelouks. Mais de cette facilité de conquête résulte une douceur particulière dans la manière de gouverner des conquérants. Quant au peuple conquis, comptant sur son climat, sur ses Mœurs, sur l'influence constante de son pays pour lui assurer une revanche plus ou moins prochaine, mais certaine, il n'hésite pas à se courber sous ses maîtres, à leur apprendre ses arts, à les façonner à sa civilisation. De même que les Égyptiens de nos jours servent les Turcs, les Égyptiens d'autrefois servaient les pasteurs, attendant en repos l'heure inévitable de la délivrance. La lutte pour l'indépendance commença enfin ; elle fut longue et sanglante : pendant plus de cent cinquante ans elle couvrit le pays de ruines. Peut-être les Égyptiens n'en seraient-ils jamais venus à bout sans alliés, mais leur chef Ahmès eut l'heureuse inspiration d'appeler à son secours les Éthiopiens ; pour cimenter une amitié qui lui était nécessaire, il épousa même une femme de leur nation. L'élimination fut d'ailleurs incomplète. Un certain nombre de pasteurs restèrent acculés dans l'orient de la Basse-Égypte, où ils formèrent une colonie étrangère dans le genre de celle des Israélites. Comme on vient de le voir, ils n'ont pas eu de Moïse, puisqu'ils sont encore à la place où les Égyptiens les ont laissés il y a tant de siècles. Les haines qu'ils avaient inspirées aux jours de leur triomphe ont disparu, malgré les tardifs cris de rage de Manéthon. L'Égypte ne sait ni aimer ni haïr fortement ; elle a trop l'habitude des violences pour détester longtemps ceux qui lui en font. Bien avant l'islamisme, elle était fataliste et regardait le mouvement des choses humaines comme un jeu inévitable, qu'il faut savoir comprendre et auquel il est rarement bon de résister.

IV

On ne s'étonnera pas de l'importance toute particulière que j'ai accordée à la salle de l'ancien empire et à la salle des Hycsos du musée de Boulaq. C'est à l'arrangement de ces deux salles que les plus grandes modifications ont été apportées dans la nouvelle organisation du musée. Mariette a concentré dans la première tout ce qui concerne l'époque lointaine et mystérieuse où la civilisation a fait sa première apparition sur les bords du Nil, et peut-être dans le monde ; il a réuni dans la seconde les monuments les plus curieux et les plus instructifs d'une époque jusqu'ici mal appréciée. Comme je l'ai dit en commençant, le musée de Boulaq n'est pas une collection plus ou moins intéressante d'objets archéologiques, pris un peu partout pour être déposés dans un même local sans ordre et sans méthode, c'est le produit de fouilles savantes, où tout a été combiné en vue d'un but précis, déterminé, poursuivi sans relâche à travers les plus grands obstacles. Œuvre d'un seul homme, qui a mis au jour depuis une vingtaine d'années d'innombrables trésors enfouis sous la poussière des siècles, il porte l'empreinte profonde de la pensée de cet homme et des différents objets qui ont principalement attiré ses études. Quand on en parcourt les galeries, fût-ce d'un œil distrait, il est impossible de ne pas être frappé de tout ce que Mariette, a fait pour l'égyptologie, de ne pas se demander ce que cette science serait aujourd'hui sans lui. Qui donc, avant ses belles découvertes, soupçonnait les révélations que devait nous apporter l'ancien empire ? Qui se faisait une idée tant soit peu exacte de ce monde nouveau, perdu au delà des frontières de l'histoire, où nulle voile, nulle boussole ne pouvaient nous conduire et nous diriger ? Et le musée de Boulaq n'est qu'une faible partie de la grande entreprise

de Mariette. Il faudrait aller dans la Haute-Égypte pour visiter en détail les temples qu'il a déblayés, les inscriptions sans nombre qu'il a relevées, les documents historiques qu'il a rendus à la lumière et à la vie¹. Sans s'éloigner du Caire, sans pousser même jusqu'à Memphis et au Sérapeum, sans dépasser les Pyramides, c'est à lui qu'on doit de connaître ce temple étrange dont-nous avons parlé, qui offre à l'observateur un problème plus difficile encore à résoudre que celui du sphinx à côté duquel il est placé. Sans doute Mariette n'a pas expliqué lui-même tous les monuments qu'il a fait surgir du sable où ils étaient enfouis, il n'a pas traduit tous les hiéroglyphes, interprété toutes les stèles, tous les sarcophages, lu tous les papyrus qu'il a eu la bonne fortune de trouver. Un grand nombre de travailleurs, parmi lesquels on remarque les noms les plus illustres de la science égyptologique, l'ont aidé à élucider ses découvertes. Mais c'est lui qui leur a fourni la matière qu'ils ont transformée, c'est lui, qu'on me passe le mot, qui a mis le charbon dans la machine qu'ils ont fait marcher, et s'il n'avait pas commencé par placer dans leurs mains les documents sur lesquels se sont exercées leur patience et leur sagacité, les progrès immenses de l'égyptologie eu ces dernières années auraient été impossibles.

L'archéologie historique est une science qui demande, non seulement des hommes supérieurs par l'intelligence, mais encore des hommes doués d'une rare énergie de caractère, d'une fermeté de volonté à toute épreuve. On connaît trop les difficultés auxquelles Mariette s'est heurté dans sa rude existence d'explorateur scientifique pour que nous essayions de les retracer de nouveau. Je voudrais seulement tirer de l'exemple de cette féconde existence une leçon qui mérite d'être soigneusement méditée. Grâce aux efforts de Mariette et des travailleurs éminents qui se sont occupés depuis une vingtaine d'années d'égyptologie, l'égyptologie est devenue une science historique méthodiquement constituée ; j'ajouterai la première des sciences historiques, puisque c'est celle qui s'enfonce le plus profondément dans la nuit du passé et qui nous fait remonter le plus près des origines morales de notre espèce. Ni les études indiennes, ni les études assyriennes, ni le sanscrit, ni les cunéiformes ne nous reportent aussi loin vers les prémisses de la civilisation humaine. Mais, si l'égyptologie est une science constituée dans sa méthode, il s'en faut de beaucoup qu'elle soit épuisée dans ses résultats. C'est à peine, au contraire, si elle a donné une légère partie de ce qu'elle peut, de ce qu'elle doit donner ; c'est à peine si ses traits généraux ont été établis, tandis que ses détails essentiels sont toujours à découvrir. Encore convient-il d'avouer que, sur presque tous les points, elle a soulevé plus de problèmes qu'elle n'en a résolu. Nous avons déjà dit que la chronologie de l'ancien empire était un mystère. A plus forte raison n'avons-nous aucune donnée sérieuse sur l'époque qui a précédé l'ancien empire. Les périodes franchement historiques elles-mêmes sont remplies pour nous de lacunes, de doutes, d'incertitudes. Ce n'est pas seulement l'histoire des Hycsos qui serait à refaire ; il serait possible que ce fût toute l'histoire d'Égypte. Elle est uniquement fondée jusqu'ici sur le témoignage de Manéthon. Mais jusqu'à quel point les listes de dynasties de Manéthon méritent-elles une confiance absolue ? N'y a-t-il rien à y changer ? Pour combler, par exemple, le vide béant que nous avons constaté, de la VI^e à la XI^e dynastie, ne faut-il pas modifier quelque peu les données qu'elles nous fournissent ? Ce qui nous paraît inexplicable ne s'expliquerait-il pas, par hasard, au moyen d'une erreur plus ou

¹ C'est ce qu'a fait M. Ernest Desjardins, qui a parcouru dans leur ensemble tous les travaux accomplis par Mariette jusqu'en 1874.

moins volontaire de l'historien national ? Dans un autre ordre d'idées, que de problèmes nous offrent encore la religion, la philosophie, l'art égyptien ! Nous avons cru trouver dans la religion de l'Égypte un panthéisme païen divinisant toutes les forces de la nature, faisant de l'univers, sans cesse bouleversé par la lutte de principes contraires, la cause unique de toutes les révolutions de l'âme et des corps. Mais la thèse de Jamblique peut se soutenir aussi par d'excellentes raisons, et l'un des égyptologues des plus distingués de ce temps-ci, M. Gaston Maspero, n'a pas hésité à l'adopter dans son *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*. Il y a beaucoup à faire pour nous initier complètement à la littérature et aux arts égyptiens. Cette littérature est un peu terne. A part quelques chants de victoire qu'anime un souffle lyrique digne de la Bible, quelques belles mais confuses invocations religieuses, elle se compose surtout d'ouvrages pratiques ; terre à terre, de romans médiocrement variés, qui reproduisent avec une désespérante monotonie l'histoire édifiante de Joseph. Dans les romans égyptiens, c'est toujours la femme qui attaque et l'homme qui se dérobe : trait de mœurs littéraires d'une incontestable originalité ! En somme, toutes les notions que nous avons sur l'Égypte sont vagues, décousues, incomplètes ; les éléments de la science existent, les fondements en sont posés ; les procédés d'exécution sont établis ; mais c'est tout : l'heure serait venue de faire un pas décisif, et de préciser la science elle-même d'une manière telle qu'elle pût prendre rang parmi les grandes découvertes de notre siècle.

Il appartiendrait à la France de faire faire ce pas à l'égyptologie. C'est elle, on le sait, qui lui a en quelque sorte donné la vie avec Champollion ; depuis lors, elle n'a pas cessé de seconder ses progrès par les plus intelligents et les plus fructueux efforts. Malheureusement la jeune école égyptologique française est lancée dans une voie qui ne saurait la conduire à d'aussi grands résultats. Imitatrice beaucoup trop servile de l'Allemagne, elle se perd dans les études de détail, dans les observations méticuleuses, clans les recherches purement grammaticales. Ce n'est pas ainsi qu'elle arrivera à donner l'essor à une véritable histoire. L'archéologie en chambre a son utilité : Dieu me garde d'en médire ! Mais lorsqu'il s'agit de faire sortir d'un sol encore incomplètement fouillé tous les secrets qu'il recèle, l'archéologie voyageuse est préférable. Il faut d'abord des pionniers à la science historique ; les colons viendront plus tard ; ou plutôt pionniers et colons doivent venir ensemble et travailler côte à côte. Si perspicace que soit un égyptologue, l'étude des papyrus, l'examen des musées d'Europe, la lecture des descriptions du musée de Boulaq et des temples de la Haute-Égypte ne remplaceront jamais pour lui la vue, l'impression directe des choses. Pour résoudre, par exemple, le problème de la religion égyptienne, rien ne vaut les longues heures de méditations solitaires dans les temples où cette religion a laissé une trace si profonde. Il semble que les objets s'animent, parlent aux yeux, à l'âme, à l'imagination, revivent après tant de siècles, de la vie ardente qui les animait autrefois. L'archéologie ne va pas sans un peu de poésie, j'en demande pardon aux rigoristes de l'école allemande ! Dans tout véritable archéologue, à côté de l'érudit, il y a l'homme doué d'une sorte de divination, qui ressuscite et galvanise les vieux âges raidis par le temps. Il convient d'ajouter que les hiéroglyphes innombrables contenus dans les temples et les monuments sont bien loin d'avoir été tous lus, tous publiés. Si l'on ne vient pas les trouver en Égypte, on ne les rencontrera certainement pas de longtemps en Europe. L'admirable ouvrage de l'expédition française, définitif en ce qui concerne l'architecture égyptienne, est absolument nul en ce qui concerne la science hiéroglyphique, qui n'existait pas à l'époque où il a été composé. L'ouvrage de la

mission allemande est fort incomplet et manque de précision. Les publications spéciales sont rares. Il serait digne de la France de donner un pendant à l'ouvrage de l'expédition française, en se chargeant de tous les documents historiques et hiéroglyphiques qui ont été trouvés jusqu'ici et qui devraient être mis enfin à la disposition et sous les yeux des savants du monde entier. Étant donnés les immenses progrès des procédés photographiques, rien ne serait plus facile que d'obtenir à un prix relativement modéré des planches très suffisantes, inférieures à coup sûr aux magnifiques gravures de l'ouvrage de l'expédition française, mais qui laisseraient peu de chose à désirer comme précision scientifique.

La meilleure manière d'entreprendre un pareil ouvrage serait de créer au Caire une école française d'égyptologie. Nous avons en ce moment une école d'Athènes et une école de Rome, qui maintiennent à un niveau élevé dans notre université les études érudites sur l'antiquité classique. Les résultats donnés par ces écoles sont appréciés de tout le monde : personne n'ignore que, si elles venaient à disparaître, la science française, perdant ses deux meilleures pépinières, serait en quelque sorte frappée d'une demi-stérilité. Mais si grands que soient les services rendus par l'école d'Athènes et par l'école de Rome, ils ne sont pas comparables à ceux que rendrait une école du Caire. Que peuvent découvrir aujourd'hui des fouilles en Italie et en Grèce ? Quelques inscriptions intéressantes, quelques documents curieux ; mais rien qui soit capable de renouveler nos connaissances, de leur donner un cours nouveau. Il n'en serait pas ainsi au Caire. Un certain nombre de jeunes gens sondant sans cesse l'Égypte, en copiant les monuments, les décrivant dans des monographies savantes, expédiant chaque année en Europe une masse compacte de matériaux à l'usage des maîtres de l'égyptologie, rendraient d'incalculables services. Chose étrange ! voilà une science française par ses origines, par ses principaux développements, une des gloires de notre nation ; elle fleurit dans un pays qui est pour ainsi dire notre œuvre, auquel nous avons rendu la vie qu'il avait perdue depuis des siècles ; elle projette d'ailleurs sur le passé de l'humanité des clartés que nulle autre science ne saurait projeter ; elle est en quelque sorte le fondement de l'histoire et de la philosophie ; de plus, comme elle est à peine formée, elle nous offre un champ immense d'études et nous promet des résultats qui dépasseront certainement les plus belles espérances : que faisons-nous cependant pour cette science ? Rien ou presque rien. Un professeur distingué l'enseigne au Collège de France, voilà tout ! On ne saurait trop applaudir aux efforts qui ont été tentés dans ces dernières années pour donner des laboratoires à la physiologie, à la chimie, à toutes les sciences exactes ; mais cela ne suffit pas. La matière n'est pas tout ; il y a une chimie intellectuelle, qui s'appelle l'histoire, et dont les découvertes ne sont pas moins importantes que celles de la chimie organique. Pourquoi ne donne-t-on pas aussi un laboratoire à l'égyptologie, qui est en ce moment la branche principale de l'histoire ?

Créer une école d'égyptologie au Caire serait en outre d'une excellente politique. On ne sait pas assez chez nous combien les écoles sont d'admirables instruments d'influence morale et matérielle. D'autres le savent, qui en ont fait l'expérience en Europe et ne demandent qu'à la recommencer en Orient. Le musée de Boulaq est une œuvre essentiellement française, et tant que Mariette sera là, il n'y a pas à craindre qu'il échappe de nos mains. Mais que Mariette vienne à disparaître et nos rivaux chercheront sans aucun doute à s'emparer du musée et de la direction des fouilles. Nous devons tout tenter pour les empêcher d'y réussir. Si l'on veut

que l'initiative des études égyptologiques nous reste et que le musée de Boulaq devienne le centre d'un mouvement intellectuel français, auquel un certain nombre d'indigènes s'associeraient bien vite, il faudrait y annexer à tout prix une école. On devrait prendre garde d'ailleurs, en créant cette école, de ne pas l'enfermer dans un cadre trop étroit, trop spécial, où elle étoufferait bien vite. Ce n'est pas seulement l'égyptologie qui peut porter en Égypte des fruits particulièrement savoureux : aucun lieu n'est plus favorable à l'ensemble des études orientales. Pourquoi ne tâcherait-on pas d'y former, à côté des égyptologues, des arabisants, des linguistes versés dans le turc, le persan, les dialectes asiatiques, des archéologues et des historiens capables de mener à bonne fin, la grande entreprise d'exploration de l'Orient, qui n'en est encore qu'à ses débuts ? Sans doute, il existe à Paris une École des langues orientales, dont les cours, faits par des professeurs éminents, rendent les plus grands services. Néanmoins, quand on a habité quelque peu l'Orient, on est frappé de voir combien les jeunes gens qui sortent de cette école sont dépaysés dès qu'ils arrivent dans le monde oriental. La plupart d'entre eux ne savent pas se faire comprendre et ne comprennent pas non plus les indigènes. C'est que, pour la langue comme pour le reste, rien ne remplace le contact direct. Il y a au Caire plusieurs personnes qui parlent et écrivent l'arabe avec la plus grande perfection, de véritables littérateurs arabes, dont la conversation et l'exemple seraient pour de jeunes arabisants le plus précieux des auxiliaires. Il y a surtout la .mosquée d'El-Azhar, qui est la première université musulmane de l'Orient et qui leur offrirait d'inépuisables ressources. Trouveront-ils jamais à Paris un milieu pareil ? En se mêlant à la vie intellectuelle de notre école, — ce qu'ils feraient avec joie, — les Arabes instruits s'imprégneraient de plus en plus de l'esprit français, qui est déjà si développé chez eux. Il y aurait une action, réciproque des Arabes sur l'école et de l'école sur les Arabes. L'École des langues orientales ne devrait pas plus entraver la création d'une école d'orientalistes au Caire que l'École normale, l'École des chartes ou l'École des hautes études n'ont entravé la création des écoles d'Athènes et de Rome. Mais il est évident qu'une école à la fois orientale et égyptologique ne pourrait pas être uniquement composée de philologues et d'archéologues, il faudrait aussi permettre aux architectes de l'Académie de Rome d'y venir passer une ou deux années. Quels admirables sujets d'études n'y trouveraient-ils pas, soit dans les monuments historiques, soit dans ces merveilleuses mosquées du Caire, le spécimen le plus pur de l'art arabe ? Rome est sans doute une ville féconde en enseignements ; il est permis de croire cependant que depuis tant d'années qu'on l'observe, elle est un peu épuisée. L'Égypte est une terre presque vierge, d'où l'on tirerait d'innombrables moissons.

Quoi qu'il en soit et en attendant l'avenir, le musée de Boulaq, tel qu'il vient d'être réorganisé, est un excellent atelier d'études pour les travailleurs isolés qui voudront venir y chercher une première initiation égyptologique. Placé au Caire, sur les bords du Nil, il se rattache par une sorte de lien moral aux monuments égyptiens qu'on peut aller visiter après l'avoir vu ; il en résume et en condense les enseignements ; c'est une institution tout à fait égyptienne qu'il serait désolant de voir disparaître un jour ou l'autre. Le Caire en serait découronné. Il perdrait un de ses plus grands attraits. En dépit de ses mosquées, de ses rues pittoresques, de ses maisons arabes, de ses Pyramides, il lui manquerait à coup sûr quelque chose si l'on ne pouvait plus y visiter les jolies salles remplies de colosses et de statuettes, de sphinx et de bibelots, de stèles et de bijoux, de momies et de scarabées du musée de Boulaq.

LES PYRAMIDES D'OUNAS ET DE MEYDOUM.

I

Mars 1881.

J'ai signalé, en décrivant la vie et l'œuvre de Mariette, les résultats des dernières fouilles exécutées par l'ordre et sous la direction de notre illustre compatriote. Ces résultats étaient d'une importance capitale. En faisant ouvrir à Saqqarah deux pyramides restées inexplorées jusque-là, Mariette avait eu le bonheur de découvrir les inscriptions et les sarcophages de deux rois de la VI^e dynastie, Papi et son fils Mirinrî. C'était la première fois qu'on rencontrait des tombeaux royaux de l'ancien empire ornés d'inscriptions hiéroglyphiques ; c'était la première fois surtout que des inscriptions hiéroglyphiques de l'ancien empire nous offraient une longue série de textes religieux semblables au *Livre des morts*, au *Rituel funéraire* des époques postérieures. Il n'y avait pas de question plus controversée, parmi les égyptologues, que celle des croyances théologiques d'une époque qui ne nous avait laissé aucun témoignage de sa manière d'envisager le grand problème des destinées de l'humanité. En l'absence de tout document, l'imagination individuelle s'était donné libre carrière. Pour les uns, les Égyptiens de l'ancien empire, vivant dans un matérialisme absolu, n'avaient aucune idée d'une vie nouvelle au delà de la vie actuelle ; pour les autres, moins portés à refuser à une grande civilisation ces espérances religieuses sans lesquelles l'homme semble n'avoir jamais pu s'habituer aux conditions mêmes de ce monde, les Égyptiens de l'ancien empire croyaient à une existence future, mais ils se représentaient cette existence d'une tout autre manière que ne devaient le faire leurs successeurs. Mariette n'était pas éloigné de partager cette seconde opinion. En voyant se dérouler sur les tombes de l'ancien empire, au lieu des luttes infernales du défunt, conduit par Osiris, contre les monstres des ténèbres et de la mort, des scènes d'une vie libre, heureuse, facile, qui pouvait être ou la vie réelle, ou une vie idéale d'outre-tombe, il pensait que ces scènes renfermaient l'expression d'une foi plus riante que celle des siècles suivants, et qu'on arriverait peut-être à constituer avec elles un *Livre des morts* bien différent du *Livre des morts* du moyen et du nouvel empire, un *Livre des morts* qui nous ferait assister à une transformation religieuse équivalant presque à une révolution.

La découverte des tombeaux de Papi et de Mirinî a renversé ces hypothèses. Il y a des différences notables dans les formes grammaticales des textes funéraires qui les recouvrent, comparés à ceux des époques suivantes ; il n'y en a pas dans la pensée même qu'expriment ces textes. Aussi loin que nous puissions remonter dans son histoire, nous trouvons donc les idées religieuses de l'Égypte non moins solidement fixées que ses idées d'art, de morale et de politique ; sur ce point, comme sur tous les autres, l'immobilité devient le caractère essentiel de sa civilisation. On aurait pu supposer à priori qu'il en était ainsi. Ce qui change le moins chez un peuple, c'est sa religion ; les développements successifs qu'il lui donne ne sont que les progrès naturels de germes qu'elle renferme en elle à l'origine, et dont la végétation plus ou moins luxuriante n'a rien de spontané. Esclave des divinités qu'il a créées dès les premiers jours de son existence historique, il y reste d'ordinaire fidèle jusqu'au bout. Sa pensée grandit et se

transforme, mais sans briser le moule où elle a été jetée et dont elle a pris les contours. Il faudra étudier de très près les textes funéraires découverts par Mariette ; on y distinguera sans doute des nuances d'idées et de sentiments qui permettront de préciser davantage les plus vieilles croyances religieuses de l'Égypte ; il est peu probable qu'on y rencontre aucun dogme, aucune conviction originale. Dès qu'ils ont commencé à réfléchir sur l'éternel problème des destinées futures de l'homme, les Égyptiens l'ont résolu comme ils devaient le faire plus tard au moyen d'une doctrine étroite et compliquée, que nous ne connaissons d'ailleurs qu'imparfaitement et sur laquelle il est à souhaiter que les nouveaux textes jettent un peu plus de lumière et de clarté.

Les premières fouilles du nouveau directeur des antiquités, M. G. Maspero, n'ont été ni moins heureuses ni moins importantes que les dernières fouilles de Mariette. Le coup d'essai de M. G. Maspero est un coup de maître ; il fait bien augurer de l'avenir. Tous ceux qui s'occupent d'histoire égyptienne savent, je l'ai déjà fait remarquer, qu'à partir de l'extinction de la VI^e dynastie, un vide profond se manifeste dans la série des monuments, et que ce vide, qui se prolonge quatre cent trente-six ans, ne se termine qu'avec le premier roi de la XI^e dynastie. Durant près de cinq siècles, l'Égypte paraît avoir été muette ; pas une stèle, pas une statue, pas un tombeau, pas le moindre fragment ne nous révèle les noms de ses rois et les événements de sa vie nationale. On dirait, suivant l'expression de Mariette, que la civilisation égyptienne s'est effondrée dans un cataclysme d'autant plus inexplicable qu'il n'a rien laissé debout, pas même des ruines. Reste à savoir si cette sorte de trou ne peut pas être comblé. Contrairement à l'opinion de presque tous les égyptologues, M. G. Maspero a toujours penché vers l'affirmative. Selon lui, le vide monumental qu'on croit avoir constaté n'existe pas ; il tient uniquement à l'insuffisance des recherches qui ont été faites jusqu'ici. M. G. Maspero avait observé que les pyramides sont classées pour ainsi dire du nord au sud, celle de la IV^e dynastie à Gizéh, celles de la V^e à Abousir, celles de la XII^e au Fayoum ; les dernières fouilles de Mariette venaient de prouver que celles de la VI^e étaient à Saqqarah ; il s'est donc dit qu'en continuant la série des travaux dans la même direction on trouverait, de Saqqarah au Fayoum, celles des VII^e, VIII^e, IX^e et X^e dynasties. Il a d'abord fait fouiller Saqqarah, et, le 28 février 1881, une pyramide appartenant à un autre groupe que celui de Papi et de Mirinrî ayant été ouverte, nous a livré la tombe d'Ounas, le dernier roi de la V^e dynastie. Il est donc très vraisemblable que l'hypothèse de M. G. Maspero se réalisera, et que peu à peu les quatre dynasties inconnues sortiront, à la suite de la V^e et de la VI^e, de l'obscurité où elles sont restées plongées tant de siècles.

La pyramide d'Ounas est d'un accès singulièrement difficile : on y arrive à travers un boyau qui conduit dans une première chambre, puis à travers un couloir barré trois fois par d'énormes herses, qu'il a fallu contourner, car il eût été trop difficile de les soulever ; les passages irréguliers creusés à cet effet sont tellement étroits qu'un homme un peu fort ne pourrait pas s'y engager. Mais quand on a bravé toutes ces difficultés, on est largement payé de sa peine. Après la dernière herse, le couloir recommencé, d'abord en granit poli, puis en calcaire compact de Tourah ; les deux parois latérales en calcaire sont couvertes de beaux hiéroglyphes peints en vert, et le plafond est semé d'étoiles de même couleur. Ce couloir débouche enfin dans une chambre à moitié remplie de débris, sur les murs de laquelle l'inscription continue ; à gauche, un couloir conduit dans une chambre basse à trois niches, qui devait servir de *serdâb*, c'est-à-dire de réceptacle pour les statues ; à droite, un autre couloir aboutit à la salle du

sarcophage. Le *serdâb* est nu, mais la chambre du sarcophage est couverte d'hiéroglyphes, comme la précédente, à l'exception de la paroi opposée à l'entrée. Cette paroi, de l'albâtre le plus fin, est revêtue d'une couche d'ornements ciselés et peints d'un très bel effet. Le sarcophage est en basalte noir sans inscriptions ; le couvercle, a été jeté bas dans un coin de la chambre, le corps a été arraché pour être dépouillé ; on a retrouvé cependant un bras presque complet, des morceaux du crâne, une côte, et peut-être les débris qui jonchent le sol renfermeront-ils quelques autres fragments du squelette d'Ounas. Le texte qui couvre les parois de la chambre est identique, sinon entièrement, du moins pour la plus grande partie, à celui du tombeau du roi Papi ; il a même, sur ce dernier, l'avantage d'être complet ; ce qui confirme d'une manière éclatante les résultats scientifiques fournis par la dernière découverte de Mariette. Sans présenter des difficultés d'interprétation bien considérables, il demande, pour être compris, une étude attentive ; mais on peut compter sur M. G. Maspero et sur, ses élèves : ils le déchiffreront dans tous ses détails.

On comprend sans peine l'importance capitale de ces tombeaux des rois Ounas, Papi et Mirinri. Non seulement ils donnent à espérer, comme je viens de le dire, qu'en suivant la traînée de pyramides qui s'étend de Saqqarah au Fayoum, on en fera surgir près de cinq siècles d'histoire inconnue, mais encore ils expliquent le silence de certains monuments de l'ancien empire, sur lesquels on avait été surpris de ne rencontrer aucune inscription. Les murs des chambres et des couloirs des pyramides de Gizeh, par exemple, sont entièrement nus, d'où l'on était tenté de conclure que les Égyptiens de l'ancien empire, pour une raison ou pour une autre, ne plaçaient sur leurs tombeaux aucun texte funéraire. Il est plus naturel de supposer maintenant que ces murs étaient recouverts, comme dans le tombeau d'Ounas, d'un revêtement de calcaire ou d'albâtre portant des hiéroglyphes, revêtement qui est tombé plus tard sous les coups des violateurs de tombes et des chercheurs de trésors. Ceux-ci ont précédé partout les savants dans les fouilles ; c'est même en suivant leurs traces qu'on arrive à trouver des trésors bien différents de ceux qu'ils convoitaient et qu'ils nous ont malheureusement enlevés. Il faudra donc modifier d'une manière profonde les théories régnantes sur l'histoire religieuse et morale de l'ancien empire. La dernière fouille de Mariette et la première de M. G. Maspero nous font pénétrer par une issue nouvelle dans ce monde lointain qui a été à peine entrevu jusqu'à présent et qui est beaucoup moins mystérieux qu'on ne l'avait supposé, puisqu'il ressemble sur bien des points aux âges qui l'ont suivi, A mesure qu'on remonte dans ce passé, on s'aperçoit qu'il n'est qu'une première édition du présent et qu'il ne peut nous rien dire de plus sur l'origine des choses et sur l'énigme de l'humanité,

II

Le hasard m'a permis de connaître l'un des premiers une nouvelle scientifique d'une importance considérable. Parti du Caire, avec M. G. Maspero, directeur des musées égyptiens, pour faire un voyage dans la Haute-Égypte, je me suis arrêté à Bédéréchn, en face de Saqqarah, c'est-à-dire, comme vous le savez, de la nécropole de Memphis.

M. G. Maspero voulait copier et estamper les textes funéraires de la pyramide de Noferkara Papi II, roi de la VI^e dynastie, qu'il a fait ouvrir cet été. Ces textes, pour le dire en passant, offriront un grand intérêt philologique et historique. Ils compléteront admirablement ceux de la pyramide d'Ounas, le dernier roi de la Ve dynastie, que M. G. Maspero a copiés et traduits.

M. G. Maspero s'est donné pour première tâche en Égypte de faire ouvrir toutes les pyramides qui n'ont point encore été ouvertes et de faire examiner de nouveau toutes celles qui, ayant été ouvertes, ne sont pas parfaitement connues. C'est une œuvre considérable, qu'il a entreprise avec beaucoup de vigueur, et qui a déjà donné des résultats inespérés. Or, parmi les pyramides situées sur la lisière du désert libyque, il en est une que les voyageurs qui se rendent dans la Haute-Égypte aperçoivent longtemps à l'horizon, et dont la forme étrange frappe vivement leurs regards. C'est la pyramide de Meydoum, la plus mystérieuse de toutes, disait-on, celle qui, d'après les inductions des érudits et d'après les récits des Arabes, cachait le mieux son secret. On affirmait qu'il était impossible d'en découvrir l'entrée. Le fait est qu'on ne l'avait jamais cherchée sérieusement. Quelques tentatives maladroites avaient seules été faites. Ibrahim Pacha avait même essayé de la faire canonner, dans l'espoir d'y découvrir des trésors ; mais les trésors qu'elle recèle peut-être ne sont pas de ceux qu'on arrache à coups de canon.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que la pyramide de Meydoum passait jusqu'ici pour impénétrable. Voici la description qu'en a faite Mariette dans son *Itinéraire de la Haute-Égypte* : De loin, elle semble élevée sur le sommet d'une colline ; cette colline n'est qu'une butte artificielle, formée autour de la base par l'écroulement du revêtement extérieur. Les Arabes l'appellent *Haram-el-Kaddab* (la fausse pyramide). Ils la supposent, en effet, formée par le rocher lui-même autour duquel une grosse maçonnerie donne au monument la forme d'une pyramide, assertion qu'on n'est pas en mesure de vérifier, puisque la pyramide n'est pas ouverte. Quoi qu'il en soit, la pyramide de Meydoum est certainement la mieux soignée, la mieux construite de l'Égypte. Ce qu'on en voit n'est sans doute que le noyau, et quand elle était complète (si elle l'a jamais été), peut-être était-elle construite à degrés comme la plupart des monuments de ce genre. Le nom du roi qui l'a fait élever pour son tombeau est inconnu. On suppose cependant avec quelque raison que ce roi est Snéfrou, le prédécesseur de Chéops. Autour de la pyramide s'étend une nécropole qui appartient principalement au temps des deux Pharaons que nous venons de nommer. C'est dans la chambre du plus septentrional des mastabas de cette nécropole que nous avons découvert (janvier 1872) les deux admirables statues qui sont aujourd'hui au musée de Boulaq.

Bien des personnes pensaient qu'il fallait se borner à fouiller les mastabas dans l'espoir d'y trouver encore des statues du genre de celles qui sont un des plus précieux ornements du musée de Boulaq ; bien d'autres, plaçant l'entrée de la pyramide soit à sa base, soit au contraire à une certaine hauteur sur un de ses flancs, proposaient d'entamer les sondages dans des régions circonscrites de la pyramide. M. G. Maspero a montré à la fois plus d'initiative et plus de coup d'œil en faisant entreprendre directement des travaux à la pyramide, et en dirigeant ces travaux de telle manière que, si l'ouverture existait, on Mail sûr de la rencontrer. Il a fait pratiquer, en effet, une large brèche verticale au côté nord de la colline artificielle dont parle Mariette, de manière à mettre à découvert tous les points où l'ouverture pouvait se trouver. L'événement lui a donné pleinement raison. Il n'a fallu que treize jours, grâce à l'habileté que l'équipe d'ouvriers qu'il emploie à cet usage a acquise depuis quelques mois dans l'art de fouiller les pyramides, pour que celle de Meydoum livrât le secret qu'on croyait enveloppé d'un mystère impénétrable. Les pioches des fellahs en ont découvert l'ouverture au sommet de la prétendue colline artificielle, qui n'est autre chose que le premier étage de la pyramide, étage autour duquel se sont réellement amoncelés les débris (le l'antique revêtement).

Je suis allé avec M. G. Maspero, visiter la pyramide de Meydoum. L'ouverture mise à nu donne accès dans un corridor admirablement construit, qui descend durant quarante mètres environ, absolument comme celui de la grande pyramide de Gizé. Au bout de cette longue pente on est arrêté par des détrit. Qu'y a-t-il au delà ? On le saura certainement peut-être dans quelques mois, peut-être dans quelques jours. Tout dépend des obstacles matériels qu'on va avoir à surmonter, mais qui ne sont plus rien dès que la clef de la maison — qu'on me passe ce terme, — est trouvée. Jusqu'ici la pyramide de Meydoum passait pour impénétrable ; la voilà ouverte ; on y entrera bientôt. M. G. Maspero a parcouru le long corridor qui est déjà déblayé il a découvert deux inscriptions, hiéroglyphiques dans le style de la XXe dynastie, donnant les noms de deux scribes qui ont visité la pyramide. Plaise à Dieu que personne depuis n'y ait mis les pieds et que nous la trouvions intacte ou à peu près intacte ! On ne saurait guère l'espérer, mais, quoi qu'il arrive, l'ouverture de la pyramide de Meydoum dissipera encore un de ces mystères qui couvraient depuis tant de siècles la vieille Égypte et qui tombent un à un devant les efforts de la science moderne.

III

Les espérances qu'avait fait concevoir l'ouverture de la pyramide de Meydoum ne se sont malheureusement pas réalisées. En racontant qu'on avait découvert, à la face nord de cette pyramide, un couloir qui devait conduire à la chambre du sarcophage, j'ajoutais que peut-être cette chambre contiendrait des inscriptions du genre de celles qui ont été trouvées dans les pyramides d'Ounas et de Papi II. J'avais compté sans les violations que la pyramide de Meydoum a subies comme tant d'autres, et même hélas ! plus que beaucoup d'autres. Le couloir conduit bien, en effet dans une chambre ; mais cette chambre est totalement vide ; elle ne renferme ni inscription, ni cartouche royale, ni sarcophage. Tout a été brisé, détruit, anéanti. Les fouilles seront continuées néanmoins, car il ne serait pas impossible que la pyramide de Meydoum, à l'instar de la grande pyramide, eût plusieurs chambres, et que celle où l'on est parvenu ne fût pas celle du tombeau. Mais c'est une chance sur laquelle il est prudent de ne pas insister.

Le résultat de l'ouverture de la pyramide de Meydoum n'en a pas moins d'importance. On ne pourra plus dire dorénavant que cette pyramide est fautive, puisqu'il est démontré que, sauf par sa construction extérieure, elle ressemble à toutes les autres. On pourra toujours dire malheureusement qu'elle est mystérieuse, puisque les fouilles qu'on y a entreprises n'ont fait que substituer une énigme à une autre énigme. Mais elle n'est pas la seule qui soit dans ces conditions, car plusieurs de celles qui ont été ouvertes depuis un an se sont trouvées aussi vides qu'elle.

Le travail que M. G. Maspero s'est donné la mission d'accomplir, et qui consiste à examiner une à une toutes les pyramides, est presque aussi utile lorsqu'il aboutit à une déception que lorsqu'il aboutit à une trouvaille. Il est indispensable de savoir exactement quelles pyramides contiennent des textes et quelles autres n'en contiennent plus. Il faut pour cela les passer toutes en revue. C'est une œuvre d'assez longue haleine, qui donne parfois d'heureuses surprises, qui en apporte aussi de fâcheuses, mais sans laquelle il ne serait pas possible d'arriver à des notions exactes sur les tombes de l'ancien empire, et de substituer aux systèmes arbitraires dont on s'est contenté jusqu'ici une connaissance réelle des idées que les Égyptiens se faisaient de la mort.

C'est à Louqsor que j'ai appris la nouvelle du résultat négatif des fouilles de Meydoum. J'y suis depuis une huitaine de jours, et j'y resterai sans doute un mois encore, M. G. Maspero, avec lequel je voyage, ayant entamé, une longue négociation pour préparer le déblaiement du temple. L'on sait que le temple de Louqsor, dont l'admirable colonnade a été popularisée par tant de peintures et de reproductions, est littéralement submergé sous un village arabe. Pour le visiter en détail, on doit s'astreindre à pénétrer dans des maisons sordides, dans des étables infectes, accrochées à ses murs, qu'elles souillent et qu'elles détruisent peu à peu. Un des plus beaux monuments de l'ancienne Égypte, un des plus curieux sans contredit, car presque tous les temples qui nous ont été conservés sont d'époque ptolémaïque, tandis que celui-ci date d'Aménophis III et de la XVIIIe dynastie, périt ainsi graduellement. Il n'est que temps de chercher à le préserver des outrages auxquels il est soumis. Il serait assez facile de déplacer le village arabe : une maison arabe vaut en moyenne cinquante centimes ou un franc ; on donne à ses propriétaires un terrain pour s'en reconstruire une autre, on leur promet une légère exemption d'impôt, on y ajoute, comme je viens de le dire, cinquante centimes ou un franc, et ils s'en vont enchantés. Par malheur, deux des Arabes qu'il s'agit de déposséder, sont agents consulaires, l'un de France, l'autre d'Angleterre, ou plutôt un seul est agent consulaire, celui d'Angleterre, car la maison du consulat français appartient à la France elle-même, et je ne mets pas en doute que notre pays ne fera aucune difficulté de la déplacer. En sera-t-il de même de la maison de l'agent consulaire anglais, Moustapha-Aga ? Cela dépendra du consulat général du Caire, mais il serait bien étrange que l'Angleterre apportât des difficultés insurmontables à une entreprise qui a pour but de permettre aux innombrables Anglais qui parcourent chaque hiver la Haute-Égypte de visiter et d'étudier enfin un de ses plus beaux monuments, enseveli jusqu'ici sous un véritable fumier.

Malgré les révolutions politiques et les menaces de choléra, les touristes, anglais et autres, sont fort nombreux cette année dans la Haute-Égypte. Outre la classique dahabiéh, un double service de bateaux à vapeur leur permet d'entreprendre sans peine et sans frais un voyage jadis très difficile. C'est, à bien des égards, un malheur. Les touristes qui ont parcouru les monuments égyptiens depuis une trentaine d'années leur ont fait plus de mal que les siècles de barbarie qui avaient précédé notre siècle de lumière. Il n'y a aucun moyen d'arrêter la rage iconoclaste de ces terribles amateurs, qui détériorent sans pitié un édifice, un temple, un tombeau pour en enlever quelques parcelles, ou même pour le simple plaisir de le détériorer. J'étais allé visiter là Vallée des Bois et je contemplais avec un véritable serrement de cœur le fameux tombeau de Sêti Ier, découvert par Belzoni, dont les premiers voyageurs qui l'ont vu nous ont laissé de si magnifiques descriptions. Il est aujourd'hui horriblement mutilé. Quand Belzoni et Champollion y sont entrés, il était absolument intact ; la conservation des décorations était étonnante : il n'y manquait pas une ligne de texte, pas une scène de peintures, pas même une figure ; l'éclat et la fraîcheur des couleurs étaient si parfaits qu'on eût dit que le peintre venait à peine d'achever son ouvrage. *Quantum mutatus !* Presque partout des mains- brutales et ineptes ont dévasté le tombeau de Sêti Ier. Dans quelques années la ruine sera achevée. C'est en vain qu'un officier est chargé de garder la vallée des rois. Les touristes se croient tout permis, dans un pays où les étrangers n'ont rien à craindre de la justice nationale et peuvent faire ce qui leur plaît sans qu'on puisse les arrêter. Quand l'officier proteste contre les dévastations, on adresse une plainte aux consuls pour se plaindre de ces prétendus manques d'égards, et ces plaintes,

hélas ! sont presque toujours écoutées. Mariette avait jadis essayé de fermer certains monuments, les touristes en ont enfoncé les portes, et il a fallu renoncer à les rétablir. Je le répète, il n'y a aucun moyen de prévenir les effets d'une stupidité plus destructive que la barbarie des Coptes et des Arabes des siècles passés.

Si l'on veut conserver quelque chose des tombes de Thèbes, on doit donc se hâter de les copier et de les publier. Aucune jusqu'ici ne l'a été complètement. A la vérité, comme elles contiennent d'innombrables répétitions de textes et de peintures, il n'est pas nécessaire de les reproduire toutes ; mais l'on devrait, par exemple, choisir la plus importante, celle de Sétî 1^{er}, pour en faire l'objet d'une publication qui resterait comme le type et le modèle de ces étranges et merveilleux monuments. Pour les autres, on se bornerait à des publications partielles et à des descriptions et des analyses d'ensemble. Il y aurait là une œuvre digne de notre jeune *Mission archéologique* du Caire, si le gouvernement français lui donnait peu à peu les moyens de se développer et d'accomplir la tâche pour laquelle elle a été créée. Elle n'est créée que depuis peu de temps, elle n'a eu jusqu'ici qu'une existence des plus précaires, et cependant, à travers toutes les difficultés d'une installation en Orient, difficultés que la modicité de ses ressources multipliait encore, elle a trouvé le moyen de travailler sérieusement et efficacement. Il faudrait des volumes pour dire ce qu'elle a fait et ce qui lui reste à faire. Il faut songer que l'Égypte est ouverte depuis moins d'un siècle, que sa langue ne nous a été révélée qu'il y a quelques années, que nous sommes encore bien loin d'en être maîtres, et que, pour arrivera la posséder comme nous possédons les langues classiques, il faudra déchiffrer les milliers de kilomètres d'inscriptions qui couvrent les deux rives du Nil ! C'est à la France que revient l'honneur d'avoir inauguré l'étude de l'égyptologie, mais comme elle s'est laissé devancer par les autres nations européennes depuis le jour où, la première, elle a mis entre les mains des savants la clef de la plus antique civilisation du monde ! Je ne veux pas dire que nos égyptologues soient inférieurs aux égyptologues allemands et anglais : avec des hommes, tels que MM. de Rongé, Chabas, Mariette et G. Maspero, nous pouvons assurément supporter toutes les comparaisons. Mais ce qui nous manque, ce sont les instruments de travail. Quelles publications pouvons-nous mettre en parallèle avec celles du *British Museum*, ou avec le grand ouvrage de Lepsius ? L'Allemagne est couverte de chaires d'égyptologie ; nous en avons trois en France ! Tout cela est déplorable. Quoi qu'en disent encore quelques humanistes attardés, l'archéologie orientale est devenue la première des sciences historiques, et il est impossible de comprendre sans elle l'art, la littérature, les mœurs, la religion, l'histoire de l'antiquité classique. Les découvertes de notre siècle ont montré que celle antiquité, relativement moderne, avait été précédée d'une autre antiquité, dont elle était directement issue et à laquelle la civilisation était aussi intimement liée que la nôtre peut l'être à la sienne. Des circonstances exceptionnelles nous ont conservé par milliers les monuments de cette civilisation. Pouvons-nous hésiter à faire tous les sacrifices nécessaires pour les étudier en détail et pour leur arracher les enseignements qu'ils contiennent ?

LA TROUVAILLE DE DÉIR-EL-BÂHÂRÎ.

I

Janvier 1882.

Le successeur de l'illustre et regretté Mariette Pacha, M. G. Maspero, a inauguré une coutume qui, bien que peu en rapport avec les mœurs de l'Égypte, n'en mérite pas moins une pleine approbation. A peine a-t-il fait une découverte, à peine une de ces chances heureuses, qui sont très nombreuses dans un pays dont le sol est rempli de documents historiques de premier ordre, mais qui n'arrivent cependant qu'aux hommes doués d'une science profonde, a-t-elle fait tomber entre ses mains un nouveau trésor, il communique sa trouvaille au public, il lui en expose tous les détails, il l'appelle à venir l'étudier avec lui. On avait quelquefois reproché à Mariette de se réserver à lui-même le fruit de ses travaux, d'en vouloir garder soigneusement le monopole. L'accusation n'était juste qu'en partie. On oublie trop souvent, lorsqu'on parle de Mariette, la situation dans laquelle il s'est trouvé et les difficultés contre lesquelles il a eu à lutter ; on le juge d'après ce qui se passe aujourd'hui, non d'après ce qui se passait à l'époque où il a tenté pour la première fois de réveiller l'antique Égypte de son sommeil séculaire.

L'Égypte moderne ne se prêtait guère à cette entreprise. Il a fallu à Mariette un courage et une énergie presque surhumains pour renverser les obstacles que chacun s'efforçait d'élever devant lui. Personne ne lui prêtait un concours convaincu, désintéressé ; tout le monde, au contraire, s'appliquait à l'entraver. S'il cachait bien des choses, s'il ne disait pas tout ce qu'il trouvait, s'il n'avouait que la moitié de ce qu'il savait, c'est qu'il ne rencontrait autour de lui qu'indifférence, jalousie, dédain, parfois brutalité. Jusqu'à la chute d'Ismaïl Pacha, les fouilles égyptiennes et le musée de Boulaq ont été à la merci d'un caprice. Grâce à Dieu ! les choses ont changé de face, et on peut légitimement espérer qu'aucun accident grave ne menacera désormais en Égypte la campagne scientifique que Mariette y a ouverte avec tant d'éclat et que M. G. Maspero y poursuit avec tant de succès. Les débuts du nouveau conservateur des musées égyptiens ont été des plus heureux. Quelques mois après ses premières fouilles à Saqqarah, dont on connaît l'heureuse issue, il faisait, suivant son expression, une **trouvaille** bien plus intéressante encore, une trouvaille inespérée, surprenante, et de la réalité de laquelle on se prendrait à douter, si le doute était possible en présence de preuves irrécusables. Une cachette, découverte et révélée par les Arabes, le mettait en possession d'un plein hypogée de Pharaons. Et quels Pharaons ! les plus illustres peut-être : Thoutmos III, que Mariette appelait le Napoléon de l'Égypte, Sêti Ier, le constructeur de la salle hypostyle de Karnak et du temple d'Osiris à Abydos, Ahmos, le vainqueur des Hycsos, Ramsès II, le conquérant dont la gloire, transfigurée par les Grecs, a émerveillé l'antiquité tout entière dans la légende de Sésostris. M. G. Maspero n'a pas les mêmes raisons que Mariette pour mettre une prudente discrétion à divulguer ses travaux. Il sait qu'il rencontrera autour de lui un public sympathique, que tous les Égyptiens, même ceux qui la comprennent le moins, applaudiront à son œuvre, que la vanité nationale s'en mêlera même au besoin. Aussi, dès qu'il a remporté une victoire, s'empresse-t-il, comme je le disais tout à l'heure, d'en publier le

bulletin. Jusqu'ici il s'était borné à le faire au moyen de notes et d'articles assez courts qu'insérait le *Moniteur égyptien*. Mais la trouvaille de Déir-el-Bâhârî méritait un rapport étendu. M. G. Maspero vient d'adresser ce rapport au ministre des travaux publics du gouvernement égyptien, dans le service duquel sont placées les fouilles. Il l'a ensuite édité, à l'usage de tous, avec de remarquables photographies de M. Emile Brugsch, son collaborateur au musée de Boulaq, lequel a pris, comme je vais le raconter, une part importante à la découverte qu'il s'agissait de faire connaître et de publier complètement.

Cette découverte n'est pas, quoi qu'on en ait dit, un simple effet du hasard, le résultat d'un coup de fortune imprévu. Sans doute on ne la doit point à des fouilles en règle, comme la découverte du Sérapeum de Memphis, on ne la doit même point du tout à des fouilles. Elle n'a été accompagnée non plus d'aucun des incidents dramatiques qui ont signalé le premier succès de Mariette. La découverte du Sérapeum est un véritable roman ; la découverte de la cachette de Déir-el-Bâhârî serait plutôt une comédie orientale. Mais dans l'une et dans l'autre entreprise, quelle qu'ait été la différence des moyens, le succès provient de la même cause ; c'est pour avoir deviné, à quelques faibles indices l'existence d'hypogées royales que M. G. Maspero est parvenu à s'en rendre maître, de même que c'est pour avoir reconnu que quelques sphinx dépareillés devaient appartenir aux tombes des Apis que Mariette a pénétré dans ces tombes. Il en est de l'archéologue comme du naturaliste et du physiologiste, il essaie une expérience d'après une idée préconçue ; si l'idée est juste, l'expérience donne des résultats ; si elle ne l'est pas, l'expérience avorte, mais l'expérience n'est rien sans l'idée qui l'a provoquée. Depuis quelques années déjà, des fragments de rituel, des statuettes funéraires vendus par les Arabes de la plaine de Thèbes attiraient vivement l'attention de M. G. Maspero. L'examen minutieux auquel il avait soumis ces objets lui permettait d'affirmer ; dès 1879, qu'une tablette, appartenant à Rogers Bey, [provenait d'un tombeau avoisinant le groupé encore inconnu des tombes de la famille de Hrihor](#). Il était sur la trace ; mais comment la suivre jusqu'au bout ? Peu après son arrivée en Égypte, M. G. Maspero se mit à l'œuvre. Il se transporta à Thèbes, non pour opérer des sondages et installer des chantiers, ce qui eût été probablement inutile, mais pour entreprendre d'arracher aux fellahs un secret qu'ils avaient le plus grand intérêt à cacher. Il ne s'agissait pas de fouiller la terre, chose relativement facile, il fallait fouiller en quelque sorte les hommes, et quels hommes ! les plus habiles à opposer le mensonge et l'inertie, non seulement à lous les, séductions, mais à toutes les menaces et à tous les châtiments. On devait s'attendre à une résistance désespérée de la part de gens pour lesquels la possession des tombes royales était une source constante de revenus. Tout ce qu'on savait d'ailleurs, c'est que les principaux marchands d'antiquités étaient un certain Abd-er-Rassoul Ahmed, de cheikh Abd-el-Gournah, et un certain Moustapha-Aga-Ayad, vice-consul d'Angleterre et de Belgique à Louqsor. Le premier obstacle qu'on allait rencontrer était donc, comme il arrive si souvent en Orient, un privilège diplomatique. Fort de l'immunité consulaire, Moustapha-Aga-Ayad avait pris sous sa protection les vendeurs d'antiquités ; il leur avait persuadé qu'en s'appuyant sur lui ils échapperaient à l'autorité locale et pourraient la braver impunément ; en conséquence il avait formé avec eux une sorte de société dont il était le chef, et les pavillons belge et britannique couvraient la contrebande qui enlevait ainsi à la science tant de monuments précieux.

Il serait trop long de raconter en détail de quelle manière M. G. Maspero est parvenu à rompre l'accord qui existait entre Moustapha-Aga-Ayad et ses

complices, et a obtenu d'un de ces derniers des révélations complètes. Dans un premier voyage, il avait fait arrêter Abd-er-Rassoul Ahmed, et l'avait soumis à un interrogatoire en règle ; sa maison avait été fouillée du haut en bas ; une nuit tout entière avait été employée à chercher à le surprendre dans ses opérations frauduleuses. Rien n'avait réussi. Avec la dissimulation profonde de l'Arabe, Abd-er-Rassoul avait protesté constamment de son innocence ; il avait joint les larmes aux serments. Chargé de chaînes, prêt à être conduit en prison, il avait joué une scène d'attendrissement tragique sur le berceau de son enfant. Jamais victime plus pure n'avait été mise à la torture par des savants soupçonneux ! A l'enquête de M. G. Maspero succéda une autre enquête exécutée par les magistrats de la moudiriéh (préfecture). Là les témoignages réitérés, unanimes et assermentés des notables de Gournab attestèrent encore la parfaite loyauté, le désintéressement absolu d'Abd-er-Rassoul. Nul n'était moins capable que lui de détourner le moindre objet d'antiquité. Accuser un homme aussi scrupuleux de violer des tombes royales, était une épouvantable calomnie. Tous ses concitoyens répondaient de son honnêteté. Il fallut donc bien les en croire et relâcher Abd-er-Rassoul. Mais ce long procès, dont les résultats semblaient nuls, avait produit pourtant un heureux effet : il avait ébranlé la confiance des vendeurs d'antiquités dans l'efficacité du protectorat de Moustapha-Aga-Ryad, il leur avait inspiré des craintes sérieuses pour l'avenir. On savait que M. G. Maspero devait arriver de nouveau dans quelques mois, qu'il recommencerait ses investigations, qu'il organiserait une surveillance plus étroite dans la plaine de Thèbes. Le danger n'était donc qu'ajourné ; il pouvait, il allait renaître d'un moment à l'autre. Dès lors, la discorde se -mit dans la famille d'Abd-er-Rassoul, dont les quatre frères étaient les principaux associés. L'aîné d'entre eux, Mohammed-Ahmed-Abd-er-Rassoul, plus prudent ou mieux avisé que les autres, se rendit secrètement à Kénéh, et déclara au moudir (préfet) qu'il connaissait l'emplacement qu'on cherchait en vain depuis plusieurs années ; il lui apprit en outre que la tombe exploitée par ses frères et lui ne contenait pas seulement, comme on le supposait, deux ou trois momies, mais une quarantaine environ, et que la plupart des cercueils portaient au front un petit serpent pareil à celui qu'on voit sur la coiffure des Pharaons. C'était donc une série de rois qu'on rencontrait d'un seul coup ! La nouvelle, transmise au Caire, y produisit une vive impression. M. G. Maspero venait de partir pour l'Europe ; mais son collaborateur, M. Émile Brugsch, était là et pouvait se transporter immédiatement à Thèbes. Il n'hésita pas une minute, heureux d'être le premier à contempler un trésor inappréciable. Pourtant il doutait, et il a douté tant qu'il n'a pas eu la réalité sous les yeux. La déclaration imprévue d'un fellah pouvait-elle nous livrer en un jour plus de momies royales qu'on n'en avait trouvées en un demi-siècle de fouilles ? Rien n'était plus vrai. L'égyptologie doit à la mauvaise foi de Mohammed-Ahmed-Abd-er-Rassoul envers ses associés une de ses plus riches découvertes. Aussi M. G. Maspero l'a-t-il largement récompensé ; il a donné à Mohammed-Abd-er-Rassoul une somme de cinq cents livres égyptiennes et l'a nommé lui-même réis des fouilles à Thèbes, en vertu de ce principe, fort répandu en Occident comme en Orient, que les voleurs convertis font les meilleurs gendarmes. Bien des indices semblent indiquer qu'il existe encore d'autres cachettes semblables à celle de Déir-el-Bâhârî. Puisse l'exemple de Mohammed-Abd-er-Rassoul convaincre tous ses confrères qu'ils ont un plus grand intérêt à s'entendre avec l'administration des fouilles, et, à travailler pour elle, qu'à continuer avec les voyageurs un commerce dangereux et moins productif !

Le caveau funéraire où reposaient les momies royales était merveilleusement dissimulé. Creusé dans l'un des cirques naturels que forme la chaîne de collines qui sépare le Bab-el-Molouk de la plaine thébaine ; entre l'assassif et la vallée des Reines, on y arrive à travers un puits de onze mètres cinquante de profondeur sur deux mètres de largeur et un couloir de largeur inégale, long de soixante-dix mètres, dont la direction irrégulière était faite de manière à dérouter toutes les recherches. Il se compose d'une chambre oblongue, de sept mètres quatre-vingts de longueur, dans laquelle les cercueils, les boîtes à statuettes funéraires, les canopes, les vases à libation en bronze, la tente funéraire de la reine Isimkheb semblaient entassés dans un désordre et un encombrement complets. A la lueur des bougies, on distinguait sur les cercueils les noms d'Aménophis Ier, de Thoutmos III, d'Ahmos Ier, de Siamoun Soqnounri, de la reine Ahhotpou, d'Ahmos de Nofritari, de Nibsonou, de la reine Tiouhathor-Honttooui, de Sêti Ier, etc. M. Émile Brugsch, dit M. G. Maspero, crut être le jouet d'un rêve de tomber à l'improviste en pareille assemblée, et je suis encore à me demander comme lui si vraiment je ne rêve point, quand je vois et je touche ce qui fut le corps de tant de personnages dont je croyais ne devoir jamais connaître que les noms.

L'Égypte est le seul pays du monde où de pareilles surprises soient possibles. Qu'était-ce, jusqu'ici pour nous que ces rois dont ce souvenir effacé si longtemps, puis retrouvé péniblement par la science moderne, restait cependant enveloppé d'un nuage mystérieux ? On lisait leurs cartouches, on savait vaguement qu'ils avaient existé, on connaissait par des inscriptions fastueuses quelques-uns de leurs exploits, plus ou moins véridiques. Mais tout cela tenait autant du roman que de l'histoire. A part quelques faits précis, quelques formules certaines, l'imagination seule pouvait retrouver la trace d'un passé si lointain. Pour beaucoup de personnes les souverains de l'antique Égypte étaient en quelque sorte des fantômes historiques, plus légendaires que les héros d'Homère ou des épopées indiennes. Et voilà que tout à coup les principaux d'entre eux apparaissent au fond d'un souterrain obscur, où ils ont dormi durant des siècles, tandis que la Grèce et Rome accomplissaient leurs brillantes et orageuses destinées, que le christianisme naissait, que le monde antique était détruit, que le moyen âge ramenait la barbarie en Europe, que l'islam dévastait l'Orient, que la civilisation moderne apparaissait, et que les générations actuelles, poussées à la fois par l'amour du passé et par la foi en l'avenir, créaient l'histoire et inauguraient nous ne savons quelles destinées ! Jamais assurément résurrection n'a été plus étrange ; les vieilles légendes du roi Arthur et de Frédéric Barberousse, dont la poésie populaire promettait à nos pères le réveil miraculeux, ne sont rien en comparaison d'une réalité pareille. Toutefois, il est impossible de croire à une illusion. C'est bien Thoutmos III, c'est bien Ramsès II et Sêti Ier qui sont là, sous leurs bandelettes mortuaires ! Leurs momies encomrent le musée de Boulaq, trop étroit pour les contenir ; plusieurs d'entre elles sont couvertes de guirlandes de fleurs qu'on croirait cueillies d'hier ; sur l'une de ces guirlandes une guêpe s'était posée et elle est restée aussi intacte que les fleurs elles-mêmes ; c'est à peine si ses pattes sont endommagées. Le soir, lorsque le soleil se couche sur le Nil et que ses derniers rayons pénètrent dans le musée, une lumière fantastique se joue sur les cercueils. Un jour que la chaleur avait été plus vive qu'à l'ordinaire, le bras d'une des momies s'est contracté subitement, et la momie a levé la main vers sa tête renversée, comme pour protester contre la violation de son sommeil, qui devait être éternel et qui n'a été que séculaire. C'est la première momie qu'on ait vue bouger : mais n'est-

ce pas la première fois aussi qu'une découverte scientifique a tenu aussi manifestement du prodige, a ressemblé si complètement à une féerie ?

Les momies n'ont pourtant point poussé la bonne volonté et l'amour du merveilleux jusqu'à arriver toutes seules à Boulaq. Leur transfert a même été une opération des plus délicates, qui n'a réussi qu'avec des efforts et des précautions infinies.

On était en plein mois de juillet, et l'on peut juger de l'effet que produisait la température de l'été sur tous ces cercueils et sur tous ces corps qui n'avaient point vu la lumière depuis des milliers d'années. L'exhumation avait été longue ; mais ce n'était que la plus faible partie de la tâche. Trois cents Arabes, rassemblés par le moudir, avaient enlevé tous les objets et les avaient alignés côte à côte. Il restait à conduire cet immense convoi à travers la plaine de Thèbes et au delà de la rivière jusqu'à Louqsor. [Plusieurs des cercueils soulevés à grand'peine par douze ou seize hommes](#), dit M. G. Maspero, [mirent de sept à huit heures pour aller de la montagne à la rive, et l'on s'imagine sans peine ce que dut être ce voyage par la poussière et la chaleur de juillet](#). Trois jours après, le vapeur du musée de Boulaq emportait vers le Caire une cargaison de rois. Il paraît que cette dernière Opération a été accompagnée d'une scène pittoresque qui rappelait les plus antiques souvenirs de l'Égypte. Sur les deux rives du Nil, les femmes fellahs échevelées suivaient le bateau en poussant des hurlements et les hommes tiraient des coups de fusil comme aux funérailles.

Ainsi la nouvelle marche funèbre des momies, se rendant à une demeure où certainement elles ne resteront pas des siècles, a donné lieu à des manifestations du genre de celles qui s'étaient produites il y a trois ou quatre mille ans, lorsqu'on les conduisait à la prétendue demeure éternelle dont on vient de les arracher. Ces manifestations ont été décrites en détail par M. G. Maspero dans sa belle *Étude sur quelques peintures et sur quelques textes relatifs aux funérailles*¹. [Les enterrements à Thèbes n'étaient pas de ces processions muettes où la douleur se trahit à peine par quelques larmes furtives. Serviteurs, parents, amis, ceux qui accompagnaient la momie ne craignaient pas de se donner en spectacle ni de troubler par le bruit de leur deuil l'indifférence des passants. Ils froissaient ou déchiraient leurs vêtements avec des gestes désordonnés, se battaient à deux mains le front et la poitrine, se couvraient les cheveux et la face de poussière et de boue. Leurs voix tantôt s'élevaient isolées, tantôt se confondaient dans une plainte commune, et formaient un concert de lamentations dont l'éclat couvrait par intervalle la cantilène monotone du prêtre officiant. Aux cris inarticulés, aux appels, aux sanglots, se mêlaient l'éloge des vertus du mort, des allusions à ses goûts et à ses actions, aux charges qu'il avait remplies, aux honneurs qu'il avait obtenus, des réflexions sur l'incertitude de la vie humaine, des plaintes sur les dangers de la vie d'outre-tombe, refrain mélancolique que chaque génération de l'Égypte ancienne répéta sur la génération précédente, en attendant que la génération suivante l'entonnât sur elle à son tour. Le convoi s'avancait ainsi, au milieu d'une foule bruyante, qui escortait le mort jusqu'à son tombeau, portant autour de lui le mobilier funèbre, le lit, les chaises, les guéridons, les coffrets, les statuettes, les amulettes, tout le matériel de sa nouvelle existence. Arrivé au Nil, une flottille de barques peintes conduisait le cortège sur la rive du fleuve où la tombe était creusée. La flottille de barques peintes a été remplacée, pour les momies royales de Dér-el-Bâhârî,](#)

¹ Gaston Maspero, *Études égyptiennes* (tome 1, 2e fascicule).

par un bateau à vapeur ; mais les pleureuses ne leur ont pas manqué, et les objets funéraires qu'on avait trouvés en grand nombre dans la cachette ne les ont pas quittées. Une fois encore un concert de lamentations a accompagné leur marche, et le cri de désespoir des générations qui restent, au départ des générations qui s'en vont, a été poussé sur leur cercueil.

II

La découverte des momies royales de Dêir-el-Bâhârî soulève un problème dont la solution présente de nombreuses difficultés. Comment se fait-il qu'un si grand nombre de rois aient été ensevelis à la même place ? Comment se fait-il surtout que les souverains les plus illustres de la XVIIIe et de la XIXe dynastie se soient trouvés confondus avec les grands prêtres d'Ammon et les princes dégénérés de la XXe ? Les objets extraits de la cachette révélée par Mohammed-Abd-er-Rassoul se divisent en effet en deux groupes bien distincts : d'une part une vingtaine de cercueils environ, presque tous refaits ou brisés, qui appartiennent à la XVIIIe et à la XIXe dynastie, d'autre part un certain nombre de cercueils d'aspect uniforme et portant le cachet de la XXe dynastie. Les témoins et les auteurs de la grandeur thébaine étaient confondus avec les contemporains de la décadence. La famille d'Ahmos le libérateur reparait à côté des grands prêtres d'Ammon et des derniers des Ramessides. D'où provient ce mélange de personnages si divers appartenant à des époques si différentes ? Le problème, déjà fort obscur, se complique encore lorsqu'on se rappelle que les rois et les princes de la XVIIIe et de la XIXe dynastie avaient chacun leur tombe, dont nous connaissons l'emplacement, qui nous est révélé d'une manière certaine par les documents. A quelle époque et pour quelle raison en ont-ils été arrachés, et ont-ils été enfouis pêle-mêle auprès de leurs indignes successeurs ? Quelles révolutions, quels cataclysmes ont jeté le cercueil de Thoutmos III, qui avait porté la puissance égyptienne depuis Ninive jusqu'au fond de l'Éthiopie, au milieu de ceux de ces prêtres et de ces rois médiocres dont les mains débiles ne purent maintenir intact le faisceau de cette puissance et laissèrent l'Égypte se morceler en deux royaumes ?

Il serait impossible de répondre à ces questions, si, par bonheur, les monuments eux-mêmes n'y répondaient pas. Plusieurs des momies ou des cercueils portent inscrits l'encre, de la main des scribes contemporains, la date, les détails, parfois la raison du transfert qu'ils ont subi. Ce sont de véritables procès-verbaux, dont le témoignage est irrécusable, et auquel il est d'ailleurs d'autant plus facile de croire que les faits qu'ils nous racontent s'expliquent de la manière la plus naturelle par les circonstances historiques au milieu desquelles ils se sont produits. La XXe dynastie a été une époque d'appauvrissement presque effroyable, lorsqu'on songe de quelles victoires et de quelle fortune elle avait été précédée. Épuisée par six siècles de conquêtes durant lesquels, suivant une expression employée sous Thoutmos III, elle *posait ses frontières où il lui plaisait*, l'Égypte n'avait plus la force de maintenir sa domination sur les provinces asiatiques ; la Syrie lui échappait, et avec elle disparaissait la source principale de ses revenus. M. G. Maspero nous avait déjà donné dans des travaux précédents des renseignements nombreux et précis sur l'étendue de cette crise de la grandeur égyptienne. La découverte de Dêir-el-Bâhârî confirme tout ce que les monuments lui avaient déjà révélé à ce sujet. Les grandes villes du Delta, Memphis, Tanis, Bubastis, Saïs, conservèrent, au milieu de l'affaiblissement politique du pays, une certaine vitalité commerciale. Placées sur la route de l'Asie, elles restèrent en relations courtoises avec les provinces

asiatiques, subissant il est vrai leur influence, mais profitant aussi de leurs richesses. Il n'en fut pas de même de Thèbes. Thèbes ne devait sa grandeur qu'au génie de ses rois et qu'à l'esprit militaire qui lui avaient permis d'étendre son pouvoir au loin. Située au centre de l'Égypte, loin des voies du commerce, il n'y avait aucune raison géographique, aucun motif économique pour qu'en perdant sa force elle conservât sa prospérité. Sa chute fut aussi profonde que son élévation avait été considérable. Le Delta, séparé d'elle, l'abandonna à ses propres ressources. L'Éthiopie lui devint difficile à gouverner. Pour soutenir son ancienne splendeur, il ne lui resta plus bientôt que les produits de la région dans laquelle elle était construite, la moins féconde peut-être de l'Égypte. Les conséquences matérielles de pareils événements sont faciles à deviner. Tandis que les derniers des Ramessides disputaient à la caste sacerdotale les restes d'un pouvoir sans prestige comme sans vigueur, tandis que ces troubles intérieurs paralysaient toute action au dehors, la misère sévissait cruellement sur la ville. Les travaux de construction furent suspendus pour la plupart, et l'immense population ouvrière qu'ils avaient attirée à Thèbes commença à sentir la faim. Qu'on se figure ce que deviendrait Paris si, par suite d'une série de révolutions et de guerres, son commerce, son industrie disparaissaient tout à coup, sans que ses habitants vinssent à diminuer. Tel était à peu près l'état de Thèbes durant la XXe dynastie. De là des grèves, des désordres journaliers, une incroyable anarchie. Toutes les autres sources de revenus étant taries, il n'en restait plus qu'une seule : le vol. Le vol fut donc organisé sur une large échelle. Des bandes formées pêle-mêle d'employés civils, d'officiers, de manœuvres, de femmes même, s'y consacrèrent complètement. Elles volaient tout ce qu'elles pouvaient atteindre ; mais les plus grandes richesses étaient enfermées dans la nécropole, ce furent les tombes qui eurent à souffrir surtout de leurs déprédations. On enfonçait les portes pour enlever les objets précieux, les bijoux, les armes de luxe que la piété des parents avait déposés avec les cadavres, pour arracher l'or qui recouvrait les cercueils. Les rois ne furent pas plus épargnés que les simples particuliers ; on n'hésita pas à porter sur eux une main sacrilège et avide. C'est en vain que les Ramsès firent de nombreux efforts pour arrêter le pillage. Les commissaires chargés de faire une enquête sur l'état de la nécropole trouvèrent, en l'an XVI de Ramsès IX, une tombe royale violée sur dix qu'ils avaient mission de visiter. Un curieux procès verbal, qui nous a été conservé, nous fait connaître de quelle manière procédaient les voleurs. : **Nous ouvrimmes les cercueils du roi Sovkemsouf et de Sa femme Noubkhâs, ainsi que les coffres funéraires dans lesquels ils étaient. Nous trouvâmes la momie auguste du roi, et, à côté d'elle, son sabre, ainsi qu'un nombre considérable de talismans et de fournitures en or à son cou. La tête était recouverte d'or, et toute la momie parsemée d'or et d'argent, en dedans et en dehors, et incrustée de- toutes sortes de pierres. Nous prîmes l'or que nous trouvâmes sur la momie, ainsi que les talismans et les garnitures du cou et l'or des cercueils. Nous prîmes également tout ce que nous trouvâmes sur la royale épouse, puis nous brûlâmes leurs coffres funéraires, et nous volâmes leur mobilier, qui consistait en vases d'or, d'argent et de bronze, et nous le partageâmes en huit parts.**

On comprend sans peine combien il [était important de préserver les Pharaons défunts contre la rapacité de voleurs aussi déterminés. Dans les idées des anciens Égyptiens, la prolongation de la vie d'outre-tombe était intimement liée à la conservation de la momie ou du moins d'un corps quelconque destiné à, la remplacer ; le mobilier funéraire, de son côté, n'était pas moins nécessaire au mort que le mobilier ordinaire ne l'était au vivant. C'était donc un devoir pieux,

auquel les rois ne pouvaient se soustraire, que d'essayer de mettre leurs prédécesseurs à l'abri des insultes dont ils étaient menacés. Une série de procès-verbaux, que M. G. Maspero a déchiffrés sur les cercueils de Déir-el-Bâhârî, prouvent qu'à des intervalles plus ou moins rapprochés on visitait les momies, on restaurait leur appareil funéraire et, si leur cachette avait été découverte, on les transportait dans une autre plus sûre où ils étaient mieux à l'abri. Ce n'est point du premier coup que ces rois de la XVIIIe et de la XIXe dynastie ont été enfouis à la place où nous les avons trouvés. Ils forment un groupe composé des trois premiers rois de la XVIIIe dynastie, des trois premiers de la XIXe, et d'un nombre considérable de princes et princesses dont la série chronologique n'est pas des plus faciles à déterminer. Tous appartenaient à la famille d'Ahmos Ier, le fondateur de la XVIIIe dynastie. Leurs pérégrinations paraissent s'être faites avec ensemble. Les monuments nous apprennent, en effet, dit M. G. Maspero, qu'un grand nombre de tombes royales étaient groupées autour de la tombe d'Aménophis Ier, à Drah-Abou'l-Neggah, et qu'un culte commun était rendu par les mêmes prêtres à tous les occupants de ces tombes. Un de ces prêtres, dont l'hypogée était jadis à Déir-el-Médinéh, s'est fait représenter adorant : 1° Aménophis Ter ; 2° Nofritari ; 3° Soqnounrî Tiouâqen ; la princesse Miritamon ; 5° la princesse Tirini ; 6° la mère royale Kannout ; 7° la princesse Sitamoun ; 8° la princesse Sitkamos, puis avec d'autres princes et princesses de la même race, le roi Ahmos Ier. Il est impossible de comparer cette liste à la liste de nos momies sans reconnaître à première vue que toutes deux sont composées des mêmes noms et par suite des mêmes personnes. Nous avons en effet avec Aménophis Ier, Soqnounrî, Ahmos Ier, Nofritari, Siamoun, Sitamoun, bref, le groupe presque entier des hauts personnages enterrés à Drah-Abou'l-Neggah. D'autre part, nous savons par les procès-verbaux que les momies de Ramsès Ier, de Sêti Ier et de Ramsès II avaient été transportées dans une dépendance du tombeau d'Aménophis Ier. Les princes des XVIIe et XVIIIe dynasties, et les trois princes de la XIXe dynastie, dont nous avons les momies, formaient donc, sous les grands prêtres d'Ammon, un seul et même groupe de corps, dont le transfert en une seule et même cachette a dû se faire en une seule et même opération.

Mais, s'il en est ainsi, il reste encore à savoir ce qu'était cette cachette et à qui elle appartenait. J'ai dit, en commençant, qu'à côté du groupe royal de la XVIIIe et de la XIXe dynastie se trouvait le groupe sacerdotal de la XXe. De même que le premier groupe est formé de la famille de Ahmos, de même le second est formé principalement de la famille du grand prêtre Pinotmou. M. G. Maspero a reconstitué la généalogie de cette famille, et il a trouvé que Pinotmou avait eu deux fils, Masahirtî et Menkhopirri ; ce dernier avait épousé sa nièce, Isimkheb, fille de Masahirtî. Ces détails sont importants si l'on veut suivre le fil des inductions par lesquelles M. G. Maspero est arrivé à reconstituer l'histoire des momies royales de Déir-el-Bâhârî. Il n'a pas eu de peine à constater que les morts de la famille d'Ahmos n'avaient ni canopes, ni statuettes funéraires, tandis que ceux de la famille sacerdotale possédaient un appareil funèbre presque complet. Le musée de Boulaq est rempli en ce moment des figurines et des boîtes à figurines dont ils étaient entourés. La conclusion de ce fait est facile à tirer. Ce qui caractérise, en effet, le tombeau égyptien, c'est la présence du mobilier particulier à chaque époque. Pour que le mort habitât sans trop de regrets sa demeure éternelle, pour qu'il s'acquittât des soins et jouît des avantages de l'autre vie, il fallait qu'il eût autour de lui tous les objets que la religion déclarait nécessaires à cette autre vie. Ces objets étaient de deux sortes : les uns, tels que vases, statuettes, papyrus, canopes, étaient permanents et ne

devaient jamais quitter la momie, les autres, tels que perruques, offrandes de fruits, oies, gigots, etc., ne restaient dans la tombe que jusqu'au jour où un deuil plus récent exigeait qu'on les remplaçât par des objets nouveaux et qu'on offrît un repas plus frais. Puisque la cachette de Dêir-el-Bâhârî contenait tout le matériel de la tombe des grands prêtres, c'est donc qu'elle leur servait en effet de tombe. M. G. Maspero va plus loin encore. Il affirme que la reine Isimkheb est la dernière personne qui y ait été ensevelie. Tandis que les autres momies n'avaient plus que la partie durable de l'appareil mortuaire, on a rencontré avec elle, outre les figurines, des vases en verre bleu ou émaillé, des paniers remplis d'immenses perruques frisées et un panier de vivres momifiés, gigot de gazelle, oies troussées, tête de veau, raisins, dattes, fruits de palmiers, etc., enfin une sorte d'immense linceul en cuir vert, jaune et rose qui avait reposé sur son cercueil, et une momie de gazelle qui probablement lui appartenait. Les paniers qui renfermaient le repas et les perruques portent le cachet de Menkhopirri, ce qui prouve que celui-ci était encore vivant lorsque Isimkheb fut enterrée, car, en Égypte comme dans le reste de l'Orient on n'employait à sceller que les cachets des personnes vivantes.

La grotte de Dêir-el-Bâhârî, dit M. G. Maspero, a donc servi de tombeau jusqu'à Isimkheb, mais jusqu'à elle seulement ; son mari Menkhopirri et son fils Pinotmou III reposent ailleurs. Pourquoi en a-t-il été ainsi ? Je ne vois qu'une solution probable à cette question. Quelque temps après l'enterrement de sa femme, Menkhopirri aura fait transporter dans le tombeau de famille le premier groupe de momies qu'on avait gardé jusque-là dans le tombeau d'Aménophis Ier ; le tombeau, encombré par l'arrivée de tant d'étrangers, n'aurait plus conservé assez d'espace pour recevoir convenablement les derniers rois-prêtres et les gens de leur famille.

Ainsi, pour sauver les souverains de la XVIIIe et de la XIXe dynastie du danger que leur faisaient courir les bandes de voleurs de la nécropole thébaine, les grands prêtres d'Ammon n'auraient rien trouvé de mieux que de les faire transporter dans leur propre caveau de famille. Peut-être s'étonnera-t-on de la pauvreté de ce caveau. Une simple grotte, grossièrement creusée dans le roc, sans le moindre ornement, quelle misérable sépulture comparée aux magnifiques hypogées des dynasties précédentes ! Mais la décadence de Thèbes était telle qu'il fallait bien se contenter d'une tombe médiocre. Peut-être aussi cette médiocrité était-elle une garantie de sécurité, et préférait-on à cette époque dissimuler sa demeure mortuaire, qu'éveiller la cupidité en la couvrant d'ornements ? Le temps des souverains qui régnaient sur toute l'Égypte et qui pouvaient faire venir des provinces les plus reculées des milliers d'ouvriers, afin de tailler et de décorer d'immenses syringes, était passé. Pinotmou et sa famille n'avaient que la région la plus pauvre de l'Égypte et de la Nubie. C'est ce qui explique le sans-gêne avec lequel il leur arrivait d'usurper les cercueils de momies précédentes, afin d'y faire déposer la leur. Peu de pays sont aussi dégarnis d'arbres que l'Égypte, et lorsque Thèbes ne put plus faire venir du bois de Syrie ou de l'Éthiopie, l'unique ressource de ses souverains, pour se procurer celui qui était nécessaire aux funérailles, fut de dépouiller leurs prédécesseurs et de prendre la place où ils avaient espéré reposer éternellement. Rien ne doline peut-être une idée plus triste de l'appauvrissement où était tombée Thèbes sous la XIXe dynastie que le spectacle de ces morts se volant les uns les autres. Non seulement on n'était pas assez riche pour vivre ; on ne l'était même plus assez pour mourir.

Ne regrettons pas trop cependant cette décadence thébaine puisqu'elle nous a valu la conservation de tant de momies royales, dont la découverte est l'une des meilleures preuves de la solidité des inductions historiques de l'égyptologie. On est tenté quelquefois de douter du témoignage des monuments ; on a peine à croire à la véracité des historiens ; on hésite à regarder comme des personnages réels et comme des événements incontestables les personnages et les événements qu'ils nous révèlent. Il est heureux que de temps à autre un nouveau trait de lumière vienne illuminer un passé si obscur. Sous ce rapport la trouvaille de Déir-el-Bâhârî a une importance scientifique de premier ordre. Elle nous met en présence des héros de la grandeur de Thèbes, et elle nous apporte des indices certains, indubitables, de sa chute. Qui sait si elle ne nous réserve pas encore quelque surprise ? La momie de Thoutmos III était fortement endommagée ; il a fallu la dérouler, et on a trouvé sur les linges qui l'entouraient de longs textes hiéroglyphiques tracés à l'encre, le chapitre XVII du *Livre des morts* et des fragments des *Litanies du Soleil*, qui contenaient quelques variantes et un nom inconnu. Peut-être d'autres momies, si on les développait, nous livreraient-elles des textes et des manuscrits importants. On comprend sans peine que M. G. Maspero éprouve quelque perplexité avant de tenter l'expérience. Les momies sont aujourd'hui admirablement enveloppées ; elles se conserveraient longtemps intactes dans l'état actuel ; lorsqu'on les aura mises à nu, il n'en sera plus de même : à combien de risques ne seront-elles pas exposées ! On ne porte point sans quelque émotion la main sur de pareils personnages, on ne détruit pas sans crainte une œuvre que les siècles ont respectée. Cependant il est bien difficile de s'arrêter devant ces maillots fermés qui peuvent recouvrir des objets précieux ; il est bien difficile aussi de résister au désir de contempler face à face Ramsès II ou Sétî Ier. L'étude anatomique des corps présenterait aussi un bien vif intérêt. J'ignore à quelle résolution s'arrêtera M. G. Maspero ; ses hésitations sont bien légitimes, mais, à tout prendre, puisque après des milliers d'années les momies royales de Déir-el-Bâhârî sont sorties de la cachette où on l'es avait enfouies dans l'espoir qu'elles y jouiraient du repos éternel que les anciens Égyptiens avaient rêvé pour elles, ne faut-il pas qu'elles soient soumises à leur tour à la loi constante de ce monde, qu'elles aient si longtemps éludée, et qui veut que tout passe, se dissolve et disparaisse ?

III

Les momies royales de Déir-el-Bâhârî ne présentent pas seulement l'intérêt général que j'ai essayé d'exposer ; chacune d'elles mériterait une description détaillée, car elles offrent presque toutes quelques particularités remarquables. J'ai dit qu'on pouvait les diviser en deux groupes : les cercueils du premier, le plus important des deux, sans comparaison, sont pour la plupart d'un style simple, qui rappelle la bonne époque de l'art égyptien. Je citerai, par exemple, ceux de Soqnounrî Ier, de Thoutmos III et de Ramsès II, dont le goût sévère et l'heureuse ornementation frappent tout d'abord. Le second groupe est plus riche, plus brillant d'apparence, mais on y reconnaît les signes à une dégénérescence incontestable ; il faut cependant faire une exception pour deux cercueils, en bois émaillé, qui devaient être d'une splendeur étonnante avant d'avoir été mutilés. Le premier, celui de la reine-mère Notémit, a servi de modèle à l'autre. Une feuille d'or recouvrait la caisse entière, à l'exception de la coiffure et de quelques détails ; les hiéroglyphes et les parties principales de l'ornementation étaient formées de pierres précieuses et de pâtes de verre incrustées dans l'or ; la richesse de l'ensemble était merveilleuse. Par malheur, on l'a gratté pour en

enlever l'or, de sorte qu'il ne reste plus que des débris de l'ancienne ornementation. Le second cercueil est celui du roi Pinotmou ; il avait appartenu à Thoutmos Ier, auquel il a été volé. A la suite de nous ne savons quel accident qui l'avait fort endommagé, on l'a restauré et orné sur le modèle de celui de la reine Notémit. Mais de nouveau, hélas ! il n'a pas été moins maltraité : il ne conserve aujourd'hui que de bien faibles vestiges de ce qu'il fut autrefois. Tous les autres cercueils du deuxième groupe sont conformes au type bien connu de la XXe dynastie : ils se composent de deux caisses et de trois gaines à tête humaine s'emboîtant l'une dans l'autre ; la perruque est noire ou bleue, la tête et les mains dorées, ou cuivrées par économie ; enfin, toutes les parois sont couvertes d'innombrables représentations au pinceau, engluées d'un épais vernis jaune. Les couleurs ont encore une vivacité extraordinaire, et quoique ces cercueils soient d'un luxe un peu criard, ce sont eux peut-être qui produisent le plus d'effet, lorsque la lumière du soir éclaire leurs têtes dorées tandis que leur masse assombrie commence à se perdre dans l'obscurité.

Deux cercueils ont des dimensions absolument nouvelles ce sont ceux de la reine Nofritari et de la [royale épouse](#), [royale mère](#) Ahhotpou. On les a dressés contre une des portes du musée de Boulaq, où ils apparaissent comme des colonnes gigantesques. Ils reproduisent, à la coiffure près, l'aspect extérieur des piliers osiriens qui décorent la cour de Médinet-Abou. Ils ont trois mètres dix-sept centimètres de haut, et portaient sur la tête de grands plumets, qui malheureusement ont été brisés. La composition de ces cercueils n'est pas moins originale que leur taille est inusitée. Ils ne sont pas en bois ; ils sont formés par des épaisseurs d'étoffes superposées et imprégnées de stuc. Le tout est recouvert d'une peinture jaune, à l'exception de la chevelure et de certaines parties de la figure qui sont peintes en bleu. La momie d'Ahhotpou était placée directement dans son immense cercueil ; le cercueil de Nofritari en contenait un second de dimensions ordinaires, mais peint en rouge et formé également d'étoffes superposées ; c'est là que reposait la momie. Ces deux cercueils sont des spécimens uniques, et parmi les objets du musée de Boulaq, s'il en est beaucoup de plus importants, peut-être 'feu est-il pas de plus curieux.

L'enveloppement des momies, ainsi que je l'ai remarqué, est fait avec un soin remarquable. La plupart sont enfermées dans des étoffes d'un rose clair ou d'un jaune écru du plus heureux effet ; des bandelettes transversales blanches Maintiennent ces étoffes. On dirait, qu'on me passe la comparaison, de gracieux paquets entourés de faveurs. Autour de la tête s'enroule un bandeau décoré souvent de figures mystiques ; d'autres fois un masque aux yeux d'émail la recouvre. Il y avait sur presque toutes les momies des guirlandes de fleurs ; beaucoup d'entre elles ont conservé cet ornement. Il se compose de lotus bleus et blancs, et de petites fleurs jaunes, rouges et bleues, liées les unes aux autres au moyen des plus ingénieux procédés. Le docteur Schweinfurth, qui étudia ces fleurs, a reconnu l'espèce de la plupart d'entre elles ; pourtant il y en a une au moins qui paraît avoir disparu et d'autres qu'on ne rencontre plus, qu'en Abyssinie. Jamais botaniste n'a été en présence d'un plus rare trésor. Les herbiers les plus anciens que nous possédions jusqu'ici celui de Tournefort, par exemple, avaient deux cents ans à peine ; en voilà un qui a trois mille ans au bas mot ! Et cependant il est aussi bien conservé que s'il ne datait que de quelques mois. Lorsque le docteur Schweinfurth l'aura classé et arrangé, ce sera une collection incomparable, qui rendra le musée de Boulaq aussi cher aux botanistes qu'il l'est déjà aux archéologues. C'est la première fois qu'on aura herborisé sur des momies ; espérons que ce ne sera pas la dernière ! Les fruits

du repas de la reine Isimkheb ont aussi quelque intérêt pour les naturalistes, quoiqu'ils soient assez ordinaires ; mais leur conservation est si parfaite qu'on distingue sans la moindre peine, sur la pulpe des dattes, la trace des doigts qui les ont cueillies il y a tant de siècles. On se rappelle l'émotion de Mariette en découvrant dans le sable du Sérapeum l'empreinte des pieds des prêtres qui étaient sortis les derniers de la nécropole des Apis ; il est difficile de ne pas éprouver, sinon la même émotion, au moins un vif étonnement à la vue des marques que portent les dattes de la reine Isimkheb.

Les ornements extérieurs des momies, si intéressants qu'ils soient, ont néanmoins un défaut : ils nous cachent la momie elle-même. C'est à peine si deux ou trois d'entre elles ont été déroulées. On peut voir très distinctement par exemple la tête du roi Pinotmou, qui a été découverte ; elle est absolument intacte ; on croirait seulement qu'elle est en bois ou en parchemin très dur et très noir. Les cils, les sourcils, les dents, tout est conservé. On peut voir également Thoutmos III ; sa momie avait été fouillée par les Arabes ; elle était en si mauvais état qu'il a fallu l'ouvrir. Hélas ! elle était brisée en trois endroits, et la tête était méconnaissable. Les mains seules sont intactes ; elles sont d'une finesse et d'une délicatesse charmantes, très petites, très allongées, avec des ongles remarquablement faits. Thoutmos III mesurait seulement un mètre soixante ; il était de petite taille, comme Napoléon, auquel Mariette aimait à le comparer. Les toiles qui l'enveloppaient portaient de longs textes hiéroglyphiques ; son linceul était formé d'une sorte de gaze légère, de mousseline, je crois, qui prouve que l'art textile avait atteint sous son règne un degré surprenant de perfection. Deux petites rames et un paquet d'alfa égyptien étaient attachés à son corps. Les rames devaient servir à Thoutmos dans ses voyages d'outre-tombe. La barque, si nécessaire en Égypte, l'était bien plus dans l'autre monde, au dire des anciens Égyptiens. Le firmament formait en effet une sorte de Nil étroit, sur lequel naviguaient les dieux. Il faut espérer que Thoutmos III s'est mêlé depuis longtemps au cortège divin, car on lui a maintenant enlevé ses rames, et il ne lui serait plus possible aujourd'hui de le rejoindre et de le suivre dans ses évolutions surnaturelles.

Deux momies, celles de la princesse Sitamon et celle de [la royale fille, royale sœur](#) Mashonttimihou, nous réservaient une singulière surprise. Ce sont des momies postiches. La première se compose d'un paquet de bâtons de un mètre vingt de longueur, surmonté probablement d'un crâne d'enfant et enveloppé de manière à présenter l'apparence d'un corps humain. La seconde n'est pas moins habilement faite. Si les Arabes n'avaient pas eu l'idée de pratiquer un trou dans le maillot pour la fouiller, personne n'aurait deviné la supercherie. Un morceau de cercueil à vernis jaune de la XXe dynastie, accompagné de quelques miroirs et de quelques menus objets, tient lieu du corps de [la royale épouse, royale sœur](#) Mashonttimihou un paquet de chiffons reproduit sa tête ; un autre paquet de chiffons ses pieds. Décidément il faut se méfier des Égyptiens ! Tout étant figure pour eux, à défaut d'une momie véritable une figure de momie leur suffisait. Leurs inscriptions mêmes risquent souvent de nous induire en erreur. Un cercueil renferme la momie de la reine Mâkerî et de la princesse Moutemhât. Cette dernière n'est qu'une enfant ; il est clair que la reine Mâkerî est morte en lui donnant le jour. Néanmoins, la petite Moutemhât, qui n'a peut-être eu que quelques heures d'existence, porte tous les titres de sa mère et en particulier celui de [Royale épouse principale](#). M. Naville, dit M. G. Maspero, [croit reconnaître](#)

dans ces mots l'indication d'une fonction sacerdotale¹ ; il me semble qu'ils font partie d'un protocole royal et marquent simplement la descendance de la famille Ramesside. Toute princesse qui naissait dans une famille recevait, dès la naissance, tous les titres qui devaient être siens un jour. Moutemhât n'a pas plus été épouse royale qu'elle n'a été quoi que ce soit sur cette terre. Mais l'usage voulait qu'elle eût cette dignité de naissance, et elle l'a eue. Le fait est bon à noter, car il montre à. quelles erreurs on est exposé lorsqu'on spécule sur certaines indications des monuments. Si nous, n'avions pas la momie de Moutemhât, aurions-nous jamais supposé qu'elle était née morte ? Quelqu'un n'aurait-il pas été tenté de la marier et de lui attribuer des enfants ? M. G. Maspero fait une remarque du même genre au sujet de quelques personnages qui portent le titre de *fils royaux* de Ramsès. De même que la famille des Ramessides se perpétuait en des reines qui transmettaient à leurs enfants des droits héréditaires, elle se perpétuait en des princes qui avaient quelques-uns des titres et des honneurs de la royauté. Un Ramsès de cette famille n'avait pas besoin de porter l'uræus et la double couronne pour que ses fils fussent qualifiés de *fils royaux*, pas plus que la petite Moutemhât n'avait besoin d'arriver à l'âge de puberté pour recevoir l'épithète d'*épouse royale*. Ainsi donc, dès la plus haute antiquité, les épithètes ont été trompeuses, et il ne faut s'y fier qu'avec la plus extrême discrétion.

La trouvaille de Déir-el-Bâhârî n'a pas servi seulement à mettre en lumière la décadence de Thèbes sous la XXe dynastie et à jeter un jour nouveau sur quelques points encore obscurs de l'histoire d'Égypte ; elle a donné en outre une confirmation de plus à la belle et féconde théorie au moyen de laquelle M. G. Maspero, a expliqué l'idée que les anciens Égyptiens se faisaient de l'âme et de son existence au delà de ce monde. Cette théorie est connue ; il serait d'ailleurs trop long de l'exposer ici. Je rappellerai seulement que l'homme se composait pour eux de deux parties, le corps et une substance à peine moins matérielle que le corps lui-même, qui avait tous les traits et tous les attributs de l'individu vivant, qu'il fallait loger, nourrir, habiller comme lui. Cette substance nommée le *ka* ou le *double* était en effet une sorte de fantôme, une sorte de représentation, de dédoublement de la personne humaine, qui subsistait après la mort terrestre, mais dont l'existence était subordonnée à celle d'un support matériel sur lequel elle pouvait continuer à s'appuyer, comme dans la vie de ce monde elle s'appuyait sur le corps. Le support était d'abord et surtout la momie, ce qui explique le mal qu'on se donnait afin de lui assurer une durée aussi considérable que possible. Mais, si la momie venait à disparaître, détruite par une cause quelconque, il restait encore au *ka* la ressource de se réfugier dans les statues du défunt, dont on remplissait à cet effet le tombeau. L'exemple de Sitamon et de Mashonttimihou nous prouve qu'à défaut de momie véritable, le *ka* savait même se contenter d'une momie postiche à laquelle on s'appliquait à conserver la forme humaine. Les voleurs de la nécropole de Thèbes avaient sans doute dispersé les ossements des deux princesses ; on s'en aperçut dans une des nombreuses inspections que les grands prêtres d'Ammon faisaient exécuter dans les tombes : La religion n'admettait pas, dit M. G. Maspero, que l'âme désincarnée pût vivre pleinement dans l'autre monde, si le corps qu'elle avait eu pendant sa vie terrestre venait à disparaître complètement. Faute d'avoir le corps réel, les commissaires chargés d'inspecter les tombes et de les restaurer, prirent le parti de fabriquer à Sitamon et à Mashonttimihou des apparences de

¹ Sur trois reines de la XXe dynastie, dans la *Zeitschrift*, 1878, p. 29-32.

corps. Un morceau de cercueil brisé simula le buste de Mashonttimihou, un tas de chiffons la tête, un tas d'autres chiffons les pieds, puis le tout, dûment emmaillotté, fut déposé dans le cercueil restauré tant bien que mal. On refaisait un corps à Sitamon et à Mashonttimihou, comme on restaurait le maillot de Ramsès II ; l'une et l'autre opération avaient pour but de réparer l'enveloppe dont l'âme avait besoin pour subsister, et qu'un accident quelconque avait compromise.

Singulière immortalité, en vérité, que celle du *ka* égyptien ! Immortalité bien fragile, puisqu'elle dépendait de la persistance du corps ! Immortalité bien figurée, puisqu'à la place du corps une apparence de corps pouvait encore lui suffire ! La nature de cette immortalité répondait aux conditions dans lesquelles elle se produisait. C'était une immortalité matérielle, l'existence d'outre-tombe étant soumise aux mêmes besoins, aux mêmes nécessités que celle de ce monde-ci. C'est pour cela qu'on entourait le mort d'un mobilier si complet, et qu'on plaçait auprès de lui ces innombrables statuette en terre bleue dont la cachette de Déir-el-Bâhârî nous a donné trois mille échantillons. Ces statuette étaient des serviteurs chargés de servir le défunt et d'accomplir pour lui les travaux de l'autre vie. C'est également pour cela qu'on mettait dans ces tombeaux des objets de toilette, des repas entiers, des gigots, du vin, des fruits comme ceux qu'on a trouvés autour de la reine Isimkheb. Ne fallait-il pas que le *ka* de la reine pût revêtir les immenses perruques que celle-ci portait de son vivant, et se nourrir des vivres qu'elle mangeait ici-bas ? Il n'y avait d'autre différence entre la première et la seconde existence, sinon que la seconde se passait sous terre loin des regards de tous. Mais d'ailleurs, elle était remplie des mêmes occupations, des mêmes soins, des mêmes travaux. Les peintures que nous voyons sur les tombes n'en sont pas seulement le tableau, la reproduction, ils la constituent en quelque sorte. Ne pouvant pas donner toujours au mort des objets réels, on lui en donnait l'image, et cela faisait tout comme. *Le double*, dit M. G. Maspero dans son *Étude sur quelques peintures et sur quelques textes relatifs aux funérailles*, le *double*, enfermé dans sa syringe, se voyait, sur la muraille, allant à la chasse, et il allait à la chasse, mangeant et buvant avec sa femme, et il mangeait et buvait avec sa femme, traversant, sain et sauf, avec la barque des dieux, les horribles régions de l'enfer, et il traversait sain et sauf les horribles régions de l'enfer. Le labourage, la moisson, la grangée des parois étaient pour lui labourage, moisson et grangée réels. De même que les figurines funéraires déposées dans sa tombe exécutaient pour lui tous les travaux des champs, sous l'influence d'un chapitre magique, et s'en allaient, comme dans la ballade de Goethe le pilon de l'apprenti magicien, puiser de l'eau ou transporter les grains, les ouvriers de toutes sortes, peints dans les registres, fabriquaient des souliers et cuisaient pour le défunt, le menaient à la chasse dans le désert ou à la pêche dans les fourrés de papyrus. Après tout, ce monde de vassaux plaqués sur le mur était aussi réel que le *double* ou l'*âme* dont il dépendait ; la peinture d'un serviteur était bien ce qu'il fallait à l'ombre d'un maître. L'Égyptien croyait, en remplissant sa tombe de figures, qu'il s'assurait, au delà de la vie terrestre, la réalité de tous les objets et de toutes les scènes représentées ; c'était là ce qui l'encourageait à construire un tombeau de son vivant. Les parents, en s'acquittant des cérémonies à sens mystérieux qui accompagnaient l'enterrement, croyaient faire bénéficier le défunt de leurs actes ; la certitude d'avoir rendu service à quelqu'un qui leur avait été cher les consolait et les soutenait au retour du cimetière, quand, le convoi terminé, le mort, enfin seul dans son caveau, restait en possession de son domaine imaginaire.

Hélas ! grâce aux malheurs des temps, grâce à la décadence d'un pays que quelques-uns d'entre eux avaient fait si grand, les rois de Déir-el-Bâhârî n'ont eu durant des siècles qu'une partie des avantages de la vie d'outre-tombe. Les murs nus de leur cachette ne contenaient aucune représentation de chasse, de pêche ou de festins auxquels ils pussent prendre part, et si nombreuses que fussent les figurines de terre bleue, elles ont certainement dû se fatiguer au service de tant de princes et de princesses.

Quant aux repas, ils ont encore plus fait défaut que les serviteurs à cette cour souterraine. Durant trois mille ans, tous les hôtes de Déir-el-Bâhârî n'ont eu à se partager que les vivres de la reine Isimkheb. Heureusement les ombres de souverains n'ont sans doute qu'une ombre d'appétit. Mais la réunion en un lieu si restreint d'une si grande quantité de *doubles*, et de *doubles* si illustres, n'a pu manquer d'amener les scènes les plus étranges, les plus fantastiques. Les doubles de Thoutmos III et de Ramsès II, qui avaient porté si haut et si loin la gloire de l'Égypte, n'ont pu vivre si longtemps à côté de ceux des grands prêtres et des Ramessides qui l'avaient laissée s'éclipser si profondément sans accuser ceux-ci d'avoir ruiné leur œuvre. Il y a eu assurément, dans cette grotte obscure, des plaintes, des récriminations mutuelles, un murmure séculaire de reproches et de regrets, jusqu'au jour où les pas des fellahs sont venus effacer tous ces bruits et arracher toutes ces ombres à leur dernier refuge.

Je m'arrête. Je n'ai pas eu la prétention d'écrire une véritable étude sur la trouvaille de Déir-el-Bâhârî. Cette étude ne sera pas possible avant que tous les documents de genres si divers qu'elle nous a fournis aient été examinés un à un avec le plus grand soin, ni avant que M. G. Maspero ait visité dans toutes ses parties et sondé dans tous ses recoins la cachette où ils étaient enfermés. Peut-être y trouvera-t-il quelque inscription qui nous expliquera la raison du transfert de tant de momies en une seule place, raison que, pour l'instant, nous sommes réduits à deviner. Peut-être aussi, pourvu qu'il se décide à dérouler les momies, rencontrera-t-il sur-elles quelques renseignements utiles. Il faudra du temps encore pour apprécier toute l'importance d'une découverte dont nous n'avons guère éprouvé jusqu'ici que la surprise. Mais il m'a paru intéressant de la signaler sans me permettre de la juger, en me bornant à dire ce qu'elle est, ce qu'elle a tenu et ce qu'elle promet.

L'INSTITUT D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE DU CAIRE.

Juin 1883.

La commission du budget est saisie d'une demande de crédit pour le maintien et l'organisation définitive de l'Institut d'archéologie orientale du Caire. Cette demande sera-t-elle favorablement accueillie ? Nous l'ignorons ; mais nous ne saurions nous dissimuler qu'au premier abord elle a rencontré beaucoup plus de froideur que d'enthousiasme. A l'heure où nous sommes, les établissements de haute culture consacrés à la science désintéressée, à l'art élevé, excitent hélas ! assez peu d'intérêt. On vise à l'utilité immédiate, au profit instantané : les mêmes hommes qui prodiguent des millions pour répandre des manuels primaires, où ils s'imaginent que tout l'édifice du passé est sapé dans ses fondements, hésitent à donner quelques milliers de francs aux grandes études historiques qui, sans dénaturer le passé, le mettent à sa vraie place, en montrent les faiblesses et les illusions, émancipent la raison humaine, développent le sens critique et préparent l'avènement de la liberté par la connaissance profonde des lois universelles du progrès. Nous voudrions pourtant essayer de faire comprendre quels services a déjà rendus, quels services peut rendre encore, et à quel besoin répond l'Institut d'archéologie orientale du Caire. Nous nous placerons pour cela sur le terrain pratiqué, parce que c'est celui où nous espérons qu'on refusera le moins de nous suivre. Nous nous sommes souvent efforcé à démontrer qu'il suffirait d'envoyer quelques hommes et quelques vaisseaux en Égypte, non seulement pour y maintenir l'influence et la situation de la France, mais pour relever du même coup notre prestige ébranlé dans tout l'Orient. On ne nous a pas cru. On a eu peur de jeter gratuitement l'argent de la France dans le canal de Suez ; on a refusé d'aller défendre sur le Nil l'œuvre que, depuis près d'un siècle, notre pays avait entreprise dans la plus belle et la plus importante des régions de la Méditerranée ; on a perdu l'Égypte et compromis le calai, sans tenter le moindre effort pour les sauver. Soit ! Mais, après la terrible leçon qui a suivi cette impardonnable défaillance, continuera-t-on à vouloir que le génie de la France se replie sur lui-même, et que tout ce qui le porterait au loin soit sacrifié à la plus absurde des économies, celle qui tarit la source, sous prétexte qu'il est trop coûteux de creuser un lit où elle puisse couler en faisant naître sur ses rives la richesse et la prospérité ?

Nous répétons que nous ne voulons momentanément nous adresser qu'à l'intérêt bien entendu de notre pays. Il nous serait facile, à propos de l'Institut d'archéologie orientale du Caire, de rappeler ce que la France a fait jadis pour le genre d'études auquel Cet Institut est consacré, et avec quelle admirable initiative elle leur a donné l'essor. C'est parmi, nous, c'est dans nos écoles que les sciences orientales et musulmanes sont nées. Nous en, avons été, en quelque sorte, les inventeurs. Il fut un temps où, de tous les points de l'Europe, on accourait à Paris pour s'initier auprès de nos maîtres à des découvertes qui renouvelaient la face de l'histoire ; qui modifiaient de fond en comble les notions que la Bible nous avait fournies sur ses origines ; qui, suivant le cours des âges, nous révélaient en Orient un monde nouveau, dont les idées, les croyances, les mœurs, les langues et les arts, si différents des nôtres, nous apprenaient à ne plus confondre nos traditions avec celles du monde, nos souvenirs avec ceux de l'humanité tout entière. Nous pourrions demander s'il n'est point douloureux, s'il

n'est point humiliant pour nous de voir ce glorieux patrimoine passer aux mains des nations qui ne nous disputent pas moins la prépondérance scientifique que la prépondérance militaire. La France, qui a trouvé la clef des hiéroglyphes, n'a plus qu'un seul maître d'égyptien professant à la fois au Collège de France et à l'École des hautes études : on les compte par dizaines en Allemagne. C'est Sylvestre de Sacy qui a inauguré et renouvelé de nos jours l'étude de l'arabe : on rencontre partout ses disciples en Allemagne ; combien en reste-t-il chez nous ? Pour l'assyriologie notre infériorité n'est pas moins éclatante, bien que nous possédions des hommes tels que Oppert, François Lenormant, Menant et Guyard. Nos facultés et nos écoles, enfermées dans les plus étroites, dans les plus stériles limites, ne s'ouvrent qu'avec des efforts surhumains à des sciences qui obtiennent ailleurs une place privilégiée dans l'enseignement supérieur. A part quelques savants isolés, personne ne s'en occupe. Les maîtres manquent, parce qu'on n'a pas les moyens de les former. Ces moyens ne se trouvent pas sur notre sol. Dans les conditions nouvelles de l'étude de l'antiquité, c'est seulement à l'aide d'écoles et de missions à l'étranger qu'on peut créer de vrais savants. En veut-on la preuve ? Qu'on jette un coup d'œil sur l'université : on y verra un grand nombre d'hellénistes de premier ordre, dignes d'entrer en comparaison avec les hommes les plus éminents de l'Allemagne, de l'Italie et de l'Angleterre, et, en y regardant de plus près, on reconnaîtra que tous ces hellénistes, qui soutiennent si heureusement le niveau de la science française ; sortent de notre École d'Athènes. Pourquoi, au contraire, les études latines sont-elles si faibles parmi nous ? Pour. quoi avons-nous à peine un ou deux latinistes à opposer à ceux des nations rivales, sinon parce que l'École de Rome est d'origine trop récente et s'occupe, d'ailleurs, de travaux trop : divers pour avoir produit les mêmes effets que l'École d'Athènes ?

Et ce qui est vrai des études grecques et latines l'est bien davantage, à coup sûr, des études orientales, lesquelles sont nées d'hier et s'appliquent à des monuments dont une très faible partie a été arrachée à la terre où ils sont enfouis. Tandis que, depuis des siècles, les principaux produits des littératures grecque et latine, les documents essentiels de l'histoire de la Grèce et de Rome, répandus dans toutes les mains, ont fait l'objet presque unique des travaux érudits, c'est depuis quelques années seulement que l'Orient ancien et moderne commence à livrer ses secrets à. un petit nombre d'adeptes. A la rigueur, il n'est point nécessaire d'aller à Athènes pour con-, naître le génie hellénique, puisque nous en sommes pénétrés et imprégnés de toutes parts ; mais l'Égypte, l'Assyrie, la Perse, l'Arabie, etc., comment les comprendre sans vivre durant quelques années au milieu des ruines où sont renfermés les témoignages de leur grandeur passée, qu'aucune tradition n'a portée jusqu'à nous ? Les bibliothèques et les archives des archéologues et des philologues orientaux, ce sont les fouilles, qui chaque jour leur fournissent de nouveaux textes, de nouvelles œuvres d'art, de nouveaux débris de civilisations si longtemps oubliées qu'on pouvait presque les croire à tout jamais anéanties. De là vient qu'aucun orientaliste, pour grand qu'il fût, n'a cru pouvoir se passer de la vue directe, de la fréquentation intime de l'Orient. A. peine avait-il déchiffré les hiéroglyphes, Champollion partait pour l'Égypte, où il devait ruiner sa .santé et compromettre sa vie dans une des plus belles explorations scientifiques qui aient été faites. Est-il besoin de rappeler les missions de M. Oppert en Mésopotamie, de M. Renan en Phénicie ? Pense-t-on que ce dernier eût écrit son admirable Histoire des origines du christianisme, s'il n'eût pas visité en touriste, en archéologue et en poète, les pays où cette histoire

s'est déroulée ? Il en a rapporté de plus une moisson de documents qui ont fait faire aux études sémitiques d'immenses progrès.

Mais, si fécondes que soient les missions passagères, elles ont le grave inconvénient de coûter fort cher, d'être faites pour un seul homme et pour une seule idée, de défricher un coin de la science en laissant tous les autres incultes. Livrer les études orientales au hasard d'entreprises isolées n'était donc plus possible, à moins de se condamner à des dépenses énormes ou de renoncer à obtenir des résultats complets. C'est pourquoi l'on a songé à organiser au Caire une mission permanente qui, sans grandes dépenses, servirait, comme l'École d'Athènes, soit à former des savants, soit à faire avancer la science. Le choix du Caire était fort heureux. Le Caire, a dit M. Renan dans un remarquable rapport qui a été publié, le Caire est le point indiqué comme centre, non seulement des études égyptologiques, mais des études relatives à la Syrie, à l'Arabie, à l'Abyssinie et à toutes les régions du nord-est de l'Afrique. Une sorte de grand khan scientifique, avec une riche bibliothèque, établi au Caire, serait, pour l'étude de tous ces pays, un secours inappréciable. Jérusalem est une ville d'un caractère trop particulier, Beyrouth n'a pas assez d'importance scientifique, Damas offre un intérêt trop restreint pour qu'on y pût songer. Le Caire a l'avantage d'être le centre naturel de la branche la plus féconde de l'archéologie orientale, et de pouvoir servir de quartier général aux autres branches de recherches. La Syrie offre un champ immense d'explorations. Dans le nord de l'Arabie, dans l'Yémen et l'Hadramant, tout est à faire. Une exploration de l'oasis d'Ammon, si l'on savait saisir le moment favorable pour l'effectuer, donnerait sans doute des résultats inattendus. Enfin le séjour du Caire serait très utile, au moins pendant un an, aux jeunes gens qui ont suivi les cours de l'École des langues orientales à Paris. La grammaire arabe ne peut bien s'apprendre que dans les grandes écoles européennes, mais l'usage pratique ne peut complètement s'acquérir qu'en pays oriental. Les jeunes élèves drogmans trouveraient dans les mosquées du Caire des hommes qui, sans avoir grand'chose à leur apprendre, les introduiraient dans les habitudes de la pensée orientale et du parler musulman.

Ce sont là des considérations scientifiques qui ont bien leur prix ; mais peut-être trouvera-t-on que les avantages pratiques d'un Institut d'archéologie orientale au Caire en ont encore davantage. Il ne nous reste plus rien en Égypte pour maintenir notre influence politique. Nous avons été chassés de toutes les administrations ou du moins nous y avons été réduits au rôle de simples instruments dans la main des Anglais. Nous avons perdu non seulement toute autorité, mais encore tout prestige sur les indigènes. Une seule chose nous demeure, c'est notre langue, partout Prépondérante, et notre supériorité intellectuelle, devant laquelle tout le monde s'incline. J'ai raconté bien souvent quelle force l'emploi du français dans les actes officiels nous donnait en Égypte. Si plusieurs de nos compatriotes exercent encore quelque action sur le gouvernement du pays, c'est qu'on ne peut se passer d'eux dès qu'on veut rédiger les lois, les règlements et jusqu'aux fantaisies constitutionnelles de lord Dufferin. La première condition qu'on a exigée des officiers anglais désireux de prendre du service dans l'armée du khédivé, c'est de savoir parler et écrire en français ; on leur a donné plusieurs années pour connaître quelques mots d'arabe ! Tant que notre langue sera d'un usage universel en Égypte, nous garderons dans ce pays, où nous avons failli dominer, une place privilégiée. On ne parviendra même pas à y détruire entièrement notre commerce, à y supprimer notre industrie. Les négociants, fût-ce au prix de quelques sacrifices,

préféreront toujours s'adresser à un peuple avec lequel il leur sera facile d'entretenir des correspondances suivies. Le plus grand obstacle que rencontre en Orient le commerce allemand — qui fait depuis quelques années de si remarquables efforts pour y pénétrer — c'est la langue. Presque personne ne parle allemand en Orient, et c'est pourquoi les produits allemands, malgré leur bon marché, n'y sont pas aussi demandés qu'ils pourraient l'être. Tout le monde, au contraire, y parle français ; et c'est pourquoi, malgré les détestables habitudes commerciales qui nous rendent la lutte si difficile, nous ne sommes point, encore complètement battus par des rivaux plus souples, plus habiles, plus actifs et plus prévenants que nous.

Avec la langue, se répandent les idées, les sentiments, les mœurs, les goûts. L'Orient est français ; la civilisation, dans ses manifestations les plus diverses, y a pris la forme française ; la science surtout y porte l'empreinte de notre pays. Les seuls livres qu'on y lise sont les nôtres ; les seuls journaux qui s'y répandent viennent de Paris. Cela n'est pas surprenant, puisque toutes les écoles y ont été longtemps tenues par des maîtres français. Aujourd'hui, sur ce terrain aussi nous avons des rivaux. Partout s'élèvent des écoles allemandes, anglaises, américaines, qui font aux nôtres une sérieuse concurrence. Si nous n'y prenons garde, nous serons bientôt dépassés ! L'Institut d'archéologie orientale du Caire nous a pourtant donné déjà et pourrait nous conserver une avance considérable. *Utile au progrès de la science, utile au pays*, a dit M. Renan dans le rapport que j'ai déjà cité, *l'Institut du Caire sera aussi, j'en suis persuadé, utile à la civilisation et au progrès de la moralité en Orient. Ce qui manque le plus en Orient, soit aux indigènes, soit aux Européens établis, c'est l'idée de la culture désintéressée. Chaque chose y est estimée d'après ce qu'elle rapporte, et chaque homme d'après l'argent qu'il gagne. La vue d'un établissement où des hommes de grand mérite mènent une vie modeste, voués aux travaux les plus impersonnels et néanmoins entourés de la plus haute considération, sera une leçon excellente et un spectacle nouveau pour l'Orient. Cette leçon, il sera honorable pour la France d'avoir été la première à la donner. Et ce ne sera, ou plutôt ce ne serait pas moins profitable qu'honorable pour la France. Le respect de la science désintéressée est peut-être plus commun en Orient que ne le dit M. Renan ; en tout cas, s'il n'y existait pas jadis, il y naît de plus en plus. Ceux qui ont visité l'Égypte savent quelle estime la noble vie de notre compatriote, Mariette, nous avait value auprès des indigènes ; ceux qui ont assisté à ses funérailles se rappellent avec quel accent ils répétaient alors : *Si tous les Français ressemblaient à Mariette, jamais nous ne voudrions nous séparer de la France !**

Qu'on dédaigne tant qu'on voudra les *intérêts sentimentaux* ! ils n'en jouent pas moins dans les destinées des peuples un rôle considérable. Si matériels, si pratiques que soient les Anglais, ils ne partagent point à cet égard les préjugés étroits de certains de nos compatriotes. Au moment même où nous hésitons à dépenser quelques milliers de francs en Égypte afin d'y maintenir notre Institut archéologique, ils fondent une grande société d'exploration scientifique du Delta. Cette société, à laquelle on ne marchandait pas les ressources, a commencé ses travaux l'hiver dernier, et pour son coup d'essai elle a découvert Pithom, la cité biblique sur laquelle on avait si longtemps et si inutilement disserté. Alléchée par ce premier succès, la société, cela n'est point douteux, va régulariser et augmenter ses moyens d'action. Elle fera pour l'Égypte ce qu'une société analogue fait pour la Syrie : elle créera une caisse permanente destinée à alimenter des fouilles de jour en jour plus étendues. Le gouvernement anglais ne

nous a laissé qu'une seule direction en Égypte, celle des antiquités ; l'initiative individuelle se prépare, sinon à nous en déposséder, au moins à nous faire dans ce domaine aussi une concurrence énergique. Nous en plaindre serait absurde. Il y a place pour tout le monde dans la plus belle, dans la plus féconde des provinces scientifiques de l'univers ; mais, si nous abandonnons spontanément la position que nous occupons, tandis que nos rivaux s'établissent là où nous étions seuls la veille, on ne nous la rendra certainement pas. Nous avons perdu politiquement l'Égypte, pour avoir refusé d'y entreprendre la plus aisée et la moins coûteuse des expéditions. Pour épargner une somme plus que médiocre, allons-nous en outre la perdre scientifiquement ?

Il serait d'autant plus triste de le faire, que la mission provisoire qu'on refuserait de transformer en Institut permanent a exécuté, depuis qu'elle est établie au Caire, à travers les difficultés administratives les plus graves, les révolutions politiques les plus dangereuses, des travaux d'une importance capitale, qui donnent pour l'avenir les meilleures espérances. L'Académie des inscriptions et belles-lettres a rendu hommage au courage avec lequel elle n'a cessé de poursuivre ses études sous la menace des massacres et du bombardement d'Alexandrie. Nous n'avons pas à faire connaître les mémoires qu'elle a envoyés à Paris, au plus fort de cette crise violente ; ils ont été l'objet de rapports placés sous les yeux du public. Mais elle a redoublé d'ardeur, et l'on peut dire sans exagération que jamais mission scientifique n'aura donné en aussi peu de mois, avec des ressources aussi insuffisantes, d'aussi beaux résultats. La mission du Caire ayant été organisée en dehors des vieux règlements, avec des cadres conformes aux nécessités de la science moderne, a réalisé d'une façon suivie, méthodique, cette union des artistes et des savants sans laquelle il n'est plus possible de comprendre l'antiquité, et qu'on n'est jamais parvenu néanmoins à faire durer en Grèce et en Italie. A côté des égyptologues, elle possédait un architecte, qui est en même temps un dessinateur du plus grand mérite, M. Bourgoïn. Aidé de M. Bourgoïn, le directeur et les deux membres de la mission, MM. Lefébure, Loret et Bouriant, ont relevé, copié ou estampé tous les textes et toutes les représentations inédites du tombeau de Sêti Ier, la plus justement célèbre des tombes thébaines. Ils ont réuni là les éléments d'une admirable publication, qui se fera sans frais pour l'État, un riche Lyonnais, érudit distingué et amateur libéral, M. Guimet, ayant réclamé généreusement l'honneur de s'en charger. Pour la première fois peut-être, on verra dans ce livre des peintures égyptiennes reproduites avec une scrupuleuse fidélité. Le texte, dû à la plume de M. Lefébure, éclairera d'une lumière un peu plus vive les mystères de la religion égyptienne jusqu'ici enveloppée d'ombres presque impénétrables. M. Lefébure a étudié les tombes royales de Thèbes comme personne ne les avait étudiées avant lui, et il était si bien préparé à cette étude par les travaux de toute sa vie, qu'on peut s'attendre sans témérité à ce qu'il nous donne sur un sujet à peine connu une œuvre qui restera dans la science.

Mais qu'on ne croie pas que le tombeau de Sêti, si immense qu'il soit, ait absorbé l'activité des membres de la mission du Caire. Ils ont rapporté de la Haute-Égypte une série de mémoires dont la réunion formera un volume de cent cinquante pages in-quarto de texte, orné d'une cinquantaine de planches. Ces mémoires roulent tous sur des inscriptions inédites ou sur des objets nouveaux. La qualité égalera donc la quantité. Qu'on en juge par une simple énumération ! 1° un mémoire de M. Loret avec dessins de M. Bourgoïn, sur les tombeaux d'Amenhotpou et de Khâmhat. Le tombeau d'Amenhotpou a été ouvert de nouveau cette année, à Thèbes, par M. G. Maspero : il contient des textes

intéressants et une charmante représentation qui est un des plus jolis spécimens de l'art thébain ; 2° un mémoire de M. G. Maspero, avec dessins de M. Bourgoïn, sur le tombeau d'Horhotpou, découvert cette année à Déir-el-Bâhârî et transporté au musée de Boulaq, où il a été reconstruit. Ce tombeau, une véritable merveille, contient des représentations comme on n'en avait jamais trouvées dans les tombes thébaines ; elles rappellent par le sujet, ainsi que par le style avec lequel elles sont traitées, les tombes de Memphis et donneraient à penser, que l'art de l'ancien empire, contrairement à l'opinion reçue, a fleuri ou du moins s'est répandu au delà de la Basse-Égypte. En guise d'appendice à ce mémoire, figureront les dessins du sarcophage de Déga, transporté aussi à Boulaq, où M. Bourgoïn a découvert et relevé des détails fort ingénieux comme habileté graphique ; 3° un mémoire de MM. G. Maspero et Bourgoïn sur trois mastabas de la VII^e dynastie, déblayés récemment à Saqqarah et d'un intérêt capital pour l'histoire de l'art, car ils renferment les plus anciens exemples de la voûte ; 4° un mémoire de M. Bourgoïn sur les dessins qui ornent les pyramides de Saqqarah, dessins tout à fait inconnus jusqu'ici ; 5° un mémoire de M. Bouriant sur une église copte couverte d'inscriptions, qui a été trouvée à Thèbes, à l'entrée du tombeau de Déga.

Si longue qu'elle soit, cette énumération n'est pas complète. Les membres de la mission archéologique du Caire publient, dans un journal d'égyptologie dirigé par M. G. Maspero, des articles dont je ne parle pas ; ils ont fait en outre à l'Institut national égyptien — le seul corps savant du pays, dont M. G. Maspero est président et dont la langue officielle est le français, quoiqu'il compte parmi ses membres des Allemands, des Anglais, des Italiens et un grand nombre d'indigènes —, des communications et des lectures qui ont répandu en Égypte la réputation et l'autorité de la mission. Voilà pour ce qui concerne l'archéologie orientale !

Les études arabes ont donné de moins beaux résultats ; mais uniquement parce qu'elles sont représentées dans la mission par une seule personne, M. Dulac. Comme M. Renan l'a si bien expliqué, ce n'est point en Orient qu'on peut se livrer avec le plus de fruit aux travaux de philologie et d'érudition sur la littérature arabe. De tels travaux se feront toujours bien mieux à Paris, à Londres, à Leyde, à Berlin qu'au Caire ou à Damas. Les bibliothèques arabes de Syrie et d'Égypte réunies ne valent pas, pour les manuscrits, les grandes collections d'Europe. Mais, en revanche, ce n'est qu'en Orient qu'il est possible d'acquérir l'usage pratique de la langue arabe, de pénétrer dans les habitudes de la pensée orientale et du parler musulman. Or, n'est-ce point là pour nous ce qu'il y a, sinon de plus essentiel, au moins de plus urgent ? Lorsqu'ils débarquent d'Europe, nos élèves drogmans ont besoin de plusieurs années pour apprendre à faire usage de ce qu'on leur a enseigné à l'École des langues orientales ; ils savent fort bien la grammaire ; ils ne comprennent rien au langage courant. Les Anglais et les Allemands, mieux avisés que nous, forment leurs interprètes en Orient même : c'est une tradition qu'ils ont empruntée à Colbert, et que nous ne leur avons pas disputée. Aussi ont-ils un personnel plus nombreux, plus habilement préparé, plus apte à ses fonctions que le nôtre. Ils en profitent pour expulser de leurs consulats les drogmans indigènes, qui en sont la honte et la plaie, et pour les remplacer par des nationaux, dont les services l'emportent à la fois en intelligence et en moralité. Tant que nous n'accomplirons pas, nous aussi, cette réforme nécessaire, nos consulats d'Orient, en dépit de tous les efforts qu'on fera pour les régénérer, mériteront les reproches qu'on leur adresse à si juste titre. Or, nous ne pourrons l'entreprendre que lorsque les dialectes arabes

vulgaires nous seront familiers. Nous sommes une grande puissance arabe et orientale, et nous faisons moins que personne pour l'étude des langues que parlent les peuples soumis à notre domination ou gagnés à notre influence !

M. Dulac a parfaitement compris la pensée si judicieusement exprimée par M. Renan. C'est pour s'y conformer qu'il a travaillé à une chrestomathie des dialectes vulgaires du Liban et du Caire, dont le meilleur des juges, M. Guyard, a fait un très grand éloge. Cela ne l'a point empêché de copier à la bibliothèque khédiviale un certain nombre de manuscrits curieux. Mais, quelque ardeur qu'il ait mise à l'ouvrage, il ne lui a pas été possible de profiter, à lui seul, de tous les documents que renferme le Caire pour l'histoire de la civilisation arabe. Personne n'ignore que cette ville unique en son genre, à laquelle rien dans le reste de l'Orient ne saurait être comparé, à vu se produire les manifestations les plus continues et l'épanouissement le plus complet du génie arabe. Bagdad et Grenade n'ont eu que quelques années de gloire ; le Caire des califes et des mamelouks a duré autant que le monde arabe lui-même. Aussi est-ce là qu'il faut aller étudier une race, dont nous avons recueilli l'héritage, mais dont nous ne pourrions gouverner les descendants qu'à condition de connaître le passé d'où ils sont issus. Sans être comparable à l'art classique ou à l'art de l'Extrême-Orient, l'art arabe a montré d'ailleurs, dans ses applications restreintes, une fertilité d'invention et une richesse étourdissantes. Les monuments vraiment admirables dont il a rempli le Caire tombent en ruines ; un grand nombre d'entre eux disparaissent chaque année. Par bonheur, M. Bourgoïn les a relevés et dessinés presque tous, et, quand le Caire n'existera plus, ses cartons pourront le faire revivre. Mais ce qui manquera aux dessins de M. Bourgoïn, ce sont les nombreuses inscriptions et les innombrables graffiti qui couvrent les murs croulants du Caire. Il y a peut-être là pour la langue, les arts, les croyances, les mœurs, les légendes et l'histoire arabes les plus précieux documents, qui bientôt ne seront plus. Quel irréparable malheur si, avant la ruine définitive du Caire, un historien épigraphiste ne fouille pas en tous sens cette ville prête à disparaître, afin de nous en raconter le passé si difficile à démêler à travers les complications inextricables des écrivains arabes !

Il faut s'arrêter. S'il est vrai que la haute culture n'est rien, comparée aux enseignements inférieurs pour lesquels s'exercent uniquement les libéralités des démocraties, à quoi servirait, d'ailleurs, de montrer plus longtemps qu'en laissant périr l'Institut d'archéologie orientale du Caire, on laissera périr un corps plein de vie et on renoncera à d'admirables trésors scientifiques ? Bien des personnes sont persuadées que l'émancipation vient d'en bas ; que, pour dissiper les préjugés, il suffit d'offrir au peuple des affirmations tout aussi étroites que celles dont il vivait, à la condition qu'elles soient très différentes. C'est une manière de voir contre laquelle il est inutile de lutter. Pourtant, lorsqu'on ne se laisse pas aller au torrent vulgaire des opinions superficielles, on reconnaît vite que c'est par la tête qu'une société doit être réformée, et que les laboratoires où se fait la science ont une influence plus heureuse sur l'avenir que les petits ateliers où elle se répand, et où parfois elle se frelate. Un homme auquel l'enseignement public en France doit de très grands progrès, M. Duruy, a prononcé un jour un mot fort malheureux par les interprétations et les applications qu'on lui a données. **C'est l'instituteur**, a-t-il dit, **qui a gagné la bataille de Sadowa**. Rien de plus inexact que cette parole. Il serait aussi juste de dire que c'est le soldat allemand, et non M. de Moltke, qui a battu l'Autriche, et plus tard hélas ! la France. Nous ne voulons pas nier les mérites du soldat allemand ; mais ces mérites ne sont-ils pas aussi l'œuvre des généraux qui ont créé l'instrument dont ils se sont ensuite

si merveilleusement et si cruellement servis ? De même les savants créent les instituteurs ; sans les premiers, l'œuvre des seconds est stérile ; elle peut être presque dangereuse en devenant trop étroite. C'est pourquoi notre démocratie se tromperait si elle croyait qu'elle a assez fait pour l'enseignement en France, parce qu'elle a donné à l'école primaire un magnifique essor. Il faut que la haute culture se développe en proportion de l'instruction commune, sous peine de voir cette dernière dégénérer et périr.

COUP D'ŒIL SUR L'ÉTAT DU CAIRE ANCIEN ET MODERNE.

M. Arthur Rhoné est un des hommes qui connaissent et qui aiment le mieux le Caire¹ Il a visité cette charmante ville avant les transformations modernes qui l'ont si cruellement défigurée, et il nous en a décrit les séductions dans un livre dont le succès a été grand : *l'Égypte à petites journées*. S'il revient sur un sujet déjà si bien traité par lui, c'est pour nous décrire avec une émotion bien naturelle les changements, ou plutôt les enlaidissements, que le Caire a subis depuis quelques années. Là ville ancienne, la ville des califes et des mamelouks, croule de toutes parts ; ses derniers débris sont emportés par le vent du progrès, plus dévastateur que le fameux kamsin, et, sur le sol qui portait les plus merveilleuses créations de l'art arabe, s'élèvent d'ignobles bâtisses à la franque, à la *franca*, comme on dit ici, car notre nom, qui ne sert plus, hélas ! à désigner les Européens, sert par malheur encore à décorer d'affreuses constructions moitié italiennes, moitié levantines, où le goût français est odieusement outragé.

Le nouvel ouvrage de M. Arthur Rhoné n'est qu'une longue et éloquente plainte contre cette œuvre de barbarie civilisée. Le Caire, je ne sais pourquoi, prête aux lamentations ; on sent que Jérémie y a vécu. Beaucoup d'autres, depuis, y ont éprouvé de douloureuses émotions ; M. Arthur Rhoné n'y a pleuré que sur des ruines, mais il l'a fait avec une sincérité, une vivacité dont on est saisi. On voit, en le lisant, que chaque muraille qui tombe, que chaque édifice qui s'effondre lui portent un coup en plein cœur ; c'est une de ses affections, c'est une part de lui-même qui s'en va. Hélas ! la destinée humaine est bien triste. Qu'on s'attache aux hommes ou aux choses, on éprouve les mêmes déceptions. Il semble que les choses devraient être plus fidèles, plus durables que les hommes. Il n'en est rien ; on les voit également passer, et, si éphémères que nous soyons, nous survivons cependant à des objets qui ne paraissent pas devoir participer aux conditions fragiles de notre existence.

Heureusement, M. A. Rhoné a connu, comme je l'ai dit, le Caire dans toute sa splendeur, et plusieurs artistes d'un mérite rare, qui ont eu la même chance que lui, en ont dessiné les monuments, les sites pittoresques, les délicieux détails d'architecture. M. A. Rhoné nous donne dans son ouvrage un certain nombre d'illustrations dues au crayon de MM. P. Chardin, Mauss et Bourgoïn. Ce sont des vues d'ensemble, du moins pour la plupart. Mais M. Bourgoïn s'est consacré à l'étude et à la reproduction minutieuse des trésors artistiques du Caire. Il a déjà amassé dans ses cartons de quoi composer plusieurs ouvrages dont l'intérêt sera considérable. Bientôt il aura dessiné le Caire tout entier, travail immense, mais qui n'est au-dessus ni de son talent ni de sa patience. Alors, les ruines pourront s'accumuler ; il nous restera du moins un souvenir exact, une image précise de ce que fut l'art arabe dans une ville où il a traversé toutes les périodes de son développement, depuis ses débuts jusqu'à son apogée, et depuis son apogée jusqu'à sa décadence et à sa fin.

¹ *Coup d'œil sur l'état du Caire ancien et moderne*, par M. Arthur Rhoné, attaché à la mission archéologique de France au Caire ; illustrations par MM. P. Chardin, Mauss, Bourgoïn, etc.

Espérons toutefois que ces ruines iront moins vite que par le passé. Un ministre éclairé, Chérif Pacha, avait créé au Caire un comité des monuments historiques destiné à sauver tous ceux de ces monuments qu'il est encore possible de conserver. Naturellement ce comité a été emporté par la tempête révolutionnaire. Mais il vient d'être reconstitué et réorganisé. Sa composition est excellente ; à côté d'indigènes versés dans la connaissance de l'histoire et de la civilisation arabes, d'hommes de goût, de fonctionnaires dévoués à leur pays, on y rencontre de véritables artistes, tels que M. Bourgoïn, M. Baudry, le frère du peintre de l'Opéra, Hussein Pacha, un Circassien qui a su retrouver toutes les délicatesses de l'ancienne décoration arabe, enfin Franz Bey, l'architecte des wakfs, dont l'autorité et les excellentes intentions sont appréciées de tous en Égypte. A peine né, le comité s'est mis à l'œuvre avec une ardeur de bon augure. Il aura à lutter contre les ingénieurs pour lesquels les nécessités de la voirie passent avant tout. Souvent sans doute il sera battu, mais quelquefois aussi il remportera la victoire. Si le Caire doit devenir une ville moderne, prodigieusement banale, avec de grandes rues et d'immenses boulevards, qu'on y conserve du moins quelques mosquées anciennes, quelques coins d'ombre et de verdure, quelques fraîches fontaines, qui rappellent à l'imagination étouffée par les vulgarités contemporaines les délicieuses fontaines des *Mille et une Nuits* !

L'Europe pourra se rendre compte des travaux du comité des monuments historiques, car ses comptes rendus, rédigés par un Anglais très au courant des choses arabes, Rogers Bey, seront publiés dans le *Moniteur égyptien*. C'est à elle de la surveiller, de l'encourager de loin. Les Égyptiens ont besoin qu'on les soutienne par une approbation constante dans une œuvre dont ils ne comprennent pas toujours la portée. A peine reconstitué, le comité a déjà préservé trois monuments que les ingénieurs prétendaient abattre sous divers prétextes : l'Okel de Kaït Bey, en face de la mosquée d'El-Azhar ; la porte de Bab-el-Zouéyléh, à l'une des entrées de la cité des Fatimites ; enfin, la mosquée d'Abou-Lelé, Boulaq. L'Okel de Kaït Bey est l'une des productions les plus parfaites de l'art arabe, à l'époque de sa pleine floraison, de son plus bel épanouissement. Il en dit plus à lui seul sur l'histoire et sur le génie des Arabes que vingt volumes de compilations savantes. La porte de Bab-el-Zouéyléh et la mosquée d'Abou-Lelé sont à peine moins intéressantes. En face de la première s'élève une charmante fontaine, ou *sébil*, devant laquelle je suis allé bien souvent voir le superbe défilé du cortège qui accompagne la caravane de la Mecque à son retour des pèlerinages. Cette petite fontaine est une merveille de grâce ; elle se compose d'une pièce décorée du plus élégant des plafonds arabes, à la fenêtre de laquelle on distribuait l'eau aux passants. Par malheur, on pendait aussi les criminels à cette fenêtre, et, depuis que les Égyptiens ont appris des Anglais, dans le procès d'Arabi, que la répression des révoltes était un acte d'odieuse tyrannie, quelques-uns d'entre eux prétendent détruire ce souvenir de l'antique despotisme. **N'avez-vous pas rasé la Bastille ?** nous disent-ils. Pauvre petite Bastille de la porte de Bab-el-Zouéyléh, où j'ai passé de si douces heures à regarder ce tableau pittoresque de la rentrée des tapis, où j'ai éprouvé de si paisibles et de si délicates impressions, faudra-t-il donc que tu succombes devant l'étrange libéralisme qui commence à fleurir en Égypte !

L'œuvre du comité, telle du moins que la comprennent la plupart de ses membres, sera des plus simples ; elle pourra se résumer en deux mots : grattage et consolidation. On sait que presque tous les monuments du Caire ont été recouverts, au moment de l'inauguration du canal de Suez, d'un

épouvantable badigeon rouge et blanc, destiné à éblouir les yeux et le goût des visiteurs européens. Toutes les délicatesses de l'ornementation arabe ont disparu sous cette épaisse couche de couleurs criardes. Les plus fines mosaïques de marbre, les plus délicates ciselures, les plus fantasques arabesques, les plus élégantes inscriptions sont devenues invisibles. On ne les distingue qu'avec une peine infinie, quoique depuis treize ans le rouge sang de bœuf et le lait de chaux, qui brillaient d'un si vif éclat lors de l'inauguration du canal de Suez, aient quelque peu perdu de leur intensité première. Néanmoins il faudrait nettoyer de fond en comble les monuments du Caire pour en retrouver la physionomie véritable. Après cela, l'essentiel serait de les consolider. Les Arabes construisaient d'une manière pitoyable ; admirables décorateurs, ils n'ont jamais été que de détestables maçons. On est frappé de l'espèce d'enfantillage avec lequel ils élevaient les masses les plus lourdes sur des colonnes inégales mais également fragiles ; l'intérieur de leurs murs était formé du plus grossier blocage. Ils recouvraient le tout de splendides ornements. En architecture comme en politique et en science, leur civilisation a manqué de fond. Mais la surface, qui est exquise, mérite d'être conservée le plus longtemps possible. On y arrivera en remplaçant les pierres usées et brisées par des pierres nouvelles, en relevant quelques murailles éboulées, et en se fiant au climat de l'Égypte pour retarder la destruction d'édifices qui, partout ailleurs, seraient depuis longtemps anéantis.

Une question plus grave est celle des restaurations. Rien n'est plus dangereux que les restaurations. On ne ressuscite pas ce qui est mort : M. de La Palisse l'aurait dit, et il aurait eu raison. Nous avons refait beaucoup de gothique en France ; quelques architectes ont acquis par là une grande et légitime réputation ; mais, sous prétexte d'imiter, que de fois ils ont inventé ! Les restaurations arabes, tentées au Caire depuis quelques années, prêtent presque toutes à la critique ; on y sent une main moderne qui, malgré ses efforts, n'a ni la charmante souplesse, ni les délicates gaucheries de la main d'autrefois. Il vaudrait mieux assurément laisser les ruines telles quelles que de les défigurer, sous prétexte de les relever. Néanmoins, il n'est pas impossible de tenter avec succès la restauration de quelques monuments du Caire à la condition de l'entourer de toutes les précautions nécessaires pour éviter les erreurs, les contresens, les créations malencontreuses. Le grand danger, c'est qu'un architecte imprime le cachet de sa personnalité à une œuvre qu'il devrait se contenter de copier fidèlement, j'allais dire servilement. Or, ce danger sera moins grand si tous les plans de restauration sont soumis au comité qui les étudiera, les discutera et en surveillera l'exécution. Mais ce n'est pas tout. Jadis l'architecte ne prétendait pas, du fond de son cabinet, régler jusque dans leurs plus minimes détails les constructions auxquelles il présidait ; il n'imposait pas aux artisans ses dessins, ses procédés, ses habitudes ; il leur laissait, au contraire, une grande initiative. Son rôle se bornait à servir en quelque sorte de lien à tous les collaborateurs travaillant sous ses ordres avec une parfaite liberté, à mettre quelque unité, quelque harmonie dans leurs inventions. L'art, comme le langage, est une production spontanée, populaire, une floraison naturelle qu'on finit par étouffer lorsqu'on veut trop la diriger. Les artisans du Caire sont aussi habiles, aussi ingénieux que leurs ancêtres, mais il leur manque la liberté dont ceux-ci faisaient un si brillant usage. Qu'on leur assure une existence modeste, qu'on les remette sur la voie de l'art arabe et qu'on les y laisse marcher, on verra jusqu'où ils iront ! Le comité aura une sorte d'atelier permanent auprès de

lui ; si cet atelier est bien composé et bien conduit, qui sait peut-être nous causera-t-il de fécondes surprises.

Outre le comité des monuments historiques, qui est l'œuvre de Chérif Pacha, l'architecte des wakfs, dont j'ai parlé tout à l'heure, Franz Bey, a organisé dans une des plus vieilles mosquées du Caire, la mosquée d'El-Hakem, un musée d'art et d'industrie arabes. Hélas ! il est bien tard. Il y a vingt ans, on aurait trouvé dans les maisons et dans les mosquées de véritables trésors pour le musée arabe. Aujourd'hui, la moisson a été faite par les amateurs ; il ne reste plus qu'à glaner. Néanmoins le musée arabe contient des objets d'un grand prix. Je citerai en particulier une fort belle collection de lampes émaillées et une admirable collection de coursis. Les coursis sont des espèces de tabourets élevés, dont on se servait dans les mosquées pour y placer des flambeaux, des lampes, etc., et dont on se sert toujours dans les maisons arabes pour les usages les plus divers. Ceux du musée sont de toute beauté ; il y en a deux surtout, en cuivre incrusté d'argent, qui mériteraient d'être mis en parallèle avec les bijoux de la Renaissance. Il serait trop long d'énumérer les portes, les boîtes à Coran, les vases, les moucharabiéhs, les dalles de marbre, etc., du musée arabe. Il y a là pour les industriels et les artistes une mine d'études d'une grande richesse, et l'on doit être reconnaissant à Franz Bey d'une création aussi utile.

Il se propose de prendre une nouvelle mesure, dont il est permis d'attendre les plus heureux effets. Les wakfs possèdent un certain nombre de vieilles maisons arabes, qui contiennent encore des plafonds, des mosaïques, de grands salons, de charmants réduits, de jolies salles de bains, de vastes cours entourées de balcons, en un mot tout ce qui composait et tout ce qui, ornait les demeures des grands seigneurs, des beys et des mamelouks d'autrefois. Si détériorées qu'elles soient, on y retrouve la trace profonde des brillantes existences que la politique moderne a détruites. Par malheur, les wakfs, pour en tirer un revenu quelconque, louent ces maisons à vil prix à de pauvres familles qui les dégradent de plus en plus. Franz Bey ne saurait décider ces wakfs à sacrifier un profit, si léger qu'il soit ; mais il a le dessein de le leur procurer par un moyen qui ne hâtera pas la ruine de ces témoignages subsistants d'un passé évanoui. Après avoir fait nettoyer les maisons arabes, il les ouvrira aux voyageurs, qui pourront y pénétrer et les visiter en payant une piastre par personne, et de cette façon les wakfs ne perdront rien, et l'art gagnera beaucoup. Les maisons seront en quelque sorte les succursales du musée, et, comme le musée, elles conserveront à l'admiration et à l'étude les derniers vestiges d'un art et d'une civilisation qui ont brillé naguère encore d'un bien vif éclat.

J'ai l'air d'être fort loin de l'ouvrage de M. A. Rhoné. Ce n'est qu'une apparence. En indiquant ce qu'on fait et ce qu'on tente en ce moment pour sauver le Caire, j'essaye, non pas à coup sûr de consoler M. A. Rhoné ou de me consoler moi-même de tout ce qui en a péri, mais de nous donner à l'un et à l'autre l'espoir de préserver quelque chose de ce qui vaste encore. La peinture si vivante et si triste que fait M. A. Rhoné des dégâts passés excitera, sans nul doute, le zèle de ceux qui travaillent à les arrêter désormais.

Pour éviter de nouveaux malheurs, il n'est pas inutile, à beaucoup près, que l'Égypte sache l'attention émue avec laquelle on suit en Europe la destruction de ses monuments. L'art arabe est mort, et bien mort ; moralement aussi bien que politiquement, les Arabes sent finis ; la déplorable parodie de réveil national qu'ils viennent de nous donner a prouvé une fois de plus à quel degré d'anéantissement ils sont tombés. Mais de ce qu'ils n'existent plus aujourd'hui, il

n'en résulte pas qu'ils n'aient jamais vécu. Ils ont mené, au contraire, une brillante existence pendant laquelle ils ont entrevu et réalisé un idéal, peu profond sans doute, mais plein de charme et de délicatesse.

C'est au Caire que cette existence s'est le plus longtemps prolongée. A Cordoue, à Bagdad leur civilisation a été aussi éphémère qu'un conte des *Mille et une Nuits*. Au Caire, elle a duré des siècles, elle y a même en partie survécu à la conquête turque : C'est pourquoi le Caire est la ville des Arabes par excellence, la ville où leur génie a produit tout ce qu'il pouvait produire, la ville où il s'est manifesté dans toute son élégance, dans toute sa grâce, dans toute sa souplesse et dans toute sa fécondité.

LES ÉGYPTES¹.

Je veux chercher tout de suite à M. Marius Fontane une chicane qui m'a longtemps détourné, j'en conviens, de son excellent ouvrage. Pourquoi les Égyptes ? Ce titre malheureux, en contradiction avec l'histoire et avec l'usage, semble avoir des prétentions à l'originalité dont il est difficile de n'être pas choqué. Est-ce une réaction contre l'idée fausse qu'on se faisait jadis de l'immobilité de l'Égypte ? Dans ce cas, la réaction serait, à mon avis, poussée beaucoup trop loin. Sans doute l'histoire de l'Égypte ne nous apparaît plus, comme autrefois, avec une uniformité désespérante ; sans doute, l'art égyptien n'est plus à nos yeux cet art immuable dont avait parlé Platon ; sans doute, la vie, le mouvement, les révolutions, le progrès se sont introduits dans ces mystérieuses légendes auxquelles les Grecs avaient donné une fixité qu'elles n'ont jamais eue. Mais tout cela n'empêche pas que l'Égypte ne soit bien réellement une par sa géographie, par son développement historique et religieux, par sa civilisation, dont les caractères essentiels existaient déjà du temps de Ménès et se retrouvent encore sous les Ptolémées. Ce n'est pas que je prétende qu'il n'y ait aucune différence entre la Haute et la Basse-Égypte, entre la Nubie et le Soudan ou le Delta, entre l'ancien empire, le moyen empire et le nouvel empire, entre les diverses contrées et les diverses races de l'Égypte. Ces différences sont, au contraire, très profondes, et l'on avait tort de les ignorer autrefois. Les Égyptiens eux-mêmes parlaient sans cesse *des deux terres*, et leurs souverains portaient la double couronne pour indiquer qu'ils dominaient à la fois sur les deux moitiés de l'empire. Mais, à partir de Ménès, c'est-à-dire à partir du début de l'histoire, l'unité nationale est formée, les deux couronnes sont sur la même tête, l'Égypte existe, et, si les révolutions politiques la morcellent bien souvent durant les milliers d'années de son existence, elle se reconstitue toujours, en somme, sous le sceptre de ses dynasties.

M. Marius Fontane pourrait répliquer que plusieurs de ces dynasties ont été collatérales, que des milliers de princes ont joué dans leurs provinces le rôle de véritables rois, que la féodalité égyptienne a amené d'innombrables divisions territoriales et politiques. Mais qu'est-ce que cela prouverait ? Parle-t-on des Fronces, parce que, sous les Mérovingiens et les Carlovingiens, notre pays a été constamment partagé en souverainetés différentes, parce que, sous les Capétiens, de grands vassaux se sont mis bien souvent au-dessus de la Couronne et l'ont méprisée ? Il est fort possible que la monarchie égyptienne n'ait pas eu l'unité que nous lui prêtons ; mais le fait est que nous n'en savons rien : nous ne la connaissons que par Manéthon, qui a pris soin de ne nous indiquer que les dynasties légitimes, éliminant les autres de ses listes, en dehors desquelles nous n'avons pas encore trouvé, pour l'histoire d'Égypte, un fondement de quelque solidité. M. Marius Fontane pourrait répliquer encore que l'Égypte a été souvent conquise, qu'elle a subi l'influence des étrangers, et qu'il n'est pas possible de soutenir qu'elle fut la même sous le régime des Hycsos et sous le régime de ses rois indigènes. Mais est-ce encore une raison suffisante pour légitimer le titre de son livre ? La France aussi a subi le joug de l'étranger, sa capitale est tombée entre les mains des Anglais, son souverain légitime s'est vu relégué dans une province où la patrie s'est conservée comme par miracle. Et

¹ *Histoire universelle : les Égyptes*, par Marius Fontane (1 vol. in-8°, Lemerre).

l'Espagne ? Dit-on : les Espagnes, parce que les Maures ont longtemps occupé et opprimé ce pays ? Dit-on : les Allemagnes, parce que vingt peuples divers se sont partagé le territoire allemand ; ou, les Eanes, parce que la péninsule, sans cesse conquise, a connu tous les maîtres et subi toutes les dominations ? Les peuples modernes ont à peine vécu, en comparaison de l'Égypte. Si, dans leur courte existence, ils ont traversé bien des aventures sans perdre chacun leur caractère distinctif, faut-il s'étonner que, dans le cours de destinées plusieurs milliers de fois séculaires, il soit arrivé à l'Égypte de passer par toutes les alternatives de la fortune ?

Ce qui fonde l'unité d'un peuple, ce qui fait que son nom doit être mis au singulier, non au pluriel, c'est sa civilisation encore plus que son histoire. Or, si l'on doit reconnaître que la civilisation égyptienne n'a pas eu l'immobilité qu'on lui attribuait jadis, peut-on nier que, dans son immense développement, elle ne soit restée cependant toujours la même ? Dès l'aurore de l'histoire, elle est constituée dans ses éléments principaux : l'écriture, la morale, la religion, la philosophie, la science, la politique, l'art égyptien sont arrêtés ; ils grandiront, ils se transformeront suivant la loi éternelle de l'évolution des choses humaines, mais ils resteront marqués des caractères qui leur appartiennent en propre et qui les distinguent de tous les autres. Je sais bien qu'on a contesté longtemps une vérité qui devient de jour en jour plus évidente. Entre les idées religieuses de l'ancien et du moyen empire, entre les productions artistiques des deux époques, on a voulu voir un abîme. *Il y a, en réalité, deux Égyptes*, a dit M Lenormant, *distinctes et successives...* La différence du génie des deux Égyptes est telle qu'il est indispensable d'admettre entre les deux un grand changement dans le sang de la population¹. C'est là une erreur, dissipée par les nouvelles découvertes qui ont éclairé d'un jour éclatant l'Égypte la plus ancienne. *Tout semble indiquer*, disait encore M. Lenormant, *que la civilisation de l'Égypte fut essentiellement matérialiste et très peu préoccupée des choses de la religion*². Lorsque M. Lenormant écrivait ces lignes, conformes à l'opinion courante, les pyramides n'avaient point été ouvertes, et elles ne nous avaient point livré les textes funéraires où nous retrouvons la pensée religieuse de l'Égypte déjà formée et le panthéon égyptien déjà peuplé. Il faut être entré dans ces pyramides, il faut avoir vu leurs sombres murailles couvertes d'hiéroglyphes, il faut avoir éprouvé l'impression profonde qui s'en dégage et qui n'est pas sensiblement différente de celle qu'on ressent aux tombeaux des rois, pour reconnaître que la vie d'outre-tombe apparaissait aux Égyptiens des premiers jours de l'histoire sous un aspect que l'imagination des Égyptiens plus modernes n'a pas modifié d'une manière radicale. Quant à l'art, est-il bien vrai qu'il ait tout à fait changé d'aspect à la suite de la révolution inconnue, mystérieuse, qui sépare l'ancien du nouvel empire ? Je l'ai cru longtemps, pour mon compte, et je l'ai même écrit à la suite de bien d'autres. Mais lorsqu'on examine les choses de plus près, on éprouve quelques doutes. Assurément les statues du *Scribe accroupi* et du *Chéikh el Beled* ne ressemblent guère aux colosses de la XVIIIe et de la XIXe dynastie ; mais n'est-ce pas la matière sur laquelle travaillait l'artiste et non l'art lui-même qui s'est modifié ? Même avec une souplesse de ciseau égale, on ne saurait animer le granit d'une vie aussi intense que le bois et le grès. On a coutume de dire que les œuvres de l'ancien empire sont pleines de grâce, de mouvement, de naturel, tandis que celles des époques suivantes ont une immobilité sacerdotale,

¹ *Les Premières civilisations*, tome I, pages 279 et 280.

² *Id.*, tome II, page 277.

une fixité Mythique, dont elles ne se dépouillent jamais. C'est une opinion qu'il ne serait peut-être pas facile de justifier en présence des statues de Turin, des bustes de *Taia* et de *Méneptah*, des délicieuses représentations de *Tel el Amarna*, des scènes guerrières de *Médinet-Abou*, et des admirables colosses du pylône d'*Horus* à Karnak, un des produits les moins cités, bien que des plus parfaits, de la sculpture égyptienne.

Mais je m'attarde à critiquer, le titre du livre de M. Marius Fontane, au lieu de parler du livre lui-même, qui rachète son titre. Quand on a surmonté la mauvaise impression qui en résulte, on va jusqu'au bout du volume avec un plaisir qui ne se ralentit pas. On sait que ce volume fait partie d'une histoire universelle, que M. Marius Fontane a eu le courage d'entreprendre et qui ne s'arrêtera qu'à nos jours. Une œuvre pareille ne saurait être écrite par un spécialiste, car, à l'heure où nous sommes, la science est trop avancée pour que tout homme qui veut défricher complètement une province historique quelconque puisse jamais en sortir. Chacune d'elles suffit à occuper et à absorber une vie. Mais il est assurément permis à un esprit encyclopédique de se proposer sans trop de témérité, en renonçant à faire des découvertes personnelles, de résumer celles des autres et d'en former un tout complet. Dieu me garde de dire du mal des spécialistes et des spécialités ! Néanmoins, ne faut-il pas convenir qu'un savant qui s'adonne tout entier à une seule étude arrive trop aisément à la regarder comme sa chose, et à trouver mauvais qu'on essaye de profiter de ses travaux pour en dégager des notions générales, à l'usage du public ordinaire, pour en tracer un tableau d'ensemble dans lequel les détails n'empêchent pas de voir les grandes lignes ? M. Marius Fontane a été quelquefois jugé avec sévérité ; ses précédents volumes ont subi des critiques peut-être justes, mais qui portaient d'hommes guerroyant pour leur système et défendant leur bien propre contre l'intrusion d'un profane ; il est probable que celui-ci sera également attaqué par quelques égyptologues. Qu'importe ! Dans l'état actuel de la science, aucun point de l'histoire n'échappe aux disputes. Les connaissances anciennes sont détruites, et on ne leur a point encore substitué des notions certaines. Partout *grammatici certant !* Et pourtant, il est impossible de rester dans le vague, dans l'indécision des discussions scientifiques. Chacun désire savoir, ce que les travaux modernes ont fait du passé, à quelles transformations ils l'ont soumis, quels changements ils ont opérés dans l'idée qu'on en avait. Si on attendait, pour répondre à une curiosité aussi légitime, que l'érudition eût dit son dernier mot et que toutes les parties de l'histoire fussent élucidées au point de ne plus laisser subsister aucune contestation, la vérité resterait pendant des siècles encore l'apanage de quelques privilégiés.

C'est donc un service que nous rend M. Marius Fontane lorsqu'il entreprend de reconstituer, dès aujourd'hui, l'histoire de l'humanité sur les fondements nouveaux, quoique encore non inébranlables, de la science moderne. Il peut se tromper quelquefois ; il peut adopter quelque opinion contestable ; mais, pourvu qu'il le fasse avec bonne foi, avec une conscience parfaite, personne n'a le droit de le lui reprocher. Après tout, les savants eux-mêmes sont sujets à l'erreur ; qui sait même s'ils n'y tombent pas aussi souvent, poussés par l'esprit de système et la prévention doctrinale, qu'un écrivain sans parti pris, sans idée préconçue, dont l'esprit est ouvert au vrai sous quelque forme, sous quelque nom, sous quelque école qu'il se présente ? Ceux qui seraient tentés de blâmer M. Marius Fontane de s'être imposé une tâche presque démesurée, doivent admirer cependant l'énergie et, s'il m'est permis de me servir de ce mot, l'honnêteté avec lesquelles il s'en acquitte. Voilà vingt-cinq ans qu'il étudie son sujet. Il ne s'y est pas jeté à

la légère, sans préparation : il y a consacré un labeur immense, une volonté à toute épreuve, une intelligence toujours en éveil, et un sérieux talent. Sans autre but que celui de bien faire, il a voulu nous donner une œuvre qui nous manquait, c'est-à-dire une large histoire de l'humanité écrite par un Français. Chaque peuple a une manière particulière d'envisager ce monde et les jeux incessants qui s'y déroulent. La manière française est faite de clarté et de simplicité. Pour débrouiller le chaos des événements historiques, pour y introduire une vive lumière, pour y distinguer une évolution régulière et un développement normal, pour en élaguer les épisodes et en mettre en relief les traits décisifs, il faut sans doute une puissance peu commune.

M. Marius Fontane a-t-il cette puissance ? Son grand ouvrage est encore trop peu avancé pour qu'on ait le droit de le dire ; mais, quoi qu'il arrive et quel que soit le résultat de l'effort généreux auquel il se livre, ce sera certainement pour lui un honneur de s'y être livré.

Si l'on s'en tient au volume actuel il faut, avant de l'apprécier, se rappeler que c'est un fragment d'une œuvre immense, d'une sorte de grande fresque, où l'humanité tout entière doit trouver place. On est quelque peu surpris, au premier aspect, de voir une histoire d'Égypte s'arrêter à la fin de la XIXe dynastie ; mais on se l'explique, à la réflexion, et l'on reconnaît que la suite des événements viendra tout naturellement lorsque M. Marius, Fontane nous peindra les Asiatiques et les Grecs. Jusqu'à la fin de la XIXe dynastie, l'Égypte reste dans une sorte d'isolement, ou, du moins, nous ne connaissons les nations qui l'avoisinent que par les guerres et les expéditions qu'elle soutient contre elles. Les campagnes de Thoutmos III et de Ramsès II nous conduisent, à la vérité, en Syrie ; mais, en dehors de ce qu'elles nous apprennent sur ses habitants, nous ne savons rien ou presque rien. Quant aux Grecs ; peut-être font-ils leur première apparition parmi ces peuples de la mer, parmi ces habitants des îles du Nord, contre lesquels Ménéphthah soutint une lutte si terrible et que Ramsès III se vante d'avoir écrasés dans une si brillante victoire. Ce n'est pas que l'histoire de l'Égypte n'eût été mêlée depuis longtemps, sinon à celle de l'Europe, laquelle n'existait pas, au moins à celle de l'Asie, puisque les Hycsos qui l'ont dominée, au dire de Josèphe, durant quatre siècles, étaient des Asiatiques. Mais à quelle race asiatique appartenaient les Hycsos ? Nul ne pourrait l'indiquer sans risquer de se tromper. Longtemps nous ne connaissons l'Égypte, les ennemis et les alliés de l'Égypte, que par ce qu'elle nous en raconte elle-même sur ses monuments et sur ses papyrus couverts d'inscriptions. Ce n'est qu'à partir de la XXe dynastie que des témoignages nouveaux apparaissent et qu'on peut légitimement faire entrer l'histoire égyptienne dans l'histoire générale de l'Orient antique.

C'est ce dont on doit se rendre compte, afin de s'expliquer pourquoi M. Marius Fontane termine à la XXe dynastie le tableau des destinées particulières de l'Égypte. Ce tableau, tel qu'il nous le trace, a une netteté de lignes et une vigueur de coloris remarquables.

Obligé de le restreindre pour le faire entrer dans le cadre général de son ouvrage, M. Marius Fontane s'applique surtout à mettre en évidence les traits essentiels qui constituent la physionomie propre de l'Égypte. Il s'attarde peu au récit des événements, sur lesquels, d'ailleurs, nous ne possédons que des notions peu concises ; mais il emploie tout son talent à nous décrire les mœurs, la religion, les croyances morales, la littérature, les connaissances scientifiques.- L'Égypte revit réellement sous sa plume, non telle peut-être qu'elle était — car sait-on bien ce qu'elle était ? — mais telle qu'il la conçoit ; chacune des périodes

qu'elle a traversées est dépeinte d'une façon saisissante. M. Marius Fontane a suivi son développement historique avec une perspicacité que rien ne déconcerte ; malgré le temps, malgré la distance, malgré les obscurités d'une langue encore insuffisamment connue, d'une religion confuse, d'un art dont il ne nous reste que quelques échantillons, il sait de quels éléments s'est formée, à chaque époque, sa civilisation ; il les décompose ; il nous montre ici l'influence de l'Éthiopie, là celle de l'Asie ; il découvre les causes des évolutions religieuses et morales dont les effets sont à peine perceptibles ; il réveille ce passé, si lointain que d'autres le distinguent à peine, il le galvanise tellement sous nos yeux qu'on croirait qu'il l'a ressuscité. Son style brillant, expressif, qui n'est point sans quelque recherche, mais dont la puissance est incontestable ; est tout à fait en rapport avec sa manière de traiter l'histoire. Les hommes y apparaissent peu ; mais les idées, les sentiments, les choses s'y dessinent avec une singulière vivacité. Et n'est-ce point ce qui convient le mieux quand il s'agit de l'Égypte ? Nous ne savons des hommes que leurs noms et tout au plus leurs actions principales : vouloir induire de là leurs caractères serait plus que téméraire, tandis que d'innombrables documents nous initient à la pensée de la vieille Égypte et nous permettent de la traduire en langue moderne.

Cette pensée diffère beaucoup de ce que nous avons imaginé, d'après le témoignage des Grecs, ces merveilleux conteurs, qui nous ont laissé des idées si curieuses, mais si fausses, des civilisations qui avaient précédé et préparé la leur. L'Égypte sombre, mystique, immobile des Grecs a fait place à une Égypte gaie, terre à terre et changeante, qui ressemble de plus en plus, à mesure qu'on l'étudie davantage, à toutes les autres nations.

Je disais à l'instant que son art avait été beaucoup moins sacerdotal qu'on ne l'a prétendu. Et sa littérature ! C'est à peine si on en avait l'idée il y a quelques années. On connaissait seulement le *Livre des morts*, qu'il ne sera possible de comprendre que lorsque tous les mystères de la religion égyptienne seront élucidés, ce qui demandera d'immenses travaux.

Assurément le *Livre des morts* n'est pas d'une lecture agréable ; mais, quand on saura ce qu'il veut dire, quand, sous des expressions aujourd'hui complètement obscures, on distinguera des idées qui ne sont sans doute pas beaucoup plus extraordinaires que certains dogmes modernes, peut-être s'apercevra-t-on qu'il contient des passages d'une incontestable poésie. Mais le Livre des morts n'est point un ouvrage littéraire, et l'Égypte a vu naître un grand nombre d'ouvrages littéraires, qui peu à peu arrivent au jour et prennent rang parmi les productions de l'humanité auxquelles on ne saurait refuser l'attention, sinon l'admiration. Eh mon Dieu ! l'admiration elle-même ne viendra-t-elle pas, dès que nous nous serons débarrassés des préjugés qui la retiennent jusqu'ici ? Élevés dans la tradition classique, nous ne savons nous plaire qu'à une forme particulière du beau, celle que nous ont laissée comme modèle les Grecs et les Romains. En sera-t-il toujours ainsi ? Le sens historique se développe tellement parmi nous qu'un jour arrivera, je n'en doute pas, où l'impression d'étrangeté qui nous empêche de sentir la séduction des œuvres égyptiennes disparaîtra. Si la Grèce était restée durant des siècles complètement inconnue pour nous, si nous la découvrons à peine depuis quelques années, pense-t-on que sa littérature nous produisit l'effet qu'elle nous produit ? Tout nous y dérouterait ; les idées qu'elle exprime n'auraient aucune signification pour nous ; les faits historiques, les doctrines religieuses, les sentiments nationaux auxquels elle fait sans cesse allusion nous paraîtraient inintelligibles ; les mots mêmes dont elle se sert nous choqueraient, et ces noms délicieux de l'Ilissus, de Tempé, de l'Olympe, du Styx,

dont le son seul apporte aujourd'hui un écho poétique à nos oreilles, résonneraient pour elles avec un accent barbare dont nous serions surpris et peut-être choqués.

L'Égypte, comme l'antiquité classique, a connu et exprimé toutes les idées essentielles, tous les sentiments éternels qui sont dans l'esprit et dans le cœur de l'humanité. Je ne sais pourquoi M. Marius Fontane affirme qu'elle est restée toujours étrangère à l'amour. S'il s'agit de l'amour moderne, de cette sorte de maladie de l'âme que la Germanie a inoculée aux nations européennes et que le christianisme a développée, assurément il a raison. Mais l'amour plus simple, quoique non moins violent des anciens, l'Égypte l'a recherché aussi bien que la Grèce et Rome. Ses romans nous offrent la peinture de passions ardentes, tellement ardentes même qu'elles ne reculent pas devant le crime, qu'elles y trouvent plutôt une sorte de joie sauvage, qu'on dirait presque contemporaine, tant elle ressemble à celle que l'on aime à nous décrire aujourd'hui : Quant à l'amour sensuel, gai, souriant, à l'amour des peuples jeunes, vivant sous un ciel clément, au milieu d'une nature voluptueuse, il s'est épanoui sans cesse sur les bords du Nil, parmi la verdure et les fleurs. *Qu'il y ait toujours des parfums et des essences pour ton nez, des guirlandes et des lotus pour tes épaules et pour la gorge de ta sœur chérie, qui est assise auprès de toi,* dit un poète du temps des Amenhotep cité par M. Marius Fontane. N'est-ce pas là une gracieuse image, un souhait exquis, comme on en trouve un si grand nombre dans *l'Anthologie*, et faut-il le dédaigner, parce qu'il n'est pas dans *l'Anthologie* ? Quand les chants d'amour que nous a laissés l'Égypte seront traduits, on verra qu'aucune des émotions qui agitent l'humanité ne lui a fait défaut.

Que M. Marius Fontane me pardonne de me laisser ainsi entraîner à des hors-d'œuvre, au lieu d'analyser son livre. Mais à quoi bon l'analyser ? J'en ai dit assez, je crois, pour inspirer le désir de le lire à tous ceux qui aiment les œuvres consciencieusement écrites, et dont les défauts mêmes contiennent un enseignement. Ce n'est qu'un anneau d'une longue chaîne qui doit enserrer l'histoire entière. Mais c'est assurément un des plus brillants anneaux de cette chaîne. Il ne manque rien à l'Égypte pour exciter la curiosité publique ; elle a même aujourd'hui un intérêt d'actualité, comme on dit, dont elle n'aurait pas besoin. Secrétaire général de la Compagnie de Suez, M. Marius Fontane a beaucoup vu, beaucoup étudié l'Égypte moderne, ce qui est beaucoup moins inutile qu'on pourrait le croire pour comprendre l'Égypte ancienne. Son livre est un livre de bonne foi, écrit avec un réel talent. En faut-il plus pour lui assurer un vrai succès ?

LES ASIATIQUES, ASSYRIENS, HÉBREUX, PHÉNICIENS¹.

M. Marius Fontane poursuit avec une ardeur et un talent soutenus la publication de sa grande Histoire universelle. En voici le troisième volume. On peut dire qu'il clôt une période des destinées du monde, la période des origines orientales, presque inconnue jusqu'à nos jours. Le prochain volume sera consacré, en effet, aux Grecs, ces premiers des modernes, qu'on ne peut plus regarder comme d'es anciens depuis que les découvertes contemporaines, reculant l'antiquité dans le temps et dans l'espace, l'ont fait remonter de plusieurs siècles en arrière, et l'ont transportée d'Europe en Asie et en Afrique. L'ouvrage de M. Marius Fontane, quoique bien éloigné de l'achèvement complet, est donc assez avancé pour qu'on puisse en apprécier, en parfaite connaissance de cause, la valeur et la portée. J'ai déjà dit, à propos du précédent volume, le but que poursuit l'auteur. Il ne se propose pas de faire, sur chaque partie de l'histoire, un travail nouveau, original, une étude érudite et savante. Son dessein est tout autre. Vulgarisateur convaincu, il prend, sur chacune de ces parties, la science dans l'état où elle est aujourd'hui, avec ses résultats certains, ses lacunes, ses hypothèses, et il s'efforce d'en tirer de larges généralisations qui, s'éclairant les unes les autres, projettent un peu de lumière sur l'ensemble, toujours obscur, du passé de l'humanité.

Cette méthode historique a ses dangers et ses avantages. Elle n'est point à la mode aujourd'hui ; elle est contraire au courant qui porte et entraîne le plus grand nombre des historiens. A l'époque actuelle, l'analyse triomphe ; l'heure de la synthèse n'est pas encore venue. On réunit les matériaux, on les compte, on les pèse ; on ne les emploie pas. Dire qu'on a tort d'agir ainsi serait à coup sûr fort injuste. Nous sommes dans la période des recherches et des découvertes ; c'est à peine si nous pénétrons depuis une cinquantaine d'années dans une histoire qu'on croyait savoir et qu'on ignorait presque totalement ; des milliers de documents nouveaux, inattendus, nous la révèlent ; ne faut-il pas, avant tout, les observer, les classer, les juger, en reconnaître la nature et l'importance ? Néanmoins, il est bon que quelques téméraires s'essayent à devancer l'avenir et à construire l'édifice de l'histoire avec les pierres que d'autres ramassent de tous côtés. Sans doute ils courent le risque de se tromper bien souvent sur la valeur des matériaux qu'ils emploient ; on les verra quelquefois placer des blocs de grès, friables, incapables de supporter l'intempérie des saisons, là où il faudrait du marbre compact ou du granit ; ils prendront de toutes mains dans les chantiers des érudits, sans s'apercevoir que ce qu'ils empruntent à l'un ne saurait s'ajouter à ce qu'ils demandent à d'autres ; ces erreurs dans l'assemblage des éléments et dans l'appareillage amèneront une certaine indécision dans les lignes de l'ouvrage. Qu'importe, si cet effort fait mieux comprendre l'état de la science, si cette tentative, pour réunir en un ensemble régulier tous les travaux séparés, aide à reconnaître ceux de ces travaux qui résistent à l'isolement, qui sont vraiment solides, vraiment bons et définitifs ?

Là est l'intérêt de l'entreprise de M. Marius Fontane. Chacun des volumes de son *Histoire* a soulevé de nombreuses critiques. Tant mieux ! c'est sans doute ce que l'auteur désirait. En voyant enregistrés dans son livre certains résultats, plus ou

¹ *Histoire universelle : les Asiatiques, les Assyriens, Hébreux, Phéniciens*, par M. Marius Fontane (Lemerre, 14 vol. in-8°).

moins assurés, de la science moderne, les spécialistes ont protesté ou discuté ; pris séparément, envisagés en eux-mêmes, ces résultats semblaient admis ; on ne s'en occupait plus. La place où M. Marius Fontaine les a mis a attiré sur eux la lumière. Les uns ont supporté victorieusement l'épreuve ; les autres y ont succombé. N'est-ce pas fort heureux ? Je serais surpris que M. Marius Fontane, qui est un homme fort spirituel, eût la prétention d'avoir fait une œuvre éternelle. Ce n'est que dans les discours parlementaires et dans la rhétorique des collègues qu'on en appelle aux jugements de l'histoire comme à quelque chose de fixe, d'immuable et de sacré. L'histoire ressemble au dieu de certains philosophes : elle n'est pas, elle se fait. Elle subit la loi des transformations et des évolutions universelles. Elle est aussi **ondoyante et diverse** que le sujet même auquel elle s'applique, je veux dire l'homme. C'est pourquoi à peine est-elle écrite qu'il faut, l'écrire à nouveau. Mais il reste toujours une bonne part des œuvres qui disparaissent dans les œuvres qui naissent, de même que dans la nature une création est composée des débris des créations précédentes.

Persévérant donc, sans se décourager, dans son rôle, non seulement de vulgarisateur, mais d'avant-garde, mais d'éclaireur scientifique, M. Marius Fontane, après avoir quitté l'Égypte en pleine décadence sous les derniers Ramessides, suit la route que les grands conquérants égyptiens avaient ouverte à la civilisation plusieurs siècles auparavant, et passe en Asie. Nous voilà au milieu des Asiatiques ! Nous avons quitté ces bonnes, saines, quoique un peu molles, populations des bords du Nil pour des races d'un génie et de mœurs bien différents. M. Marius Fontane n'aime pas les Asiatiques. Il les peint avec des couleurs fortes, mais quelque peu dépourvues de nuances ; avec une sobriété et une vigueur de traits qui conviennent sans doute à l'histoire universelle, laquelle ne saurait s'arrêter aux détails, aux contrastes, aux contradictions, mais où la réalité prend une allure absolue qu'elle n'a pas dans la nature. Parfois, je dois le dire, il abuse des qualités de son esprit et de son style. Écrivain de l'école de Michelet, il tourne tout en tableaux voyants, en descriptions empoignantes, en généralisations hardies. Sa phrase nerveuse, martelée, fortement colorée, où chaque substantif est flanqué d'une épithète qui fait saillie, éblouit et entraîne le lecteur, sans lui permettre de réfléchir ou de protester. M. Marius Fontane est un historien naturaliste, qui accorde une importance capitale aux conditions physiques, aux climats, aux maladies locales, aux influences externes. Il professe hautement la théorie des races. Or, pour lui, les races asiatiques sont détestables ce qu'elles ont de bon vient du dehors, des Égyptiens, des Iraniens, des Aryens, qui ont sans cesse mêlé leur sang au leur ; par elles-mêmes, elles sont vouées à la superstition, à la magie, à la démoralisation la plus abjecte ; elles ont corrompu le monde antique, et il a fallu les remèdes les plus violents pour rejeter le venin qu'elles lui avaient inoculé.

Il y aurait de nombreuses réserves à faire sur cette affirmation beaucoup trop péremptoire. J'aime mieux signaler ce qui constitue le mérite et l'intérêt du livre de M. Marius Fontane. C'est, non pas le premier, mais un des premiers où l'histoire des Hébreux est mêlée à l'histoire des Assyriens, des Égyptiens, des Phéniciens. Elle en devient pour ainsi dire le centre, le point culminant. Cela donne aux Hébreux leur valeur historique réelle. En les faisant sortir de l'isolement où l'histoire sainte, telle qu'on l'entendait autrefois, les avait placés, en les jetant dans le grand courant des révolutions asiatiques, ils apparaissent sous un jour nouveau, sous un jour humain et naturel. Ils cessent d'être un phénomène, le produit d'un miracle. Héritiers de traditions qu'ils ont reçues de tous côtés, mais principalement d'Égypte et de Chaldée, ils sont liés aux peuples

qui les avoisinent, non seulement par la similitude des races, mais par la conformité des croyances et des sentiments. Leur existence n'a plus rien d'extraordinaire. Elle se déroule, comme celle de tous les petits peuples asiatiques, dans des luttes sanglantes, dans des aventures plus ou moins monstrueuses, où, tantôt victorieux, tantôt vaincus, toujours barbares, ils ne montrent ni plus de courage ni plus de vertu que leurs rivaux. Ils sont le jouet de causes historiques très faciles à discerner. Leur royaume ne s'élève pas, comme le soutiennent les prophètes, il ne tombe pas suivant les caprices d'en haut. Tout se passe sur la terre. Quand les grands empires asiatiques se dissolvent, quand l'Égypte baisse, ou bien quand les grands empires asiatiques et l'Égypte se neutralisent dans un conflit qui les met aux prises, les Hébreux se fortifient ; ils déclinent dès que Ninive et Babylone redeviennent puissantes, ou dès qu'une armée égyptienne conduite par un Sheshonk arrive à Jérusalem et s'empare de la ville que la protection de Jéhovah n'a jamais protégée contre les gros bataillons.

Est-ce à dire que l'histoire des Hébreux, ainsi humanisée, perde en grandeur et en originalité ? Non, certes. On a beau la ramener aux proportions d'une histoire ordinaire, il y a toujours quelque chose en elle de particulier, et, je dirai sans hésiter, de mystérieux. M. Marius Fontane est d'une sévérité excessive pour ce malheureux petit peuple, si méprisable en effet aux regards de l'historien ou même du philanthrope, si admirable, au contraire, aux yeux, de ceux qui ne s'arrêtent pas aux succès matériels, mais qui considèrent que l'idéal est tout et que le sang qu'il coûte, fût-il versé sans mesure, n'est jamais versé sans profit. Le reproche que j'adresserai à M. Marius Fontane, c'est d'avoir trop abondé dans le sens politique, d'avoir trop jugé les Hébreux d'après les fautes et les crimes qu'ils commettaient à tout propos, d'après les illusions grossières auxquelles ils se laissaient entraîner, d'après les biens mesquins qu'ils poursuivaient avec une ardeur si démesurée. En cela, ils étaient le jouet d'une force supérieure, d'un je ne sais quoi qui les poussait vers un but inconnu, qu'après tout ils ont fini par atteindre. Ah ! sans doute, il est facile, très facile même, de montrer qu'ils vivaient des erreurs les plus monstrueuses ; que la [terre promise](#), pour laquelle ils abandonnèrent les plaines fertiles de l'Égypte, était la plus sombre et la plus désolée des contrées montagneuses ; que leurs hommes d'État, dupes ou charlatans, agitaient devant eux des rêves invraisemblables et n'entendaient rien à l'art du gouvernement, et qu'eux-mêmes, par leurs violentes divisions, par leur inassouvable avidité individuelle, par leurs brutalités, étaient réfractaires à tout ordre politique. Jamais peuple n'a été moins correct, moins prudent, moins vertueux, moins heureux, moins digne de l'être. Tout cela est la vérité même ; mais il faudrait ajouter, pour que ce fût la vérité vraie, la vérité complète, que les Hébreux étaient tourmentés d'un mal sublime et que, lorsqu'on porte Dieu, qu'on est prêt à le créer et à le donner au monde, on ne se soumet pas aux règles de la sagesse vulgaire : on meurt de sa folie afin que les autres en vivent !

M. Marius Fontane trace de l'Hébreu un tableau presque repoussant : [Générateur parfait, mais instrument déplorable, l'Hébreu sait mal la mesure des choses ; ses manifestations dépassent, jusqu'à l'outrage souvent, la limite vraiment humaine des sens salons. Maître, son commandement est une cruauté ; roi, son gouvernement est un despotisme ; prêtre, son autorité est une tyrannie ; prophète, son prêche est une vocifération ; guerrier, sa bravoure est un acte horrible ; philosophe, sa quiétude est une lâcheté ; commerçant, son négoce est une duperie. Sa famille n'est qu'une association ; ses amours ne sont qu'une](#)

jouissance. Admettons que tous ces traits soient exacts, quoique je craigne fort que M. Marius Fontane n'ait quelque peu méconnu, lui aussi, la **mesure des choses** ; qu'est-ce que cela prouve ? Si toutes les manifestations du génie hébraïque ont dépassé la limite vraiment humaine des sensations, c'est que ce génie avait, en effet, quelque chose de surhumain. Il n'y a pas d'exemple de peuple ayant, travaillé à une œuvre universelle sans y perdre son équilibre moral et politique. L'idéal est trop haut pour qu'on l'atteigne sans un immense effort, et tout effort immense amène une déviation des facultés, une surexcitation d'abord factice, puis habituelle, qui, portée dans la vie commune, produit des folies, voire même des crimes. C'est une triste loi de notre nature, mais on ne trouve pas dans l'histoire une nation qui ait accompli une grande révolution sans la payer par des excès plus ou moins épouvantables. Comment donc s'étonner que les Hébreux, agités, dès leur sortie d'Égypte, par la plus grande révolution qui ait éclaté sur notre globe, l'aient poursuivie et l'aient achevée au milieu des plus tristes, des plus sanglantes aventurés ?

Il faut lire les chapitres où M. Marius Fontane raconte cette sortie d'Égypte et juge le rôle de Moïse. Je ne crois pas que le grand législateur hébreu ait jamais subi pareille épreuve ; M. Marius Fontane n'a pas de peine à démontrer que c'était un fort médiocre politique, ignorant absolument l'état véritable, la constitution physique et économique du pays où il conduisait ses compatriotes, n'en connaissant même pas la situation, n'ayant en géographie que les notions les plus obscures, marchant au hasard et en aveugle vers une gigantesque déception. Heureusement pour les Hébreux, qui avaient vécu en Égypte, qui avaient mené dans la belle plaine de Gessen la vie douce, bien que laborieuse, des fellahs d'aujourd'hui, qui avaient connu le limon du Nil et les moissons verdoyantes que le plus chaud des soleils en fait si rapidement surgir, heureusement pour eux, ils moururent tous, y compris Moïse, dont le rêve, qualifié **d'absurde** par M. Marius Fontane, put durer jusqu'à la fin, avant d'arriver en Palestine. La désillusion qu'ils y auraient éprouvée eût été trop cruelle. On les avait arrachés à une contrée splendide, sous prétexte de les conduire vers une terre magnifique **arrosée de miel et de lait**, et, en réalité, on les avait poussés, à travers les plus atroces souffrances, vers **une pauvre terre** montagneuse, désolée, d'une affreuse aridité, la plus triste peut-être qui soit sous le ciel. **Le pays dans lequel vous passerez, dira le Deutéronome, est un pays de montagnes et de vallées qui ne s'abreuve que par les pluies... Il n'est pas comme la terre d'Égypte, où tu jetais la semence et où tu l'arrosais avec ton pied. — Il est trop tard pour dire cela ! s'écrie M. Marius Fontane, l'erreur est commise. Israël est monté en Palestine, il ne peut plus revenir sur ses pas ! — Et quel bonheur qu'il en soit ainsi ! dirai-je à mon tour. Si Moïse n'avait pas fait un rêve absurde, s'il ne s'était pas laissé séduire à un mirage plus trompeur que tous les mirages du désert d'Égypte, s'il n'avait pas lancé Israël dans cette équipée insensée d'une émigration irrémédiable vers une terre promise qui n'existe nulle part, le monde n'aurait jamais peut-être connu Dieu. Les Hébreux se seraient peu à peu fondus dans la masse égyptienne ; ils y auraient disparu lentement sans laisser dans l'histoire le sillon lumineux qu'au prix de tant de catastrophes ils y ont si noblement tracé.**

On pourrait faire les mêmes observations à propos des prophètes, des nabis, de ces sortes de mages exaltés, de ces tribuns à demi fous qui ont exercé une influence détestable sur la politique d'Israël. C'est à eux, en grande partie du moins, que sont dus tous les malheurs du peuple juif. Ils n'ont su lui donner que des conseils violents, contradictoires, absurdes, c'est ici le cas de le dire, et leurs

luttres mutuelles ont contribué à le précipiter aux abîmes. Dans les crises les plus terribles, leur éloquence enflammée, leurs diatribes véhémentes contre les rois et contre les prêtres ne servaient qu'à dissoudre l'ordre social, qu'à semer partout la révolution, qu'à ajouter l'anarchie et la guerre civile à la guerre étrangère. Leurs prédictions étaient toujours sinistres, ce qui abattait les courages et rendait la résistance à l'ennemi impossible ; et, lorsque les maux qu'ils avaient annoncés et préparés tombaient sur la nation, au lieu de tenter de lui rendre l'espoir et, avec l'espoir ; l'énergie, ils triomphaient des désastres publics, ils en exagéraient la portée dans leurs déclamations démesurées, ils les rendaient plus amers en les déclarant mérités. Il semble qu'ils sentissent une sorte de joie farouche à voir le Ciel leur donner raison par la multiplicité des catastrophes. Politiquement, ils ont été les pires ennemis de leur pays, les principaux auteurs de sa chute. Rien n'est moins contestable. Mais que nous importe ! C'est au profit de la Jérusalem céleste qu'ils ont anéanti la Jérusalem terrestre. Le sort de cette dernière nous touche peu. Qu'était-ce en soi-même que Jérusalem ? M. Marius Fontane nous le dira : *L'erreur mosaïque*, observe-t-il, s'acheva dans une ironie. En plein chaos, sur le point le plus désolé, le moins défendable de cette terre ingrate, Israël bâtit sa ville centrale, et il la nomma Jérusalem — Jerouschalem, la *Pacifique* ! la ville *héritage de paix* ! Cette sorte de nid d'aigles, perdu au sommet d'un plateau stérile, était donc le produit dérisoire de la plus décevante des illusions. On avait cru y fonder la paix, et jamais point dans le monde n'a été arrosé de tant de sang. Que les prophètes aient amené la décadence de Jérusalem, pourquoi le regretter ! Il fallait qu'elle périclît pour que l'idéal d'Israël s'élevât au-dessus de cette cité barbare ; pour que, las de chercher en ce monde la *terre promise*, à laquelle leur race ne pouvait renoncer, les derniers des prophètes entrevissent dans les nuées du ciel, *parée comme une épouse*, la Jérusalem nouvelle, le royaume divin que Jésus devait découvrir.

L'histoire aurait tort d'être sans pitié pour les peuples qui se sont ainsi sacrifiés, même inconsciemment, à une œuvre surhumaine. Dieu merci, la sagesse pratique, le bon sens terre à terre, l'art de mesurer l'effort au but à atteindre, d'adoucir l'effort en abaissant le but, sont assez communs. C'est ce qu'on rencontre le plus dans le passé aussi bien que dans le présent. Le proverbe populaire d'après lequel les peuples heureux n'ont pas d'histoire doit s'entendre en ce sens que l'histoire a le devoir de s'occuper surtout des peuples qui ont payé leur noblesse au prix de leur bonheur. Quels que soient leurs fautes et leurs vices, ceux-là seuls sont dignes de l'admiration et de la reconnaissance de l'humanité. Il arrive souvent aux hommes de génie de racheter leur supériorité par d'immenses faiblesses, parfois par de profondes misères. On ne grandit puissamment dans une direction qu'en s'étiolant dans les autres. C'est la loi des organismes moraux, comme des organismes physiques. Hommes et nations n'y échappent point. Ainsi s'explique tout ce qu'il y a eu d'odieux chez les Juifs, tout ce qu'il y a eu de cynique chez les Grecs. Il est sans doute fort malheureux que les peuples et les individus ne se développent point avec ensemble et harmonie. Mais cela revient à dire que tout sur notre globe est déplorablement déséquilibré, vérité qui courait déjà les rues de Jérusalem du temps du roi Salomon. *Rien n'est nouveau sous le soleil !*

Au reste, si M. Marius Fontane me semble très dur pour les Hébreux, qu'on se garde de croire qu'il ne leur rende pas justice. La place même qu'ils occupent dans son livre prouve qu'en dépit de ses jugements terribles sur Moïse, sur les prophètes, sur tout le peuple juif, il regarde la puissance politique comme très inférieure à la grandeur morale. Les empires chaldéens et assyriens, l'Égypte

elle-même pour laquelle il professe un goût particulier, ne semblent figurer dans son ouvrage qu'à cause de leurs rapports, que dans leurs rapports avec Israël. Peut-être l'histoire assyrienne y est-elle trop courte ; peut-être le rôle de l'Assyrie y est-il trop effacé. Les Phéniciens aussi n'y apparaissent qu'au moment de leurs relations avec David et Salomon. Ce serait insuffisant, si nous ne devions les retrouver, sans doute au commencement du prochain volume, comme initiateurs de la civilisation hellénique. Il ne faut jamais oublier que chaque volume de M. Marius Fontane se relie à ceux qui le précèdent et à ceux qui le suivent, et, par suite, qu'aucun d'eux ne forme un tout absolument complet. Ainsi, dans le volume actuel, nous rencontrons toute l'histoire de la décadence de l'Égypte, que M. Marius Fontane s'obstine à appeler *les Égyptes*, par la moins justifiée des innovations. Pourquoi s'arrête-t-il dans cette voie ? Pourquoi ne dit-il pas les Assyries, les Phénicies, les Grèces ? Je l'ignore, car, s'il y a eu des divisions et des particularismes en Égypte, que sont-ils, comparés à ceux de l'Assyrie, de la Phénicie et de la Grèce ?

Les divisions et les particularismes doivent disparaître de l'histoire universelle, pourvu qu'ils se fondent dans une harmonie universelle, qui constitue un type de civilisation commun. La Phénicie, par exemple, n'a jamais été un peuple unique, mais une série de peuples, de royaumes, de républiques, n'ayant quelquefois entre eux aucune liaison politique. Néanmoins, elle nous apparaît avec une unité supérieure, parce que tous les groupes, tous les petits centres, toutes les individualités nationales dont elle se composait ont travaillé à la même œuvre : la création de la navigation et, par elle, l'expansion des arts, des mœurs, des croyances, des industries, des légendes, des sentiments de l'Orient sur les côtes de l'Europe et de l'Afrique. De même pour la Grèce. Qu'y a-t-il de commun, au premier abord, entre le charmant esprit d'Athènes et le génie étroit et sombre de Sparte ? Dans cette terre privilégiée des Hellènes, chaque province, que dis-je ? chaque vallée avait son caractère propre, ses idées particulières, son idiome. Mais tous ces éléments divers, mêlés et confondus aux yeux de la postérité, constituent la Grèce, c'est-à-dire l'harmonie nationale la plus pure qui ait jamais existé, le produit le plus exquis de la civilisation humaine.

A un degré au-dessus, il existe encore des unités, plus vastes, mais non moins réelles. C'est ainsi que M. Marius Fontane a pu réunir dans un même groupe ces peuples asiatiques, dont l'origine est la même et qui, en dépit de toutes les diversités, ne forment qu'une seule famille. Il y a entre eux des traits communs, sur lesquels il ne faut pas trop appuyer, mais qu'il est essentiel de mettre 'en lumière. Les scènes politiques qui se sont passées dans la vallée du Tigre et de l'Euphrate ressemblent d'une manière étonnante à celles qui se sont déroulées dans la vallée du Jourdain et dans les montagnes de la Palestine. Les Chaldéens et les Assyriens n'ont pas été plus capables que les Hébreux de fonder des établissements durables ; leurs immenses empires ont croulé au milieu de révolutions semblables à celles qui ont accompagné la chute du royaume de Juda et d'Israël. Il semble qu'il n'y ait d'autre différence que les dimensions du théâtre, et que le caractère des acteurs soit absolument le même. Et qui sait jusqu'où ont été poussés les rapports ? C'est au retour de la captivité de Babylone que le prophétisme est devenu réellement messianique en Judée ; ce n'est donc pas sur le Jourdain, mais sur l'Euphrate, où les Hébreux suspendaient leurs harpes aux branches des saules, que le souffle du Messie en a fait pour la première fois sortir ces harmonies divines dont l'humanité n'a pas cessé de se bercer. Je ne dis point cela pour diminuer l'originalité des Hébreux ; je le dis uniquement pour montrer combien tout est lié en histoire, combien les créations,

les plus distinctes en apparence, y sont la résultante d'éléments nombreux et divers.

CONTES ARABES MODERNES¹.

Cet ouvrage fait suite à une remarquable *Grammaire du dialecte arabe vulgaire de l'Égypte* que M. Spitta Bey a publiée, il y a deux ans, et qui a obtenu un grand et légitime succès. Il est appelé sans cloute à un succès égal. Nul n'était mieux placé que M. Spitta Bey pour étudier le dialecte vulgaire et la littérature populaire de l'Égypte. Chargé longtemps de la direction de la belle bibliothèque khédiviale du Caire, c'est à lui que cette riche collection de livres et de manuscrits précieux, qui jusque-là était un véritable chaos, a dû d'être rangée avec ordre, clarté et méthode, de manière à favoriser toutes les recherches, à rendre possibles tous les travaux. Savant aussi modeste que distingué, M. Spitta Bey a mené à bonne fin cette œuvre difficile avec un tact et une simplicité parfaits. Il avait à ménager bien des susceptibilités. Ce n'est pas sans quelque émotion que les ulémas et les softas de la mosquée d'El-Azhar voyaient un dépôt d'ouvrages théologiques et de corans entre les mains d'un chrétien. Ce n'est pas non plus sans quelque jalousie que plusieurs savants européens de nationalités diverses voyaient ce même dépôt entre les mains d'un Allemand. Mais M. Spitta Bey montrait aux uns tant de respectueuse sympathie, aux autres tant de bienveillance et d'affabilité, il rendait d'ailleurs à tous tant de services, que personne, jusqu'à la révolution d'Arabi, n'avait songé à l'interrompre dans son œuvre. Il était de ce petit nombre de fonctionnaires européens qui, durant quelques années, ont fait abstraction de tout intérêt de parti, de toute rivalité nationale, pour travailler avec un désintéressement généreux au bien de l'Égypte. Sur le terrain de la science, qui était le sien, il tentait ce que d'autres entreprenaient en même temps sur le terrain politique : le rapprochement des étrangers et des Arabes par l'élévation de ces derniers. Grâce à lui, le Caire possède aujourd'hui une bibliothèque soigneusement arrangée et classée. La possédera-t-il longtemps ? C'est ce que j'ignore ; car la révolution d'Arabi a naturellement chassé M. Spitta Bey d'Égypte et livré sa bibliothèque aux Égyptiens, c'est-à-dire à des hommes aussi incapables de maintenir quelque ordre dans une collection de livres que dans une administration ou un gouvernement.

Pour se débarrasser de M. Spitta Bey, les amis d'Arabi ont prétendu qu'il traitait avec irrévérence les admirables corans, si merveilleusement décorés, qu'on a pu voir à Paris lors de l'Exposition de 1878, dans les galeries du Trocadéro. A les en croire, ces corans, que M. Spitta Bey a préservés de la ruine, auraient servi de table à des festins pantagruéliques, où il buvait du vin et mangeait du jambon, en compagnie de plusieurs amis aussi criminels que lui, sans aucun respect pour le mérite de ces belles œuvres d'art et pour la sainteté de ces livres sacrés. Le fait est que M. Spitta Bey les a enlevés des mosquées, où ils étaient exposés à toutes les avaries ; et les a placés dans des vitrines hermétiquement fermées, où ils sont à l'abri des outrages que leur faisaient subir les doigts crasseux des imans. C'est avec le même zèle qu'il a traité les manuscrits de la bibliothèque khédiviale. Cette bibliothèque est fort mal installée dans un bâtiment froid, humide, sombre et malsain. A force d'y vivre, M. Spitta Bey y a contracté une maladie de poitrine. Mais peu lui importait. Il sacrifiait de bon cœur sa santé à l'accomplissement de sa mission. On l'en a récompensé par d'odieuses

¹ *Contes arabes modernes recueillis et traduits par Guillaume, Spitta Bey* (1 vol. in-8°, J. Brill à Leyde).

calomnies. Enlevé brutalement à son œuvre, il est parti sans se plaindre, sans récriminer contre ceux qui, le traitaient avec une pareille ingratitude ; il n'a pas maudit l'Égypte, qui se montrait si dure et si injuste à son égard ; il lui a dit, au contraire, un adieu amical et de plus en plus dévoué : *Au moment où j'écris ces lignes, déclare-t-il à la fin de la préface de ses Contes arabes modernes, je vais quitter l'Égypte probablement pour toujours, assurément pote longtemps. Je serais heureux si, par les pages suivantes, je gagnais quelques nouveaux amis à la vieille Égypte populaire, humble et cachée, mais forte par la chaleur intérieure de sa vie, par l'intimité et la naïveté de ses sentiments, à cette Égypte inconnue des financiers et des diplomates, qui, depuis les Pharaons jusqu'à nos jours, a survécu à toutes les civilisations.*

J'ai tenu à parler de M. Spitta Bey avant de parler de ses *Contes*, à faire connaître l'homme avant le livre. Le caractère de l'homme n'a point été, en effet, sans influence sur le mérite du livre. Pour pénétrer dans l'intimité de la conscience populaire, pour s'initier aux idées, aux sentiments, au langage de la foule, pour traduire avec fidélité les créations de sa verve inventive, l'esprit ne suffit pas : il faut encore je ne sais quelle sympathie, je ne sais quelle douceur, qui rapprochent l'observateur de l'objet de ses études, et qui l'aident à comprendre bien des choses que, sans elles, il ne comprendrait pas. M. Spitta Bey n'a eu garde de s'enfermer dans la bibliothèque khédiviale. Si importante que soit cette bibliothèque, elle est beaucoup moins riche en manuscrits que nos grandes collections d'Europe. Aller au Caire pour faire des travaux sur l'arabe littéraire, sur la langue et la littérature savantes, dont les principaux monuments sont ou imprimés ou transportés en Occident, serait donc un très faux calcul. Mais il reste le champ immense de l'arabe vulgaire, de la langue et de la littérature populaires, trop dédaignées des savants orientaux et européens, bien qu'on puisse en tirer les plus fructueuses moissons. C'est là qu'est la vie, le mouvement, le progrès, peut-être l'avenir. Si les destinées de la race arabe ne sont point épuisées, si sa civilisation n'est point éteinte par la nôtre, si elle doit se raviver et prendre sous une forme moderne un nouvel essor, ce ne sera qu'à la condition de se détacher de plus en plus de la langue morte qui l'étouffe et, qui la comprime depuis Si longtemps. Les Arabes sont aujourd'hui dans la situation où nous étions au moyen âge, alors que le latin demeurait la seule langue écrite, tandis qu'on parlait partout des dialectes issus de lui, qui ne demandaient, pour devenir à leur tour des langues, qu'à passer de la bouche du peuple sous la plume des grammairiens, des littérateurs et, des savants. Tant qu'a duré cette division, cette bifurcation entre la langue écrite et la langue parlée, entre la langue de quelques -initiés et celle de tout le monde, la nuit du moyen âge a gardé toute son obscurité. Du moment qu'elle a cessé, la lumière a commencé à se faire, et la pensée humaine, dégagée de l'étreinte sous laquelle elle s'étiolait, a mûri au grand air et au grand jour, sans que rien désormais pût arrêter sa croissance et détruire sa liberté.

Les Arabes auront-ils la force d'opérer parmi eux une révolution semblable ? Rien n'est plus douteux. On peut même affirmer qu'ils ne le feront jamais spontanément. Toucher à la langue du Coran leur paraîtrait un vrai sacrilège. Il faudrait, pour les y décider, que l'initiative vînt du dehors. Alors, comme ils sont naturellement imitateurs, ils s'habitueraient peu à peu à suivre l'exemple qu'on leur aurait donné, et finiraient par marcher à grands pas dans la voie dont on leur aurait ouvert l'accès. C'est à cette œuvre de civilisation et de progrès que devraient se consacrer ces arabisants européens qui vont vivre dans les pays orientaux. Tandis que ceux qui restent en Europe s'attachent à la langue morte,

c'est sur la langue vivante qu'ils devraient, eux, concentrer leurs efforts. M. Spitta Bey l'a fait, pour son compte, avec un rare bonheur. Sa *Grammaire du dialecte arabe vulgaire de l'Égypte*, écrite en allemand, est, de l'aveu de toutes les personnes compétentes, un modèle d'érudition. M. Spitta Bey ne s'est pas borné à y étudier minutieusement le dialecte égyptien, il a tenté de le rendre accessible à tous, de le rapprocher d'aussi près que possible des Européens, en substituant aux caractères arabes un système de transcription en lettres latines. Ce que vaut ce système, je n'oserais le dire, n'étant pas assez bon juge pour me permettre d'apprécier une entreprise aussi délicate et aussi compliquée. Quoi qu'il en soit, M. Spitta Bey avait terminé sa grammaire par une série de contes populaires, qui devaient servir de textes originaux pour l'étude de la langue. Mais ce n'était point encore assez. On lui demandait de nouveaux textes ; on lui demandait également de les traduire pour les mettre plus complètement à la portée du public : C'est ce qu'il s'est décidé à faire dans cette nouvelle publication des *Contes arabes modernes*, et, cette fois, ce n'est pas l'allemand qu'il a employé, comme dans sa grammaire, c'est le français, c'est-à-dire la langue européenne la plus répandue en Égypte, celle qui paraissait, il y a quelque temps encore, sur le point de devenir presque aussi populaire que l'arabe lui-même. M. Spitta Bey manie le français avec une parfaite aisance ; on trouve bien çà et là dans son style quelques expressions qui trahissent sa nationalité allemande ; mais il semble qu'il en ait usé à dessein, soit pour rappeler son origine, soit pour serrer de plus près le texte, en consentant à paraître moins élégant, à la condition d'être plus précis.

J'ai transcrit directement, dit-il, le texte arabe de ces contes, d'après les paroles et, pour ainsi dire, sous la dictée des gens du peuple. Jamais je ne me suis permis d'y rien retoucher. On trouvera donc ici toutes les imperfections de style que la manière naturelle et irréfléchie de raconter comporte, à savoir : des répétitions, des changements et des contradictions, même des confusions, etc. On remarquera aussi partout une grande mobilité dans la prononciation, dont les variations perpétuelles sont justement ce qui anime les paroles parlées et leur donne un charme particulier, à l'encontre des paroles transmises par l'écriture, où une orthographe impitoyable fixe et arrête la langue, et lui fait perdre les nuances qui ne veulent pas se soumettre aux lois dictées. Certes, ces lois, prises et appliquées dans leur sens général, ne sont jamais négligées entièrement ; elles fournissent les règles fondamentales au conteur ; mais celui-ci ; toujours inconscient de ce point d'appui, laisse prédominer sa manière à lui de raconter et de sentir, suivant en cela l'impulsion irrésistible de la nature vivante, qui incite chaque individu à vivre de sa vie propre et à faire de la langue commune une langue personnelle où dominant librement les inflexions particulières, les constructions spéciales et les tours singuliers, enfin, les phrases toutes faites, et qui, devenant habituelles à chacun, sont la marque de son génie propre ; et cette interprétation individuelle est d'autant plus grande chez les peuples barbares ou peu civilisés que l'influence des grammairiens et des académies ne s'y fait pas encore sentir. Ainsi, je prie le lecteur de ne pas attribuer à des négligences de transcription les irrégularités de prononciation et surtout la variation continuelle des voyelles qu'il rencontrera dans le texte. J'ai tâché de copier le plus exactement possible les paroles prononcées.

Méthode excellente, puisqu'il s'agit de faire connaître, non une langue fixe, d'une grammaire arrêtée, polie et repolée par les littérateurs et les grammairiens, mais une langue en formation qui se développe dans toute la liberté, dans toute la spontanéité, dans tout, l'imprévu de ses allures ; c'est à son cuisinier, qui ne sait

ni lire ni écrire ; c'est à un cheikh de dixième ordre, qui sait à peine lire, que M. Spitta Bey s'est adressé pour recueillir sur des livres absolument populaires les contes égyptiens. Le premier, à lui seul, lui a fourni onze contes. C'est peut-être beaucoup ! De l'avis de M. Spitta Bey, il en est résulté une certaine monotonie de style, une certaine uniformité de récit. N'aurait-il pas mieux valu faire appel à un plus grand nombre de conteurs ? On s'explique fort bien que M. Spitta Bey n'ait pas voulu recourir aux conteurs de profession, qu'on voit le soir, dans les cafés du Caire, une soi e de guitare à deux cordes à la main, charmer un nombreux auditoire par d'immenses rapsodies, qu'ils chantonnent d'une voix nasillarde en s'accompagnant sur leur instrument. Ces gens-là sont, déjà des artistes ; l'invention populaire peut être gâtée chez eux par le métier. Mais, sans sortir de la foule où la tradition se conserve inaltérée, il eût été, ce me semble, préférable d'interroger la mémoire d'un nombre plus considérable d'indigènes ; on eût obtenu par là une plus grande diversité d'anecdotes, en même temps qu'une variété plus grande d'expressions et d'images dans la langue où ces anecdotes sont racontées.

Si le livre de M. Spitta Bey a un défaut, c'est celui-là ; car on aurait tort de lui reprocher le caractère parfois un peu vulgaire des contes qu'il renferme. Ils appartiennent tous, dit-il lui-même, à l'espèce la plus naïve, ou, si l'on veut, la plus basse du genre : les contes de fées, les contes de nourrices et de vieilles femmes pour amuser les enfants, petits et grands. Et il ajoute aussitôt : Je les ai choisis et pris, parce que les contes de cette espèce nous offrent ordinairement l'esprit populaire le plus pur et le langage le moins mélangé d'emprunts littéraires. Il ne faut donc pas s'attendre à trouver ici une suite aux *Mille et une Nuits* et à leurs merveilleuses aventures. Le milieu où nous transportent les contes de M. Spitta Bey est bien différent. Ils courent les rues du Caire, non les palais des califes ; ils sont le produit de l'invention populaire, toujours un peu monotone, non celui de l'imagination féconde de quelque écrivain. De là vient qu'ils ressemblent d'une manière parfois si frappante aux histoires qui ont bercé notre enfance. C'est à peine si les noms des héros sont changés ; mais les épreuves qu'ils traversent, mais, les moyens par lesquels ils en viennent à bout sont les mêmes que chez nous. On retrouve dans presque tous un homme habile, Mohammed l'Avisé, qui surmonte, avec l'aide de bons génies, les obstacles épouvantables que la haine, l'envie et la jalousie dressent devant lui. Les ogres, les ogresses, les femmes et les jeunes filles innocentes et maltraitées, les frères dévoués à leurs sœurs, les vieilles entremetteuses, etc., en un mot, tous les personnages de notre littérature populaire y jouent également leur rôle. Faut-il voir là un simple effet du hasard ? Faut-il plutôt croire à des origines communes, peut-être à des rapprochements plus modernes qu'on ne serait tenté de le penser au premier abord ? Je n'en sais rien ; mais il peut parfaitement se faire que les causes de ces ressemblances entre les contes égyptiens et les contes européens soient entièrement indépendantes et spontanées. Le champ où se meut le génie du peuple est assez étroit pour qu'on s'y rencontre de très loin, pour qu'e, sous tous les climats, les fleurs en aient le même parfum, pour que l'Orient et l'Occident finissent par s'y croiser. Il ne faut probablement pas chercher d'autre motif en vue d'expliquer comment et pourquoi nous rencontrons dans les contes égyptiens l'histoire de la Belle au Bois dormant, celle du prince Fortuné, voire d'autres histoires moins célèbres qui ont été recueillies dans des recueils modernes, tels que les *Contes d'un buveur de bière*, de M. Deulin. Mais, d'autre part, l'Égypte est si intimement liée à l'Europe depuis près d'un siècle, qu'il ne serait pas impossible que nous eussions importé chez elle un certain

nombre de nos récits, et que, par un échange conforme aux règles de l'économie politique en littérature comme en industrie, elle nous les rendît transformées et revêtues d'un déguisement égyptien.

Je laisse aux amateurs de contes et aux mythologues le soin de résoudre un problème aussi délicat. Je leur laisse aussi à résoudre le problème plus délicat encore des rapports qui existent certainement entre la littérature populaire de l'Égypte actuelle et celle de l'Égypte antique. Après avoir reconnu que ses contes manquaient quelquefois de variété M. Spitta Bey ajoute que cela dénote, à ce qu'il lui semble, [un cercle bien circonscrit d'histoires qui, toutes, ont un cachet particulier, et où les restes d'idées très différentes et souvent très anciennes se sont conservées en se mêlant à l'esprit des gens du peuple](#). C'est ainsi que le héros d'un des contes se débarrasse d'une femme gênante en tuant un scarabée dans lequel la vie de cette femme était enfermée. Voilà qui est réellement tout à fait égyptien ; car le scarabée, personne ne l'ignore, était dans l'antique Égypte le symbole de l'existence et de la résurrection. C'est ainsi également que, dans un autre conte, un joli mythe solaire vient à point pour nous montrer que le culte du soleil n'est pas encore tout à fait oublié des descendants des adorateurs de Râ. J'ai cru enfin découvrir dans un troisième conte plusieurs analogies avec le fameux papyrus d'Orbiney, qui nous a appris le premier que l'Égypte des Pharaons, la sombre et solennelle Égypte, s'était amusée, comme tous les autres peuples, aux inventions romanesques, aux aventures des héros imaginaires. Qui sait jusqu'où ces rapprochements pourraient être poussés ? Qui sait quelles clartés ils pourraient jeter sur les obscurités du passé ! M. Spitta Bey n'a pas quitté le Caire ; mais si d'autres, suivant son exemple, parcouraient toute l'Égypte pour y moissonner les récits, les légendes, les chansons populaires, on s'apercevrait sans doute que, dans ce pays immuable, le christianisme d'abord, l'islamisme ensuite, n'ont point effacé complètement l'empreinte des quarante siècles de civilisation païenne. Quand on voyage sur le Nil, quand on se promène dans les villages en cherchant à dissiper l'impression du présent, que de fois n'arrive-t-il pas de voir s'élever devant soi l'image vivante des représentations qui couvrent les tombeaux ! Les ressemblances sont frappantes, c'est la même nature, la même population, presque les mêmes constructions qu'autrefois ! Les conditions de la vie n'ont point changé, les mœurs ne l'ont guère fait non plus. Il est impossible qu'il ne soit point resté dans la conscience populaire la marque, le souvenir de l'antiquité.

Si le livre de M. Spitta Bey inspirait à quelques jeunes arabisants le désir de se livrer à ce genre d'études, il rendrait assurément à l'histoire aussi bien qu'à la civilisation un véritable service. C'est, je pense, ce que l'auteur a voulu dire, lorsqu'il a exprimé le souhait de gagner quelques nouveaux amis [à la vieille Égypte, humble et cachée](#), qu'ignorent les diplomates et les hommes politiques, et qui, depuis les Pharaons jusqu'à nos jours, survit à toutes leurs combinaisons, se perpétue à travers la ruine successive de toutes leurs entreprises. Si j'avais, de mon côté, à exprimer un vœu, j'ajouterais que c'est aux arabisants français qu'il conviendrait surtout de répondre à l'appel de M. Spitta Bey. La France a compromis, peut-être perdu, son influence politique en Égypte ; mais elle y conserve une influence morale considérable, dont la traduction en français de contes égyptiens recueillis par un Allemand est un nouveau témoignage. Elle ne saurait y renoncer sans s'exposer à de graves dangers, car l'Égypte, grâce à ses glorieux souvenirs, à sa prodigieuse richesse, à sa civilisation supérieure, jouit dans le monde arabe tout entier d'un immense prestige. Tout ce qui s'y passe a un écho immédiat et profond en Algérie et en Syrie. On ne s'en est pas souvenu

lorsqu'il s'est agi d'envoyer quelques soldats au Caire ; plaise au Ciel qu'on s'en souvienne du moins désormais pour y envoyer quelques savants. La science, dans notre siècle, est un instrument politique précieux ; dédaigner d'en user serait une grande faute. Il est fort à craindre que personne ne songe plus désormais, si nous ne le faisons pas nous-mêmes, à traduire en français -la littérature populaire égyptienne ; notre langue risque de disparaître en quelques années de l'Égypte pour laisser la place à l'anglais. Bien souvent, dans les rues du Caire, j'ai été frappé d'entendre de petits âniers qui murmuraient le soir, en rentrant d'accompagner des touristes à la promenade, je ne sais quelles paroles sourdes entre leurs lèvres. Chaque fois que je me suis approché afin de comprendre ce qu'ils disaient, j'ai remarqué qu'ils répétaient, avec espoir de les apprendre, quelques mots d'anglais qu'ils venaient de saisir à la dérobée dans la conversation de leurs clients. Ils se communiquaient les uns aux autres ce que chacun d'eux avait retenu. Dans la Haute-Égypte, j'ai constamment été salué par des : *Good morning ! good bye !* Autrefois on me disait : *Bonjour* et *bonsoir* ! Ce simple changement m'a fait sentir plus cruellement que tout le reste combien la situation de la France en Égypte est modifiée.

Que M. Spitta Bey me pardonne ces réflexions ! Elles ne sont point déplacées ici, puisque je parle d'un livre qui, après tout, est écrit en français. Peut-être aussi contribueront-elles au succès de ce livre en France.

Je n'hésite point à affirmer que tous ceux qui le liront y trouveront plaisir et profit. Sans doute, il s'adresse spécialement aux personnes adonnées à l'étude de l'arabe ; mais les récits qu'il renferme sont trop intéressants pour que le grand public, n'y trouve pas aussi son compte. Le goût des littératures populaires est très répandu aujourd'hui. L'ouvrage de M. Spitta Bey arrive donc à son heure et il serait étrange que, parmi tous les contes dont on nous amuse, ceux qui viennent de ces contrées arabes qui ont longtemps passé pour la patrie même des inventions romanesques ne fussent pas les mieux accueillis et les plus applaudis.

LES CONTES POPULAIRES DE L'ANCIENNE ÉGYPTÉ¹.

I

Ce n'est pas sans quelque surprise que beaucoup de personnes verront figurer dans une collection de traditions, légendes, contes et chansons populaires, un livre sur l'Égypte. Eh quoi ! l'antique Égypte, la mystérieuse Égypte, l'austère Égypte a donc ri, chanté et conté des histoires comme tous les peuples qui l'ont suivie ! Elle a donc eu d'autres traditions que celles qu'on enregistrerait pompeusement sur les murs ; de ses temples, d'autres légendes que celles de ses dieux étranges et de ses rigides souverains ! Elle n'est donc point restée figée dans son immobilité hiératique ; elle s'est amusée, elle s'est divertie, elle s'est livrée aux fantaisies de son imagination, aux caprices de sa verve créatrice ! Rien n'est plus contraire, il faut en convenir, aux opinions qui ont régné pendant des siècles et qui ne sont point encore complètement abandonnées. M. G. Maspero nous avoue que les savants eux-mêmes ont été quelque peu étonnés, lorsque la découverte d'une sorte de nouvelle, analogue aux *Mille et une Nuits*, est venue leur révéler, en 1852, ce côté si imprévu de la littérature et des mœurs égyptiennes. Les savants n'ont pas l'étonnement facile ; mais pouvaient-ils néanmoins s'attendre à ce qui leur arrivait ? Ils avaient bien trouvé déjà dans les papyrus des hymnes à la divinité, des poèmes historiques, des écrits de magie ou de science, jusqu'à des lettres d'affaires et des comptes d'architectes ; mais tout cela ne sortait point du genre sérieux, parfois même du genre ennuyeux, qui confine de si près au précédent. Or il était convenu que les Égyptiens étaient des gens d'une gravité imperturbable, d'une solennité soutenue, aussi raides de leur vivant ; que devaient l'être après la mort leurs momies. On les croyait incapables de faire des romans, et plus encore, de dépenser du papier à les écrire. Il a bien fallu cependant se rendre à l'évidence. Le *Conte des Deux Frères* n'est pas resté un monument unique, une de ces exceptions qui, d'après le proverbe, confirment la règle. Des trouvailles nouvelles nous ont livré peu à peu une série d'œuvres du même genre. Dès lors, la démonstration était faite, elle était complète. Les Égyptiens ont inauguré la littérature d'imagination, comme ils ont inauguré toutes les autres ; ils ne se sont pas bornés à chanter les louanges de leurs dieux, à célébrer les victoires de leurs rois, à faire le dénombrement de leurs richesses. Ces guerriers et ces gens d'affaires, qui ont remporté tant de succès et aligné tant de chiffres, étaient doués d'un caractère naturellement gai, d'une humeur aimable et facile ; vivant sous un ciel clément et dans un climat délicieux, ils se sont plu à peupler le beau pays qui les entourait de créations fantastiques ; la réalité ne leur a pas suffi ; et lorsque, après vingt siècles de ruines et d'oubli, nous remuons les débris, hélas ! trop mutilés de leurs bibliothèques, nous en faisons surgir presque autant de contes que de poèmes lyriques, d'hymnes adressés à la divinité ou des notes d'entrepreneurs.

A dire le vrai, il ne pouvait en être, autrement. Les hommes se ressemblent dans tous les temps et dans toutes les contrées ; les plus anciens ont les mêmes besoins moraux et matériels que les plus modernes ; s'ils nous paraissent si

¹ *Les littératures populaires de toutes les nations : Les Contes populaires de l'Égypte ancienne*, traduits et commentés par M. Gaston Maspero (1 vol., chez Maisonneuve).

différents de nous, c'est que nous les jugeons à la hâte, sur des renseignements incomplets, sans attendre les témoignages qui peuvent seuls nous les faire connaître. A mesure qu'on étudie l'Égypte, on s'aperçoit que son histoire, ses mœurs, sa religion, ses arts n'ont point eu l'immobilité et la sévérité qu'on leur a prêtées. Au commencement de ce siècle, on croyait encore que les hiéroglyphes étaient un système d'écriture mystérieux, privilégié, réservé aux inscriptions monumentales et aux écrits sacerdotaux. Dès qu'on a pu les lire, on a constaté qu'ils avaient été, au contraire, d'un usage universel, qu'ils avaient servi à la vie commune et que les scribes les plus vulgaires ne les avaient pas moins employés, pour leurs correspondances ou pour leurs affaires, que les prêtres pour leurs dogmes ou pour leurs prières. Aussi, ne nous ont-ils point livré, comme on y comptait, les secrets de cette sagesse quasi-divine, les trésors de cette science occulte sur laquelle les Grecs ont fait de si belles phrases, mais qui n'ont sans doute existé que dans leurs phrases ; ils nous ont livré, chose beaucoup plus précieuse, les documents d'une civilisation vraiment humaine où nous avons reconnu tous les caractères de la réalité historique. Que l'antique renommée de l'Égypte en ait souffert auprès des rhéteurs classiques, peu importe. L'Égypte n'a rien perdu, en somme, à nous apparaître telle qu'elle a été, non telle qu'on l'avait si longtemps et si faussement imaginée. On ne peut que se féliciter que la transformation aille jusqu'au bout. Qui pourrait regretter, par exemple, de la voir s'animer dans des légendes et dans des contes populaires, pour nous raconter, avec une charmante naïveté, les occupations de sa vie agricole et les incidents journaliers qui s'y produisaient ; pour nous décrire les mœurs plus ou moins légères de ses femmes, les aventures de ses princes, la pompe de la cour de ses Pharaons, les voyages de ses matelots et les histoires merveilleuses auxquelles ils donnaient lieu ; enfin pour nous montrer en des tableaux : fantastiques les opérations magiques et les apparitions surnaturelles qui se mêlaient à tous les actes de son existence réelle, les Scènes de sorcellerie et les miracles dont son imagination crédule était à chaque instant frappée ! Il y a loin de ces crédules récits aux discours pédants des prêtres dont Platon nous a parlé ; mais n'est-ce pas le cas de redire : *Amicus Plato, sed magis amica veritas* ?

M. G. Maspero a donc eu une idée heureuse de réunir et de traduire tous les contes égyptiens qui ont été retrouvés jusqu'ici. Son joli petit volume, si coquettement imprimé, ne fait point étalage de science ; mais il nous en apprend beaucoup plus. Sur l'Égypte, il nous la fait Cent fois mieux connaître que beaucoup d'in-folio. Nous y surprenons l'Égypte en déshabillé, telle qu'elle se montre égale ment nous dans les innombrables représentations qui couvrent ses tombes ; et qui sont presque toutes d'un réalisme frappant. Il est impossible, lorsqu'on lit les contes égyptiens en Égypte, ainsi que je l'ai fait, de ne pas s'imaginer sans cesse que les descriptions qu'on y trouve sont la mise en œuvre et le commentaire des peintures que l'on rencontre sur les murs. Dès le début du premier d'entre eux, le *Conte des Deux Frères*, on se croit à El-Kab, dans le célèbre tombeau de Pihiri, dont les scènes de labourage ont été popularisées par le grand ouvrage de l'expédition d'Égypte. Tout se passe dans le livre comme dans le tombeau ; jusqu'aux détails les plus minimes, tout y est pareil. Aussi, malgré la simplicité de bon goût avec laquelle les contes égyptiens ont été publiés, malgré l'élégance de l'impression, malgré la commodité du format, qui est un grand mérite pour un ouvrage de ce genre, ne puis-je m'empêcher de regretter que M. G. Maspero ne nous ait point donné une édition ornée d'illustrations. Ah. I quel admirable volume il serait facile de faire en choisissant

parmi ces peintures égyptiennes celles qui ont un rapport direct avec les contes ! Ce serait en même temps une œuvre d'art exquise et une véritable reconstitution archéologique. La vieille Égypte y revivrait tout entière, et, comme au temps lointain où elle aimait à faire appel à tous les arts pour se raconter elle-même de mille manières, le pinceau de ses peintres ou le ciseau de ses sculpteurs viendrait en aide à la plume de ses scribes pour nous initier à ses mœurs et nous faire pénétrer dans sa familiarité.

Mais c'est peut-être trop demander, pour le moment du moins. Afin de l'encourager à nous satisfaire tout à fait un jour, il faut nous contenter aujourd'hui de ce que M. G. Maspero a déjà fait, et l'en remercier sincèrement. C'était une entreprise presque téméraire que de transporter dans notre langue, que d'habiller à la française tout en leur conservant le caractère national, les contes les plus anciens du monde. Chaque ligne, chaque mot fait allusion à des faits que nous ne connaissons plus, à des croyances ou à des usages dont nous avons une idée bien confuse. Quant à la langue, c'est à peine, on le sait, si nous commençons à la comprendre, et il faut un prodigieux effort d'esprit pour nous rendre compte de ce que peut être le style. De plus savants que moi diront si M. G. Maspero est venu à bout de toutes les difficultés de sa tâche ; mais il est impossible qu'un profane même ne soit point frappé de la couleur qu'il a su conserver, ou plutôt restituer à ces récits qui nous arrivent pour ainsi dire d'un autre monde. Sans faire jamais violence au français, il a trouvé le moyen de lui faire rendre des nuances de pensée et de goût d'une étonnante délicatesse. Nourri de la lecture de nos propres conteurs, il a introduit dans les œuvres de leurs confrères d'Égypte tolites celles de leurs expressions qui, à des millions d'années de distance, répondaient à peu près à la même idée. Notre langue se prêtait mal à un travail de ce genre ; elle est trop nette, trop pure, trop concise, trop arrêtée dans ses formes pour traduire avec une parfaite exactitude les inventions d'un peuple dont l'histoire nous reporte à l'origine connue de la civilisation. M. G. Maspero y a pourtant réussi, à tel point qu'on comprend toujours, ou du moins qu'on croit toujours comprendre, en le lisant. Quelques notes très sobres mettent au courant de tout ce qu'il faut savoir ou se rappeler pour n'être pas dépaysé dans le milieu si complètement égyptien où il nous conduit, et où on le suit, non seulement sans fatigue, mais avec un plaisir qui ne faiblit point jusqu'à la fin.

Ce milieu, après tout, n'est pas, comme je l'ai déjà dit, aussi différent du nôtre qu'on pourrait le croire au premier abord. L'Égypte a connu toutes les variétés de contes qui ont fleuri chez les peuples modernes, depuis le conte historique et religieux jusqu'au conte anecdotique, jusqu'à la simple peinture de mœurs. Les contes de fées ne lui ont pas été étrangers, et elle est la première qui ait évoqué des revenants. Les fées égyptiennes n'avaient rien de hideux ; elles ne ressemblaient point aux sorcières du moyen âge : c'étaient sept jeunes et belles déesses, des Hathors à la face rosée, aux oreilles de génisse, ainsi que nous les représentent les monuments. Qu'il s'agît d'annoncer le bonheur ou de prédire la misère, elles souriaient toujours. Comme les fées marraines du moyen âge, dit M. G. Maspero, elles se pressaient autour du lit des accouchées et attendaient la venue de l'enfant pour l'enrichir ou le ruiner de leurs dons. Les peintures du temple de Louqsor et celles du temple d'Esnèh nous les montrent qui jouent le rôle de sages-femmes auprès de la reine Moutemouat, femme de Thoutmos IV, et de la fameuse Cléopâtre. Les unes soutiennent la jeune mère et la raniment par leurs incantations ; les autres reçoivent le nouveau-né, se le passent de main en main, lui prodiguent les premiers soins et lui présentent à l'envi toutes les

félicités. Les délicieux bas-reliefs de Louqsor pourraient servir d'illustration au conte du *Prince Prédestiné*. Les fées Hathors apparurent au berceau du prince, comme à celui d'Aménophis III ; seulement, au lieu de lui présager toutes les félicités qu'il était de règle de promettre à un Pharaon, elles lui annoncèrent qu'il serait tué par le serpent, par le crocodile ou par le chien. Comment il parvint à éloigner la réalisation de ce triste destin, comment il épousa la fille du chef de Naharanna, et comment la sollicitude amoureuse de sa femme veilla longtemps sur lui pour écarter de son chemin le triste fléau qui le menaçait, c'est ce que le conte nous apprend. Les Égyptiens croyaient à la fatalité ; ils étaient persuadés que tôt ou tard l'homme devait subir le sort qui lui était réservé ; cependant la liberté humaine n'était pas réduite à une complète impuissance. Secondée par la magie, elle parvenait à tenir en suspens, durant une période plus ou moins longue, l'inévitable péril. Un jour arrivait où l'oubli d'une précaution, où une imprudence quelconque rendait à la destinée tout son empire ; mais qu'importe ! on avait vécu, on avait aimé, on pouvait mourir sans trop de regrets.

On vivait, en effet, on aimait gaiement dans ce pays, dont on a cru que les craintes superstitieuses avaient brisé complètement la joie. Les peintures de la vie agricole que nous ont laissées les contes, d'accord avec celles des monuments, donnent l'idée d'une existence facile, simple, suffisamment heureuse, au sein d'une nature féconde, au milieu d'animaux qui, comme tous les animaux d'autrefois, avaient le don de la parole, et s'en servaient pour rendre aux hommes d'excellents services. Les matelots qu'une tempête jetait dans une île déserte pouvaient espérer, ainsi qu'il arriva au héros du conte du *Naufagé*, cet ancêtre éloigné de Simbad le Marin, d'y rencontrer un honnête serpent à voix humaine, habitant le pays avec sa famille, qui les accueillait amicalement, leur tenait de beaux discours, leur prédisait un heureux retour, les comblait de cadeaux au moment du départ. Sans aller aussi loin, sans avoir besoin de voguer dans les régions enchanteresses d'où les navires revenaient chargés de merveilles, il n'était pas rare de trouver dans son propre champ une vache de bon conseil, semblable à celle de Bitiou, le rival de Joseph en contenance, laquelle sauva son maître de la mort, en lui apprenant que son frère, trompé par le récit d'une épouse infidèle, l'attendait pour le tuer, embusqué derrière la porte de la maison. L'histoire de Bitiou est trop connue pour que je la raconte de nouveau. Le *Conte des Deux Frères* étant le premier conte égyptien qu'on ait découvert, tout le monde l'a plus ou moins traduit ou commenté. On sait le rôle singulier qu'y joue la femme du frère aîné, Anoupou, digne émule de cette malheureuse femme de Putiphar, dont la conduite légère a fait une si mauvaise réputation à toutes les Égyptiennes. Les contes justifient-ils cette réputation ? M. G. Maspero discute la question avec beaucoup d'esprit. **S'il fallait juger les Égyptiennes**, dit-il, **par le portrait qu'en tracent les romanciers, on serait porté à concevoir de leur chasteté une assez triste opinion.** La fille du Pharaon Rhampsinite ouvre sa chambre à tout venant et s'abandonne à qui veut la prendre : c'est, si l'on veut, une victime de la raison d'État, mais une victime résignée au sacrifice. Toubouï accueille Satni et se déclare prête à le recevoir dans son lit, dès la première entrevue. Si elle paraît incertaine au moment décisif et retarde à plusieurs reprises l'heure de sa défaite, la pudeur n'est pour rien dans son hésitation ; il s'agit de faire acheter au plus cher ce qu'elle a l'intention de vendre et de ne livrer qu'après paiement du prix convenu la vue de Bitiou, jeune et vigoureux, soulève dans le cœur de la femme d'Anoupou un désir irrésistible. L'épouse divine de Bitiou consent à trahir son mari en échange de quelques bijoux et à devenir la maîtresse du roi. Princesses, filles de la caste sacerdotale, paysannes,

toutes se valent en matière de vertu. Les seules personnes honnêtes qui se trouvent : au milieu de tout ce monde-là sont Ahouri et une personne étrangère, la fille du chef de Naharanna ; encore l'emportement avec lequel cette dernière se jette dans les bras de l'homme que le hasard a fait son mari, donne-t-il fort à réfléchir.

On le voit, les témoignages sont nombreux et unanimes. Toutes les héroïnes des conteurs égyptiens sont des femmes de Putiphar, qui attaquent les premières, ou des êtres d'une faiblesse étonnante qui sont vaincues au moindre assaut. Le plus ancien moraliste du monde, Ptahhotpou, définissait la femme vicieuse un faisceau de toutes les méchancetés, un sac plein de toutes les malices. Peignait-il d'après nature, et racontait-on déjà de son temps en Égypte des histoires grivoises du genre de celles qu'Hérodote a recueillies ou de celles que les papyrus nous ont transmises ! Rien n'est plus vraisemblable. Les mœurs étaient faciles en Égypte, dit encore M. G. Maspero. Mûre d'une maturité précoce, l'Égyptienne vivait clans un monde où toutes les lois et toutes les convenances semblaient conspirer à développer ses ardeurs natives. Enfant, elle jouait nue avec ses frères nus ; femme, la mode lui mettait la gorge au vent et l'habillait d'étoffes transparentes qui la laissaient nue sous le regard des hommes. A la ville, les servantes qui l'entouraient d'ordinaire et qui se pressaient autour de son mari ou de ses hôtes ne portaient qu'une étroite ceinture serrée autour de la hanche ; à la campagne, les paysans de ses domaines portaient un habit ouvert pour travailler. La religion et les cérémonies du culte attiraient son attention sur des formes obscènes de la divinité, et l'écriture elle-même étalait à ses regards des images impudiques. Lorsqu'on lui parlait d'amour, elle n'avait pas, comme la jeune fille moderne, la rêverie de l'amour idéal, mais l'image nette et précise de l'amour physique. Malgré cela M. G. Maspero incline à croire que les Égyptiennes ont été calomniées dans les contes et même dans les histoires d'Hérodote, qui ressemblent si fort à des contes. Il pense que nous n'avons pas plus le droit de les juger sur les récits memphites que nous n'aurions celui de juger les bourgeoises du moyen âge sur les fabliaux du temps. Il a sans doute raison ; néanmoins, ce n'est point par hasard que les romans égyptiens sont tous également grivois. L'amour ne va jamais sans quelque ignorance et sans quelque curiosité ; la sensation elle-même ne peut se passer d'idéal ; or, les Égyptiennes savaient trop bien d'avance ce qu'elle leur promettait, pour éprouver ces désirs vagues, ces besoins trompeurs et ces espérances illusoires, qui purifient la volupté et ennoblissent la passion.

Mais peu importe ! Si j'ai fait voir que les contes égyptiens étaient remplis d'aventures pareilles à celle de la femme de Putiphar, c'est pour montrer, par un exemple frappant, qu'avant que les papyrus nous en eussent livré un grand nombre, on aurait pu trouver des récits populaires de la vieille Égypte dans les littératures antiques. L'histoire de Joseph est empreinte d'un bout à l'autre d'un caractère égyptien très tranché. Il en est de même de la plupart de celles que racontent Hérodote et Diodore de Sicile, sans parler de Lucien, du pseudo-Callisthène et de bien d'autres. M. G. Maspero aurait pu doubler son volume s'il avait voulu y faire entrer tout ce qui, dans les historiens' anciens, est du domaine de la légende. Il s'est borné à reproduire le charmant conte de Rhampsinite, rapporté par Hérodote avec une si grande fidélité qu'il est impossible de n'y pas reconnaître, à chaque ligne, la marque égyptienne sous le déguisement grec qui la voile à peine. Hérodote nous donne comme une histoire réelle une invention purement romanesque. Il ne faut pas lui en faire un reproche ; il n'était guère possible qu'il fit autrement. Les égyptologues modernes ont eu quelquefois bien

de la peine à discerner si un papyrus renfermait un conte ou un récit historique. Souvent ils s'y sont trompés. A l'époque où voyageait Hérodote, l'erreur était presque inévitable. Les Grecs avaient d'ailleurs un souci trop médiocre de l'exactitude pour chercher à démêler la vérité au milieu des faits fabuleux que les drogmans et les prêtres leur racontaient. Lorsqu'ils pénétrèrent en Égypte, il s'y était établi depuis longtemps, à côté de l'histoire réelle, une histoire populaire, une légende dorée, parfois bouffonne, toujours amusante. **De même qu'on eut dans l'Europe du moyen âge, dit M. G. Maspero, le cycle de Charlemagne, où le caractère de Charlemagne ne fut guère respecté, on eut en Égypte des cycles de Sésostris, des cycles de Thoutmos III, des cycles de Khéops, où la personne de Sésostris, de Thoutmos III ou de Khéops se modifia au point de devenir souvent méconnaissable.** L'ordre des dynasties fut bouleversé ; les rois se succédèrent d'après une méthode des plus fantasques ; le père prit parfois la place du fils ou de l'arrière-petit-fils, heureux quand l'interversion ne fut pas plus grande et quand on ne mit pas les souverains des dynasties récentes avant ceux des dynasties de l'ancien empire ! Des sobriquets populaires devinrent des noms propres, des épithètes furent transformées en héros. Les événements ne furent pas plus respectés, que les personnages. Il résulta de ces curieuses combinaisons une légende qui ressemblait à l'histoire de l'Égypte à peu près autant que les récits de la Bibliothèque bleue ressemblent à notre histoire. C'est pourtant cette légende que les Grecs nous ont transmise, et que les historiens, jusqu'à la découverte des hiéroglyphes, ont reproduite avec crédulité. Il a fallu le génie de Champollion pour nous apprendre que le second livre d'Hérodote n'était qu'une première édition des contes égyptiens. Doit-on le regretter beaucoup ? M. G. Maspero ne le pense pas, et je suis, pour mon compte, tout à fait de son avis. Si Hérodote s'était méfié des récits que lui faisaient ses guides, il ne nous eût rien appris sur l'Égypte, ou il ne nous aurait appris que ce que les monuments commencent à nous apprendre beaucoup mieux qu'il n'aurait pu le faire. **En revanche, dit M. G. Maspero, nous y aurions perdu la plupart de ces récits étranges et souvent bouffons qu'il nous a si joliment racontés. Phéron ne nous serait pas connu, ni Protée, ni Rhamsinite. Je crois que ç'aurait été grand dommage.** Dans tous les cas, qu'on le regrette ou non, il est certain que c'est par le conte que nous avons abordé l'Égypte. Nous ne l'avons longtemps connue que par là. Aujourd'hui seulement nous commençons à retrouver l'histoire ; mais nous aurions grand tort de dédaigner le conte qui peut nous donner encore beaucoup de renseignements utiles et d'agréables distractions.

II

Si le merveilleux des contes égyptiens ressemble à bien des égards au merveilleux de contes de tous les peuples, cela ne veut point dire qu'il n'ait pas aussi un côté Profondément original, qu'on ne trouve nulle part ailleurs. L'idée que l'ancienne Égypte se faisait de la vie répondait naturellement aux conditions de l'existence terrestre, lesquelles sont partout et toujours à peu près les mêmes, en dépit des différences des siècles, des contrées et des climats. Mais c'est par la manière dont ils conçoivent la mort et dont ils se représentent ce qui la suit que les peuples font preuve d'une imagination réellement personnelle, car chacun d'eux construit, suivant ses fantaisies ou ses espérances particulières, un monde sur lequel le rêve seul peut nous donner prise. Les historiens grecs ne nous avaient pas trompés en nous disant que les Égyptiens considéraient le tombeau comme leur véritable demeure, et que les demeures actuelles n'étaient pour eux que des hôtelleries. Comme il s'agissait là d'une croyance et non d'un fait, ils avaient trouvé dans les récits populaires qu'on leur donnait et qu'ils

prenaient pour de l'histoire un reflet précis de la vérité. Mais c'est de nos jours seulement que cette vérité a été mise dans toute sa lumière. Les innombrables textes qui couvrent les stèles et les parois des syringes, sans parler des papyrus funéraires, presque aussi innombrables que les textes lapidaires, nous ont appris que les Égyptiens ne mouraient réellement pas dans le sens que nous attachons à ce mot. A peine le souffle de la vie terrestre avait-il abandonné leur corps, qu'un double de leur personne, qu'une partie d'eux-mêmes, qui était l'image exacte, quoique plus légère, de leur forme mondaine, s'échappait d'eux pour aller s'engouffrer dans les entrailles de la terre, par la bouche d'une sorte de fente de rochers située près d'Abidos, où elle rejoignait le cortège des dieux. Quand je dis que ce double, que cette partie impalpable de l'homme s'échappait du corps, je ne me sers pas d'une expression très exacte, car, je l'ai indiqué ailleurs, le but de la momification était au contraire de lui permettre de conserver le corps dont elle avait besoin comme support et comme appui. Mais je ne cherche pas à exposer les conditions auxquelles était liée l'existence d'outre-tombe. Il me suffit de dire qu'au delà de la mort apparente, la vie se poursuivait dans un monde nouveau. Les eaux éternelles après avoir formé la voûte des cieux se perdaient à l'Occident, emportant avec elles la barque du soleil et son escorte de dieux lumineux. C'était là que commençait le domaine des morts. M. G. Maspero en fait une description que confirment tous les monuments. **Pendant douze heures, l'escadre divine parcourait de longs corridors sombres, où les génies, les uns hostiles, les autres bienveillants, tantôt s'efforçaient de l'arrêter, tantôt l'aidaient à vaincre les dangers du voyage. D'espace en espace, une porte défendue par un serpent gigantesque s'ouvrait devant elle et lui livrait l'accès d'une salle immense, remplie de flamme et de fumée, de monstres aux formes hideuses et de bourreaux qui torturaient les damnés ; puis, les couloirs recommençaient étroits et obscurs, et la course à l'aveugle au milieu des ténèbres, et les luttes contre les génies malfaisants, et l'accueil joyeux des dieux propices. A partir du milieu de la nuit, on remontait vers la surface de la terre. Au matin, le soleil avait atteint l'extrême limite de la contrée ténébreuse, et sortait à l'Orient pour éclairer un nouveau jour.**

L'idée que les Égyptiens se faisaient de la mort donne lieu, on se l'explique sans peine, à une série d'inventions romanesques non moins nombreuses et non moins variées que celles qui tenaient leur origine du spectacle du monde actuel. Plusieurs de leurs contes se passent dans les tombeaux. Ils peignaient la vie des **demeures éternelles** avec autant de soin que la vie des maisons passagères où l'homme restait quelques heures avant d'entrer dans l'éternité. Je ne sais s'il existe en aucune langue un conte d'une vérité aussi étrange et d'une couleur aussi saisissante que le conte de *Satni Kâdmois*. Presque tous les personnages sont des ombres, et la plus grande partie du récit se déroule auprès d'un cercueil. J'ai dit dans un premier article que les hommes pouvaient lutter contre leur destinée terrestre au moyen de la magie, qu'avec des incantations, des formules sacrées, ils éloignaient d'eux les périls dont ils étaient menacés. Mais on comprend sans peine qu'ils avaient encore plus besoin de secours surnaturels dans la région sombre où la mort les conduisait. C'est pour cela que leurs parents embaumaient leurs corps au milieu de cérémonies mystérieuses, les couvraient d'amulettes, plaçaient sur eux les livres mystiques qui contenaient les saintes paroles. **Les chapitres du *Livre des morts*, dit M. G. Maspero, et d'autres écrits théologiques, dont on déposait un exemplaire dans chaque cercueil, étaient pour l'âme autant de charmes qui lui ouvraient les chemins des sphères infernales et en écartaient les dangers. Si, au temps qu'elle était encore dans la**

chair, elle avait eu soin de les apprendre par avance, cela n'en valait que mieux. Si la pauvreté, l'ignorance, la paresse, l'impuissance à croire ou quelque autre raison l'avaient empêchée de recevoir l'instruction nécessaire à, sa sûreté, même après la mort, un parent ou un ami charitable pouvait lui servir d'instructeur. C'en était assez de réciter chaque prière auprès de la momie ou sur les amulettes pour que la connaissance en passât ; par je ne sais quelle subtile opération, à l'âme désincarnée.

Telle était la loi commune ; mais avec l'aide de certains livres, plus saints encore que les livres ordinaires, on se donnait dans l'autre monde une vie aussi intime peut-être que la vie terrestre. Il y avait une fois un roi, nommé Onsirmari, dont le fils Satni Khâmois était fort instruit en toutes choses. Il serait trop long d'énumérer tout ce qu'il connaissait. Qu'on se contente de savoir qu'il avait appris d'un vieux savant de la cour de son père qu'il existait dans le tombeau de Noferképtah, fils du roi Minibphtah, un livre où Thoth lui-même, le dieu de l'intelligence, avait écrit de sa main deux formules surpassant en puissance toutes les autres formules magiques. Des deux formules qui y sont écrites, lui avait dit le vieux savant, si tu en récites la première, tu charmeras le ciel, la terre, l'enfer, les montagnes, les eaux ; tu connaîtras les oiseaux du ciel et les reptiles, tous, tant qu'ils sont ; tu verras les poissons, car la force divine les fera monter à la surface. Si tu lis la seconde formulé, encore que tu serais dans la tombe, tu auras la forme que tu avais sur la terre ; même tu verras le soleil se levant au ciel et son cycle de dieux, la lune en la forme qu'elle a lorsqu'elle paraît. Naturellement ce langage éveilla l'ambition de Satni, qui se rendit dans la nécropole de Memphis, où il passa trois jours à déchiffrer les stèles pour chercher la tombe de Noferképtah. Quand il l'eut découverte, il y descendit bravement. Le spectacle qui l'y attendait aurait fait reculer un moins ferme que lui. Une lumière divine, aussi éclatante que celle du soleil, sortait du livre, et éclairait la demeure éternelle où reposait Noferképtah avec sa femme, Ahouri, et son fils, Mikhonsou ; ce qu'il y avait de plus singulier, c'est qu'en réalité Noferképtah seul était dans la tombe de Memphis, Ahouri et Mikhonsou ayant été enterrés à Coptos ; mais, grâce à la vertu du livre magique, cette partie impalpable, cette image, ce double de la mère et de l'enfant dont j'ai parlé tout à l'heure, étaient venus rejoindre le corps du père et vivre avec lui de la vie des morts. Ils y étaient si bien venus, que lorsque Satni entra dans la tombe, ce fut Ahouri et non Noferképtah qui l'interpella, sans doute en vertu de ce goût invétéré pour la parole que les femmes ont toujours eu, et qu'elles gardaient, paraît-il, en Égypte, jusque dans l'éternité. Satni fit connaître le but de sa visite. Aussitôt Ahouri s'appliqua à lui démontrer, dans un long et verbeux discours, qu'e la possession du livre qu'il convoitait était pleine de périls. Pour l'en convaincre, elle lui raconta comment cette possession avait causé sa mort, celle de son fils et celle de son mari. Je ne la suivrai pas dans tous les détails de son récit, qui remonte à sa naissance. Sœur de Noferképtah, suivant la coutume de l'Égypte, elle avait aimé son frère et l'avait épousé. Bientôt elle était devenue mère, et rien n'aurait troublé la paix de son ménage si, par malheur, un vieux prêtre n'avait tenu un jour à Noferképtah le même langage que Satni devait entendre plus tard de la bouche d'un savant de la cour de son père. Le livre de Thoth n'était pas facile à atteindre. Il est à Coptos, avait dit le vieux prêtre, au milieu du fleuve, dans un coffret de bronze et de fer. Le coffret de fer est dans un coffret de bronze ; le coffret de bronze est dans un coffret de bois de palme ; le coffret de bois de palme est dans un coffret d'ivoire et d'ébène ; le coffret d'ivoire et d'ébène est dans un coffret d'argent ; le coffret d'argent est dans un

coffret d'or, et le livre est dans celui-ci. Et il y a un fourmillement de serpents, de scorpions et de toutes sortes de reptiles autour du coffret dans lequel est le livre, et il y a un serpent immortel autour du coffret en question. Toutes ces difficultés, bien entendu, n'ébranlèrent pas la résolution de Noferképtah. Il se rendit à Coptos avec sa femme et son fils, trouva les coffrets, détruisit les scorpions, lutta contre les serpents, et s'empara du livre. Tandis qu'il accomplissait ces hauts faits, Ahourî était arrivée au bord de la rivière de Coptos ; elle attendait là, impatiente comme une femme. *Je ne buvais, dit-elle, ni en mangeais, je ne faisais chose du monde, j'étais comme une personne arrivée à la bonne demeure*, c'est-à-dire au tombeau. Hélas ! elle était, en effet, sur le point d'y arriver. Ahourî et Noferképtah jouirent un instant de leur toute-puissance ; ils enchantèrent le ciel, la terre, l'enfer, les montagnes, les eaux : ils connurent les poissons de l'eau, les oiseaux du ciel, enfin tous les animaux ; ils contemplèrent le soleil qui apparaissait à l'horizon avec son cycle de dieux, la lune à son lever et toutes les étoiles du ciel en leur forme. Après quoi, pour être bien sûr de conserver son trésor, Noferképtah, *qui était un scribe accompli et un homme fort savant*, choisit un papyrus vierge sur lequel il écrivit les paroles du livre. Il le couvrit de parfums, le fit dissoudre dans de l'eau et l'avalâ ; précisément, selon la remarque fort juste de M. G. Maspero, de la manière dont madame de Sévigné aurait voulu pouvoir avaler les traités de Nicole, en bouillon. Jusque-là tout allait bien ; mais le retour à Memphis fut terrible. Quand Thoth sut que son livre avait été volé ; il alla se plaindre à Râ, lequel lui livra Noferképtah et toute sa famille. Le jeune enfant, Mikhonsou, fut la première victime de la colère divine : *Il sortit de dessous le tendelet de la barque royale, tomba au fleuve, appela Râ, et quiconque était sur la rive poussa une clameur*. Puis vint le tour d'Ahourî. Grâce à la puissance de son livre, Noferképtah parvint bien à faire remonter sa femme et son fils à la surface de l'eau ; il s'entretint même avec eux et apprit de leur bouche *le rapport que Thoth avait fait devant Râ* ; mais il ne put leur rendre la vie terrestre. Il les fit donc enterrer à Coptos et reprit son chemin. Mais avant d'arriver à Memphis, il réfléchit que son père allait lui demander compte de ce, qu'il avait fait de la femme et de l'enfant. En conséquence, il jugea plus sage de suivre leur exemple, de sortir de dessous le tendelet de la barque royale, de tomber à l'eau, d'appeler Râ, tandis que quiconque était sur la rive poussait une clameur disant : *Ô quel grand deuil, quel deuil considérable ! Il est parti le scribe excellent, le savant qui n'avait point d'égal !*

Il fallait que Satni eût le cœur bien dur, pour écouter sans effroi un pareil récit. C'est ce qui arriva cependant. Loin de se laisser émouvoir par les malheurs d'Ahourî, il menaça Noferképtah de lui prendre son livre par la force s'il ne consentait pas à le lui donner de bonne grâce. Noferképtah préféra le jouer au *cinquante-deux* avec Satni, et il va sans dire qu'il le perdit. Aussitôt Satni saisit le livre, et quand il remonta hors de la tombe *la lumière marcha devant lui et l'obscurité marcha derrière lui. Ahourî pleura après lui, disant, Gloire à toi, ô l'obscurité ! Gloire à toi, ô la lumière ! L'anéantissement vient dans le tombeau !* Et, en effet, la lumière divine qui éclairait la syringe s'éteignit. Noferképtah cependant ne perdit pas l'espérance en voyant entrer la nuit. Laisant à sa femme les larmes inutiles : *Ne te tourmente point*, lui dit-il. *Je lui ferai rapporter ce livre par la suite, une fourche et un bâton à la main, un brasier allumé sur la tête.*

Le moyen employé par Noferképtah pour amener Satni à faire une démarche aussi humiliante n'est pas des plus aisés à raconter. J'essaierai néanmoins parce qu'il a, comme tout ce qui précède, une couleur égyptienne très prononcée. Pour

être un héros, Satni n'en était pas moins sujet aux faiblesses humaines. Il avait bravé l'enfer sans perdre la tête, il perdit à la fois la tête et le cœur en apercevant Toubouï, la fille du prophète de Bastit, dame de Onkhto, qui se promenait sur le parvis du temple de Phtah. Dès l'heure que la vit Satni, il ne sut plus l'endroit du monde où il était. Les Égyptiens n'avaient point l'habitude de s'attarder aux hésitations de l'amour. Satni envoya donc à Toubouï un message comminatoire pour lui offrir dix pièces d'or à une condition que l'on devine, et lui déclarer que si elle refusait, elle subirait le sort de Noferképtah : on lui prendrait de force ce qu'elle ne voudrait pas donner de bonne amitié. Mais il paraît, comme je l'ai dit, qu'on en arrivait difficilement à ces extrémités avec les Égyptiennes. Toubouï se contenta de faire ses conditions et de demander le secret. Satni fut conduit à sa demeure. Il y avait un mur tout à l'entour, il y avait un jardin du côté du nord, il y avait un perron devant la porte. Pour le dire en passant, les monuments sont remplis de représentations de maisons pareilles. Satni franchit l'enceinte ; il trouva Toubouï qui le prit par la main et le conduisit à l'étage supérieur qui était enduit d'un bariolage de lapis-lazuli vrai et de mâfek vrai (probablement d'émeraude ou de turquoise), il y avait là plusieurs lits tendus d'étoffe de lin royal, plus de nombreuses coupes en or sur le guéridon. Toubouï se mit à offrir à boire et à manger à Satni qui, tout en acceptant par politesse, lui répondait chaque fois avec la naïveté des hommes en pareille circonstance. Ce n'est pas là ce que je sais bien. Ce n'est pas, en effet, pour cela qu'il était venu ; mais, quand il se montra plus pressant, Toubouï lui fit remarquer qu'elle était chaste, qu'elle n'était pas une personne vile, et qu'en conséquence il fallait pour la posséder lui octroyer d'abord, par donation écrite, tout l'argent, toutes les choses et tous les biens qui appartenaient à, Satni. Pressé par son amour, celui-ci fit gaîment abandon de sa fortune entière. Un scribe dressa l'acte de donation. Quand ce fut fini, Toubouï revêtit un voile de fin lin et un costume dont la transparence devait affoler Satni. L'effet fut infaillible ; mais Toubouï éleva alors de nouvelles difficultés. Satni avait des enfants qui pouvaient protester contre la donation ; les enfants durent donc signer le contrat. Toubouï ne fut pas encore satisfaite : qui sait si un jour ces enfants ne protesteraient pas contre la signature qu'on venait de leur arracher ? qui sait s'ils ne poursuivraient pas l'annulation d'un acte ainsi extorqué ? Il n'y avait qu'un moyen de prévenir ce danger, c'était de les faire mettre à mort sur-le-champ. La passion de Satni s'exaspérait : Qu'on me fasse le crime dont le désir t'est entré au cœur ! s'écria-t-il. Toubouï fit tuer les enfants de Satni devant lui, elle les fit jeter au bas de la fenêtre aux chiens et aux chats, et ceux-ci en mangèrent les chairs, et il les entendit pendant qu'il buvait avec Toubouï. Pour le coup, il ne restait plus de défaite à cette dernière ; mais au moment où Satni étendait la main pour la saisir, elle ouvrit une bouche si large qu'il en sortit un grand orage.

Toutes ces scènes de volupté et de carnage n'étaient heureusement qu'une hallucination, hallucination puissante et que ce conte égyptien dépeint avec une vigueur que j'ai été obligé d'affaiblir beaucoup. Lorsque Satni se réveilla, il était dans une chambre de four sans aucun vêtement sur le dos. Le reste de l'histoire offre moins d'intérêt. On comprend sans peine que c'est Noferképtah qui avait envoyé à son ennemi un rêve abominable, pour le punir de son crime et le décider à lui restituer le livre divin qu'il lui avait ravi. Sur le conseil du roi son père, Satni se décida à rapporter un trésor aussi dangereux au tombeau de Noferképtah, dans les conditions humiliantes que celui-ci avait prédites. Il fit mieux, car il se rendit à Coptos pour y chercher les corps d'Ahouri et de Mikhonsou, fin de les replacer auprès de celui de Noferképtah. Il ne fut pas

facile de les découvrir. Enfin un vieillard dit à Satni : *Le père du père de mon père a dit au père de mon père, et le père de mon père a dit à mon père : Les endroits où reposent Ahouri et Mikhonsou, son enfant, sont sur la limite méridionale du lieu nommé Pehémato.* Ce renseignement était juste. Satni put pousser sa réparation jusqu'au bout. Ainsi donc la conclusion de ces scènes, tour à tour fantastiques et tragiques, fut le retour des corps d'Ahouri et de Mikhonsou dans le tombeau où leurs doubles les attendaient. Qui sait si le conte tout entier n'a pas été écrit pour ce dénouement ? Qui sait si Satni n'avait pas été, depuis l'origine, l'instrument inconscient de la puissance magique dont disposait Noferképtah ? Qui sait s'il n'était pas descendu dans l'autre monde et s'il n'avait pas eu dans celui-ci de si singulières aventures uniquement par l'effet des incantations magiques du possesseur du livre de Thoth ! Sans cloute, les doubles d'Ahouri et de Mikhonsou étaient à Memphis à côté de celui de leur époux et père ; mais ils n'y étaient que d'une manière insuffisante, car, suivant les Égyptiens, après la mort comme dans cette vie, l'essence impalpable qui est en nous et qui nous anime ne peut subsister longtemps si elle ne s'incarne dans la matière et si elle ne s'introduit dans une forme corporelle.

Ce n'est pas parce qu'il est le plus intéressant de tous que j'ai analysé longuement le conte de Satni Khâmois. Le *Conte des Deux Frères* a plus de mouvement et de pittoresque. D'autres sont remplis de descriptions plus attachantes, d'épisodes plus humains, de sentiments plus vrais ; je citerai, par exemple, les Aventures de Sinouhit, dont le début est charmant. Il s'agit d'un malheureux qui fuit l'Égypte pour échapper à la colère du Pharaon. La peinture qu'il nous trace des premières douleurs de l'exil est d'une beauté achevée. Perdu dans le désert, il est prêt à succomber à la fatigue. *Alors, dit-il, la soif s'élança sur moi : je faiblis, mon gosier s'embrasa ; je me disais déjà : C'est le goret de la mort, quand soudain je relevai mon cœur, je rassemblai mes forces. J'entendais la voix douce des bestiaux.* Le reste du récit n'est pas au-dessous de ce commencement. Mais si j'ai choisi, parmi tant d'autres, le conte de Satni Khâmois, c'est à cause du milieu où il se passe et de la façon dont il met en lumière les idées des Égyptiens sur la mort. Ce peuple, qu'on croyait dépourvu d'imagination, en a montré plus que personne dans sa manière de concevoir et de peindre l'autre monde. Ce sera toujours par ce côté-là qu'il nous intéressera le plus. N'est-ce point, en effet, pour n'avoir pas voulu croire à la mort et pour l'avoir si énergiquement niée que l'Égypte nous a laissé tant de tombeaux, tant de monuments, tant de livres qui lui ont rendu dans notre siècle une existence non moins merveilleuse que celle d'Ahouri et de Mikhonsou. Résignée à se contenter de la vie terrestre, elle n'eût créé que des œuvres éphémères dont les dernières traces auraient disparu depuis des milliers d'années. Si étranges que nous paraissent ses croyances sur la mort, elles ont été le principe fondamental de sa civilisation, et elles sont aujourd'hui la cause de sa résurrection historique. Dans les contes comme dans l'histoire, il me semble qu'on doit d'abord s'attacher à elles, puisque tout le reste vient d'elles et leur est subordonné.

LA POÉSIE AMOUREUSE DANS L'ANCIENNE ÉGYPTE¹.

I

On ne se représente pas volontiers un Égyptien d'autrefois, amoureux et à genou devant sa maîtresse, dit M. G. Maspero. Il serait plus juste de dire que, naguère encore, on ne se représentait pas volontiers un Égyptien dans cette posture ; car sur ce point, comme sur bien d'autres, les Égyptiens nous ont causé de telles surprises que rien aujourd'hui de leur part ne saurait plus nous étonner. Le temps est passé où l'on ne voulait voir en eux qu'un peuple de momies, enfermé dans des tombes obscures ou dans à es temples solennels. Bien avant le jugement dernier, la fameuse trompette des anges a retenti aux quatre coins de la grande nécropole qui s'étend sur les rives du Nil : aussitôt un souffle de vie a fait frissonner des cercueils innombrables, et les morts sont sortis du lit de sable où ils dormaient depuis tant de siècles. Il leur a fallu quelques années pour s'habituer au grand air, à la pleine lumière depuis si longtemps évanouie pour eux ; au premier abord, ils semblaient un peu raides, paralysés par les bandelettes qui pressaient encore leurs membres alourdis ; mais peu à peu leurs liens sont tombés, leur corps s'est ranimé, le sang est remonté à leur visage, leur cœur s'est repris à battre. Chose étrange sous la magie de cette résurrection, le vieux peuple d'Égypte qu'on croyait si différent de nous et dont l'immense existence s'était écoulée, imaginait-on, dans une sorte de contemplation hiératique excluant toutes les passions humaines, a paru tel qu'il était, tel que nous sommes tous, occupé par les soins, troublé par les émotions, séduit par les chimères, conduit par les illusions dont ce monde est éternellement le jouet. Nous l'avons vu agir, penser, rire, chanter, pleurer, espérer et craindre suivant les lois constantes de notre globe et de notre espèce. Il ne nous manquait plus que de le voir aimer C'est ainsi qu'on nous le montre aujourd'hui. Le roman nous avait décrit l'amour rétrospectif que les momies pouvaient inspirer aux hommes de notre époque ; la science fait mieux : elle nous peint l'amour vrai que ces momies ont éprouvé les unes polir les autres à l'époque où, suivant une jolie expression de M. G. Maspero, elles n'étaient momies qu'en espérance.

Notre siècle, si fécond en belles découvertes, n'en a fait peut-être aucune qui soit comparable à celle de l'ancienne Égypte. D'un seul coup elle a dissipé une nuée d'erreurs traditionnelles qui couvrait le berceau de notre histoire et de nos origines. Tout ce que nous Savions, ou plutôt tout ce que nous croyions savoir sur cette antique civilisation des bords du Nil, la première qui ait brillé sur la Méditerranée, et l'une des plus fécondes parmi celles qui ont préparé la nôtre, était, sinon entièrement faux, au moins déplorablement incomplet. Lorsqu'on lit les historiens grecs, lorsqu'on parcourt l'admirable mais plus qu'étrange tableau que Bossuet a tracé, d'après eux, de l'ancienne Égypte dans son Discours sur l'histoire universelle, on est frappé du monde de préjugés qu'il a fallu détruire pour atteindre la vérité. L'Égypte, telle qu'on la représentait avant le déchiffrement des hiéroglyphes, ne ressemblait à rien d'humain ; c'était un de ces pays que l'imagination des théoriciens et des poètes aime. parfois à créer de

¹ *Les chants d'amour du papyrus de Turin et du papyrus Harris n° 500* par M. Gaston Maspero (*Journal asiatique*, janvier 1883).

toutes pièces, comme une satire de la réalité : êtres de raison, personnifications vivantes de toutes les vertus, menant une existence froidement régulière, espèces d'automates jouant sans la moindre défaillance le rôle héroïque pour lequel ils ont été formés. Le prestige d'une sagesse inconnue qu'enveloppait le nuage d'une écriture mystérieuse permettait à cette légende d'échapper à la critique, de résister à l'observation. Ce sera l'honneur de notre pays d'avoir porté le premier à cette fantasmagorie historique un coup décisif. Quelques années ont suffi à Champollion pour la réduire à néant. Jamais carrière d'inventeur n'a été à la fois si courte et si pleine. Il s'était emparé de l'Égypte entière, a dit M. James Darmesteter, dans ses quarante siècles d'histoire, d'art, de religion, de littérature, et il parcourait cet immense domaine dans tous les sens, au hasard des documents nouveaux qui lui tombaient sous la main dans cette exhumation générale des monuments de l'Égypte : la marche du premier consul peut seule donner une idée de cette rapidité de conquête et de la puissance des coups¹. Hélas ! Champollion devait tomber au plus fort de ses triomphes, laissant une œuvre merveilleuse, mais inachevée. Il avait soulevé le voile ; il n'avait pu qu'entrevoir ce que celui-ci avait si longtemps caché à, tous les regards.

A la mort de Champollion, la science dont il avait posé les inébranlables fondements était-, trop peu avancée pour rester à l'abri des retours offensifs des anciennes erreurs et pour échapper au danger des erreurs nouvelles, qui ne pouvaient manquer de naître de l'enivrement même des premiers succès. Elle traversa chez nous une crise véritable. Les meilleurs disciples de Champollion étaient en Allemagne, en Angleterre, en Italie ; en France, l'héritage du maître était tombé entre des mains trop promptes à vouloir lui faire donner tous ses fruits. Déjà l'égyptologie glissait sur la pente fatale des synthèses hâtives, des généralisations précipitées ; elle allait s'y perdre, lorsque, par bonheur, M. de Rougé parut. On refuse quelquefois à notre pays les qualités supérieures de la science, on le croit pauvrement doué pour la grande érudition ; les Allemands à cet égard le traitent avec un rare dédain : pour répondre à leurs critiques, ne suffit-il pas de rappeler que, dans un seul domaine, après avoir perdu Champollion, la France a produit M. de Rougé ? Jamais, assurément, esprit plus rigoureux, plus sévère et en même temps plus vaste n'a repris, constitué et affermi l'œuvre du génie. Sous la main puissante de M. de Rougé, la science égyptologique qui s'égarait est rentrée dans la voie au bout de laquelle se trouvent les victoires certaines. Contenue par une méthode inflexible, la philologie acquit une précision et une sécurité qui permettent d'affirmer qu'un jour viendra où un texte égyptien ne sera pas moins clair pour nous qu'un texte grec ou latin. Quant à l'histoire, qu'on avait plutôt devinée que constituée jusque-là, M. de Rougé indiqua, en recherchant et en retrouvant sur les monuments les traces des six premières dynasties, par quels moyens et à l'aide de quels documents on devait l'écrire. Pendant qu'il traçait ainsi le double programme des études égyptologiques, un étonnant amateur, un homme que ses antécédents et les occupations de sa vie ne semblaient pas destiner à l'érudition, M. Chabas, traduisait avec une merveilleuse perspicacité tous les textes que le hasard ou les recherches de sa curiosité, toujours avide et toujours irritée contre les obstacles, mettaient à sa disposition. Son œuvre, un peu épaisse, n'en a pas moins été très féconde : elle a répandu beaucoup de lumière sur la langue, sur l'histoire, sur les mœurs de l'ancienne Égypte. M. Chabas est mort loué de toute l'Allemagne savante ; c'est à peine si la France s'est aperçue

¹ *Essais orientaux*, page 55.

de sa mort. Les journaux qui consacrent des nécrologies au moindre des romanciers, n'ont pas eu une ligne pour cet infatigable travailleur, qui a si fortement contribué à nous révéler une histoire plus belle et plus imprévue que tous les romans.

La France ne semble pas se douter de tout ce qu'elle a fait, de tout ce qu'elle fait encore au profit d'une science dont l'invention est, dans notre siècle, un de ses plus beaux titres de gloire. Lorsque M. de Rougé est mort, quinze années n'ont point été perdues, comme après la disparition de Champollion, pour les progrès de l'égyptologie. Plus heureux que Champollion, M. de Rougé avait des disciples dignes de lui, et parmi eux il s'en trouvait un qui, bien que fort jeune, était déjà un maître. Le Collège de France n'hésita pas à lui confier la chaire que le second créateur de l'égyptologie laissait vacante. M. G. Maspero s'était senti attiré dès l'enfance vers une science où il devait s'avancer si vite et si sûrement, qu'il a commencé à l'enseigner au moment où les autres commencent à l'apprendre. Lorsqu'il a ouvert son cours à l'École des hautes études, tous ses auditeurs, sans exception, étaient plus âgés que lui. Au Collège de France, les plus jeunes avaient son âge. Mais cette étonnante précocité n'enlevait rien à la solidité de l'enseignement de M. G. Maspero. Formé à l'école de M. de Rougé, le jeune maître apportait comme lui, dans l'étude des textes, la sévérité indispensable à la découverte d'une grammaire encore inconnue et d'une langue à peine devinée ; il ne lui suffisait pas, à l'exemple de tant d'autres, de discerner un mot dans une phrase pour la traduire tout entière ; il pressait chaque terme afin d'en justifier la valeur et d'en saisir exactement la portée. Doué d'une mémoire prodigieuse, possédant presque toutes les langues modernes ; ayant étudié soigneusement le mécanisme de toutes les langues antiques, il ne lui manquait aucun des instruments qui permettent au philologue d'accomplir, avec sûreté les travaux les plus délicats. De bonne heure, il s'était mis à traduire des textes égyptiens, et du premier coup il l'avait fait presque sans erreur. A part M. Brugsch, auquel un long passé scientifique et des œuvres capitales assurent une place à part dans la science égyptologique, il n'y a pas un égyptologue auquel on doive aujourd'hui un aussi grand nombre de traductions. Jetez les yeux sur un ouvrage quelconque concernant l'Égypte — par exemple sur les deux volumes que M. François Lenormant vient de lui consacrer dans la nouvelle édition de son *Manuel d'histoire ancienne*, — et vous verrez que presque tous les textes littéraires, historiques, scientifiques, religieux, artistiques qui y sont cités, ont été traduits par M. G. Maspero, et ils ont été traduits si fidèlement que les juges les plus difficiles n'ont pu trouver à redire. M. Chabas lui-même, pour lequel toutes les traductions, sauf les siennes, étaient contestables, a dû renoncer, après quelques essais inutiles, à prendre M. G. Maspero en faute et à le convaincre de s'être trompé,

Mais, si par leur abondance et par leur mérite, les travaux de M. G. Maspero sur la langue et sur la grammaire égyptiennes sont dignes de continuer ceux de M. de Rougé, il est un point sur lequel M. G. Maspero a dépassé ses devanciers et n'a peut-être pas de rivaux parmi ses contemporains. Le premier, il a écrit l'histoire de l'Égypte avec la sévérité des méthodes contemporaines. Dieu me préserve d'être injuste envers l'histoire de M. Brugsch, un des livres les plus importants qu'ait produits l'égyptologie ! Mais l'histoire de M. Brugsch n'est pas, à proprement parler, une histoire ; c'est tantôt une simple réunion de textes, supérieurement traduits, tantôt un recueil d'hypothèses où l'imagination tient une trop large place pour qu'on ne s'en défie pas quelque peu. M. G. Maspero à, lui aussi, traduit beaucoup de textes et l'imagination ne lui fait pas défaut ; il a

voulu néanmoins que son histoire ne fût ni une compilation savante, ni une œuvre où la fantaisie eût sa part, si petite qu'elle fût. Replaçant les Égyptiens l'origine de l'histoire, au milieu des peuples avec lesquels, dans le cours de leurs longues destinées, ils sont entrés en contact et ont engagé de grandes luttes, il a dû, pour nous les peindre, tracer le tableau de l'antiquité orientale tout entière. Il a mis en œuvre, dans ce dessein, les découvertes modernes qui ont renouvelé la connaissance de la Chaldée, de l'Assyrie, de la Judée et de la Perse, aussi bien que de l'Égypte, entreprise immense qu'un esprit encyclopédique pouvait seul mener à bonne fin ! *L'Histoire ancienne des peuples de l'Orient* n'est pas sans défauts ; quelques-unes de ses parties devront être modifiées pour suivre les incessants progrès de la science ; mais, tel qu'il est, ce livre est supérieur à tout ce que les autres nations possèdent dans le même genre ; aussi a-t-il acquis une autorité européenne et figure-t-il parmi les fruits les plus appréciés de notre production scientifique.

L'Histoire ancienne des peuples de l'Orient est néanmoins, une œuvre de jeunesse. A peine, M. G. Maspero l'avait-il terminée, qu'il le reprenait en quelque sorte par le détail, étudiant dans une série de Mémoires, de plus en plus remarquables, la littérature, les arts, les mœurs, les habitudes, les doctrines religieuses du peuple dont il avait tracé en quelques grandes lignes les destinées générales. C'est, là qu'il devait faire preuve des plus fines, des plus rares qualités. En débrouillant le mystère de la langue et de l'histoire de l'Égypte, les premiers égyptologues, arrêtés par les événements principaux, préoccupés avant tout, de chronologie, cherchant d'abord à établir la géographie du pays qu'ils venaient de découvrir, n'avaient pas eu le temps d'observer de près, avec une attention suffisante, les documents qui devaient nous révéler l'homme historique sous l'Égyptien légendaire. Ils avaient laissé subsister les vieux préjugés, ou les avaient remplacés par d'autres tout aussi faux. Dès ses débuts, M. G. Maspero avait senti l'intérêt d'une étude maladroitement dédaignée. Sous prétexte de nous faire connaître le style épistolaire égyptien, sa thèse pour le doctorat nous initiait aux mille scènes de la vie réelle dont la correspondance, réelle ou factice, porte toujours le reflet. Interprétée par lui, la rhétorique des scribes égyptiens se transformait en une série de renseignements sur les côtés les plus intimes de la vieille Égypte. C'était un premier pas dans une voie où M. G. Maspero devait en faire bien d'autres. Avec sa merveilleuse intuition des textes, il allait découvrir sur les stèles et sur les papyrus, cent choses que personne avant lui, n'y avait soupçonnées.

Un jour, il annonça l'intention de faire, son cours au Collège de France sur les textes funéraires : l'étonnement fut général ; ces textes traduits, commentés cent fois, étaient restés fort obscurs et semblaient fort stériles. Quelle ne fut pas l'admiration des auditeurs de M. G. Maspero, lorsqu'ils le virent restituer, avec leur secours, non seulement tous les rites, toutes les cérémonies des funérailles, mais encore toutes les idées que traduisaient ces rites, toutes les croyances auxquelles ces cérémonies répondaient. La conception de la mort en Égypte, jusque-là si inintelligible, devenait, d'une étonnante clarté ; et cette conception, quelque étrange qu'elle nous paraisse, s'est répandue dans tout le monde antique : Peut-être un jour faudra-t-il y remonter pour dissiper bien des obscurités qui couvrent encore pour nous les croyances grecques et romaines. Mais, même en supposant que la lumière faite par M. G. Maspero dans les tombes égyptiennes ne doive pas les dépasser, n'est-ce point déjà, beaucoup que d'avoir retrouvé ce que pensait de nos destinées futures le peuple auquel l'antiquité a accordé le plus grand renom de sagesse ? Chez les Égyptiens

d'ailleurs, comme Hérodote et Diodore nous l'avaient si justement dit, la mort était la grande préoccupation qui dominait toute la vie. Il est donc fort naturel qu'en étudiant, après les textes funéraires, la littérature légère de l'Égypte, ses romans, ses contes, ses œuvres d'imagination, M. G. Maspero soit parvenu à nous les faire comprendre, ce qui n'était point encore arrivé. Comment s'expliquerait-on les épopées et les fabliaux du moyen âge si l'on ignorait les doctrines chrétiennes ? De même l'Égypte ne s'explique que par sa religion. Le culte d'Osiris, c'est-à-dire le culte de la tombe, le seul qu'elle ait toujours pratiqué, est en quelque sorte le mot de l'énigme, à l'aide duquel disparaissent peu à peu tous les mystères qui nous la cachaient ou nous la défiguraient.

M. G. Maspero avait achevé tous les travaux auxquels je viens de faire allusion, lorsqu'il fut chargé par le gouvernement français d'aller fonder au Caire une école d'égyptologie. Il avait reçu de grand cœur cette mission, qui ne devait l'éloigner que fort peu de temps de Paris et qui ne l'arrachait pas aux textes où il savait faire de si belles trouvailles. Mais, quelques jours après son arrivée en Égypte, le directeur général des fouilles égyptiennes, notre illustre compatriote Mariette, succombait à la maladie qu'il avait contractée dans le rude labeur auquel il avait voué sa vie. Il fallait lui donner un successeur. Par un noble sentiment de reconnaissance envers la France, le gouvernement égyptien d'alors demandait un Français : M. G. Maspero était inévitablement désigné.

Ce n'est pourtant pas sans peine, et surtout sans regrets, qu'il s'était décidé à accepter un héritage, admirable à coup sûr, mais plein de périls autant que de gloire. Il fallait en un jour, sans transition, par pur dévouement à la France et à la science, renoncer à l'existence tranquille du savant de cabinet pour courir toutes les aventures de l'explorateur. Et, quand je parle d'aventures, qu'on ne m'accuse pas d'exagération ! On a beaucoup dit qu'après ce que Mariette avait fait en Égypte, qu'avec la situation qu'il y avait acquise et qu'il léguait à son successeur, le rôle de celui-ci devait être des plus faciles, voire des plus heureux. Il en eût été ainsi sans aucun doute, si l'Égypte, demeurant sous l'influence de notre pays, eût gardé le régime que le contrôle anglo-français y avait organisé. Mais, au moment même où l'on pressait M. G. Maspero de prendre la direction des fouilles, la révolution militaire venait d'éclater au Caire, et il n'était pas difficile d'en prévoir les conséquences. M. G. Maspero les prévoyait : faut-il s'étonner s'il ne s'y exposait qu'avec répugnance, lui que ses goûts et ses instincts avaient destiné au calme des études d'érudition ? Mais il y avait, un devoir à accomplir ; M. G. Maspero ne pouvait pas s'y soustraire. Ses prévisions pessimistes ont été dépassées : outre les maux qu'il attendait, il a dû supporter les massacres, le bombardement d'Alexandrie, la ruine de l'autorité française, le choléra. Qu'importe ! Grâce à lui, notre pays n'a pas tout perdu en Égypte ; il y a gardé l'égyptologie. [Prenne qui voudra](#), a dit encore M. James Darmesteter, [le monopole d'exploiter l'Égypte du jour et de dépouiller les fellahs ; l'Égypte, dans ses quarante siècles, est à la France, de par le génie de Champollion et de Mariette](#)¹. Qu'on me permette d'ajouter : et de par le dévouement de M. G. Maspero !

On aurait tort de croire, d'ailleurs, qu'en acceptant la succession de Mariette, M. G. Maspero affrontât seulement les périls physiques et politiques. Il pouvait y trouver bien des déconvenues scientifiques. Pour s'être montré un grammairien et un historien de premier ordre, était-il certain d'avoir d'emblée les qualités de

¹ *Essais orientaux*, page 69.

l'archéologue, ou du moins de l'archéologue voyageur et explorateur ? Il possédait mieux que personne l'art de faire sortir des monuments tout ce qu'ils sont susceptibles de nous apprendre sur le passé ; mais possédait-il également l'art de faire sortir les monuments eux-mêmes des cachettes profondes où ils sont enfouis ? Mariette avait poussé cet art-là jusqu'au génie ; il en avait fait sa spécialité ; aux années les plus prospères de l'Égypte, les ressources ne lui avaient pas manqué pour en remuer le sol et pour y découvrir tout un monde disparu ; il avait tiré un tel parti des fouilles égyptiennes qu'on pouvait croire qu'après lui un temps d'arrêt se produirait inévitablement. Il fallait quelque témérité, soit pour reprendre une œuvre aussi éblouissante que la sienne dans un moment où l'Égypte ruinée ne pouvait plus y consacrer que des sommes modiques, soit pour se hasarder à marcher sur ses traces sans être sûr de posséder son admirable puissance de divination archéologique. Eh bien ! M. G. Maspero a fait au Caire ce qu'il avait déjà fait à Paris : il a continué immédiatement Mariette, comme il avait continué M. de Rougé.

Quelques mois après avoir pris la direction des fouilles, il faisait cette découverte de Déir-el-Bâhârî, qui est peut-être la plus brillante de toutes celles auxquelles l'Égypte a donné lieu. En même temps, il pénétrait dans les pyramides que tout le monde croyait silencieuses, pour y rencontrer les plus vieux textes funéraires du monde. Ses deux coups d'essai étaient des coups de maître, et c'était de ces coups qui ne sont point dus au hasard ou à la fortune, mais qui ont été préparés par de longues méditations, qui sont le fruit d'une observation patiente, unie à la plus grande sagacité. M. Renan a dit avec raison que Mariette, avant de fouiller, savait ce qu'il allait découvrir. Il en est de même de M. G. Maspero : s'il a découvert les momies de Déir-el-Bâhârî et les textes des pyramides, c'est qu'il avait deviné qu'ils existaient, c'est qu'il les cherchait.

J'ai l'air d'être bien loin de la poésie amoureuse des anciens Égyptiens ! Qu'on me pardonne le long détour que j'ai fait pour y arriver : j'y suis enfin, ou plutôt je vais y être. J'avais besoin de parler d'abord de l'homme qui nous les a fait connaître, et j'ai encore besoin de dire comment il nous les a fait connaître.

Au moment où il est arrivé en Égypte, M. G. Maspero revenait d'une mission à Turin, où il avait recueilli une moisson de textes qu'il se proposait de traduire et de commenter. Lorsqu'il s'est vu obligé de remplacer Mariette, il a craint un instant d'être forcé d'abandonner son projet. Rien n'est plus difficile que de mener de front la vie de l'archéologue voyageur et celle du philologue et de l'historien. Quand on a passé de longues journées sous un ciel de feu, les yeux brûlés par un soleil aveuglant et une chaude poussière ; quand on a fait de longues courses dans le désert, gravi des rochers abrupts, marché lourdement dans un sable mou ; quand on est descendu, au bout d'une corde soutenue par la main des fellahs, au fond de puits noirs, empestés par l'odeur de la chauve-souris et celle des momies ; quand on a subi toutes les fatigues morales et physiques des fouilles, comment trouver le soir, en rentrant dans la cabine d'un bateau, la force de travailler encore sur des stèles et sur des papyrus illisibles ? Presque personne n'y est parvenu. Mariette, quoique doué d'instincts philologiques remarquables, a renoncé presque entièrement à les développer lorsqu'il s'est lancé dans l'archéologie active. M. G. Maspero n'a pas voulu suivre son exemple. Que de fois je l'ai vu, au retour de nos longues courses, dont je revenais, pour mon compte, brisé, incapable de me mouvoir, incapable même de lire, se pencher immédiatement sur sa table, et la vue encore obscurcie par l'éclat de la lumière d'Égypte, plonger des regards avides sur des photographies de papyrus tellement indécises qu'à peine les profanes y distinguaient-ils

quelques signes imperceptibles ! Il restait là de longues heures, tandis que tout le monde autour de lui, plongé dans l'abattement ou le sommeil, se reposait des fatigues du jour et se préparait à celles du lendemain. Dans le calme du soir, si profond et si doux, qui enveloppe le Nil d'un immense silence, il nous laissait rêver ou dormir ; lui, il travaillait. Un murmure lointain, arrivant à travers les siècles, éveillait en lui de charmants souvenirs, bien faits pour le distraire des ennuis du présent. Les momies que nous avons rencontrées ensemble dans la journée, il les écoutait parler le soir ; leurs paroles, fixées depuis si longtemps dans les papyrus, se ranimaient tout à coup et chantaient à son oreille. Quoi ? des refrains d'amour, des poésies langoureuses dont je veux essayer de faire sentir la séduction.

II

M. G. Maspero nous donne deux recueils de chants d'amour de l'ancienne Égypte : l'un a été découvert parmi les monuments de Turin ; l'autre, parmi les manuscrits de Londres. Par malheur, ils sont tous- deux horriblement mutilés ; c'est tout au plus si l'on parvient à restituer quelques fragments des œuvres poétiques qu'ils renferment. Mais, quelque incomplets que soient ces fragments, il nous permettent de juger du tour que prenait la passion dans la littérature égyptienne. On va voir combien, sous ce rapport, l'Égypte ressemblait au reste de l'Orient. Ce qui frappe d'abord, lorsqu'on lit les traductions de M. G. Maspero, ce sont les nombreux rapports qu'elles présentent avec le *Cantique des cantiques*, ce livre étrange et charmant, que le plus singulier des destins a fait figurer dans la collection des livres inspirés, auxquels une grande portion de l'humanité demande depuis des siècles l'aliment religieux de sa conscience. Comme dans le *Cantique des cantiques*, l'héroïne des chants d'amour égyptiens est constamment désignée sous le nom de *sœur* ; et, comme son homonyme de Judée, elle emploie dans l'expression des sentiments qui la dévorent des images poétiques tantôt d'une douceur exquise, tantôt violence extrême, mais toujours d'une hardiesse dont l'imagination plus froide des Occidentaux a parfois quelque peine comprendre la beauté. La nature tout entière s'anime sous l'émotion qui agite la femme amoureuse ; la voix des oiseaux, le parfum des fleurs, le murmure du vent passent dans sa langue enflammée qui semble être l'écho non affaibli de je ne sais, quelle ardent profonde s'exhalant des choses pour embraser l'humanité. M. G. Maspero ne pense pas qu'il soit nécessaire d'expliquer les analogies du *Cantique des cantiques* avec les chansons égyptiennes, par les emprunts faits à l'Égypte. L'Hébreu et l'Égyptien avaient, d'après lui, la même conception de l'amour et devaient, par suite en parler à peu près dans les mêmes termes. Il est certain que, sous les climats brûlants des contrées orientales, les émotions humaines ne varient guère, ni en nature ni en intensité. L'amour ne s'y perd pas, comme en Occident, dans la brunie confuse et mélancolique des rêveries ; il se mêle à toutes les joies, à tous les éblouissements de la terre ; il devient comme le motif principal de cette immense harmonie qui sort des rayons du soleil, des splendeurs de la lumière, des mille enchantements d'une nature en fête.

Je ne veux pas dire par là que l'amour en Orient n'ait point de tristesses. Il est, au contraire, profondément empreint du sentiment de la fragilité des espérances et de la brièveté du bonheur. Un des recueils traduits par M. G. Maspero contient, entre deux élégies amoureuses, l'admirable *Chant du harpiste*, qui est,

on le sait, le plus parfait des chants funéraires de l'ancienne Égypte¹. Que vient faire à cette place cet hymne d'outre-tombe ? Il n'est pas difficile de l'expliquer. Les Égyptiens se plaisaient aux contrastes violents. Hérodote raconte qu'au milieu des dîners d'apparat, au moment où la gaieté des convives était le plus bruyante, on faisait circuler autour de la table une petite momie en bois déposée dans un cercueil. L'esclave qui la présentait disait à chacun : *Regarde ceci, puis bois et prends du bon temps, car tu seras tel après la mort*. Le *Chant du harpiste* joue le rôle de la momie au milieu des refrains d'amour ; il invite les amants à jouir vite, car l'heure de la séparation est sur le point de sonner. Ainsi la pensée de la mort, qui donne aux émotions du cœur une énergie particulière, était toujours présente à l'esprit de l'Égyptien amoureux. Il savait que la maîtresse qu'il prenait dans ses bras allait lui échapper, et il l'en pressait avec plus d'ardeur. Mais il ne mêlait pas à son extase tous les tourments de l'âme dont les Occidentaux font d'ordinaire l'assaisonnement de la passion. Le ciel était pur ; la nature embrasée, et la mort allait venir ! Cela suffisait pour qu'il aimât sans mesure, mais non pas sans douleur, puisque tout devait finir !

Le plus long des recueils traduits par M. G. Maspero, tiré du papyrus Harris n° 500, est celui où la fougue de l'amour égyptien est de beaucoup le mieux peinte. Le premier, déchiffré sur le papyrus de Turin, est surtout curieux en ce qu'il nous montre avec quelle afféterie, quels jeux d'esprit, quelle mignardise on parlait déjà des choses du cœur en ces piges reculés qui se perdent dans la nuit des siècles. Il avait longtemps dérouté la perspicacité des traducteurs. On n'y voyait que du feu, et, comme il arrive parfois en pareille occasion aux savants les plus austères, on en tirait la conclusion qu'il devait contenir des choses fort légères. M. Chabas avait cru y reconnaître le récit d'un général d'armée, appartenant peut-être à la famille royale, lequel racontait les aventures qui lui étaient arrivées *dans un jardin magnifique, où il avait été entraîné par une de ces messagères d'amour, dont les imitatrices infectent encore aujourd'hui les grandes villes modernes*. Ce général d'armée venait évidemment de quelque *bateau des fleurs*, dans le genre de ceux de la Chine, que les eaux indifférentes du Nil auraient jadis fait flotter. M. Chabas donna donc à son récit le titre, *d'Épisode du jardin des fleurs*. C'était un titre fort émoustillant ; mais, à force d'y regarder de près, M. G. Maspero a vu s'évanouir peu à peu et le bateau des fleurs, et le général d'armée, et *la messagère d'amour dont les imitatrices infectent encore aujourd'hui les grandes villes modernes*. Il a distingué, à la place, trois arbres dialoguant à qui mieux mieux pour célébrer la beauté d'une femme. Mais, qu'on se rassure ! ces arbres auraient pu au besoin figurer dans un *jardin des fleurs*. L'un d'eux, le plus vieux, qui n'est pas pour cela le plus sage, après avoir comparé les charmes de la femme à tout ce qu'il a lui-même de plus parfait, ses graines, ses feuilles, etc., se plaint avec amertume d'être négligé par elle : on ne vient plus s'ébattre à son ombre, comme on faisait auparavant ; c'est sous des arbres plus jeunes qu'on se livre aux enchantements de la passion ; aussi menace-t-il les amants de sa vengeance ; s'ils persistent à le délaisser, il parlera, il dira ce qu'il a vu ; et comme il a beaucoup vu, dès que l'on connaîtra les amours de la jeune femme, adieu les fleurs et les parfums ! *On châtiara la bien-aimée, — si bien qu'elle ne retrouvera plus ses bouquets de lis et de boutons, — ses offrandes de lotus bleus et de parfums, — ses goûters de lait et de beurre, — qui lui viennent de tous ses vassaux*. Néanmoins le vieil arbre est

¹ Le *Chant du harpiste* a été traduit par M. Gaston Maspero (Voir *Études égyptiennes*, t. Ier, pp. 177-185).

plein d'indulgence pourvu qu'on revienne à lui, il oubliera sa mauvaise humeur, ses méchants projets. *Qu'elle te fasse passer le jour présent dans le bonheur*, dit-il à l'amant. *Allons, caressez-le*, dit-il à la maîtresse ; — *qu'il passe le jour entier à l'abri de l'arbre qui le cache*.

On pense bien que les deux autres arbres, dont le tour est venu de dissimuler sous leur ombrage les plaisirs des amants, ne sont pas en reste de louanges et de provocations. Le dernier de tous, *le petit sycomore qu'elle a planté de sa main*, étant le plus jeune, se montre le plus engageant. Par surcroît de précautions, et pour que sa missive soit mieux accueillie, il charge la fille du jardinier de la transmettre à sa bien-aimée : *Viens, passe un instant ici au milieu des jeunes femmes ! Le verger est dans son beau jour ; — pavillon et kiosque sont à ta disposition ; — les gouverneurs de ces domaines se réjouissent — et sautent de plaisir à ta vue*. Suit une énumération des mets, des breuvages, des parfums que le petit sycomore annonce à celle dont il cherche à capter ou plutôt à garder la confiance. Après quoi, le vieil arbre n'ayant parlé que d'un jour de bonheur, il en propose trois : *Allons, passe chaque jour dans le bonheur, — matin après matin, trois jours de suite, — assise à mon ombre, — ton maître à ta droite ; enivre-le, — obéis à ce qu'il te dit ! — Si la salle où l'on boit la bière est bouleversée par l'ivresse, — quand la sœur est avec son frère, — si elle lève son œil sur moi, — la sœur, pendant sa promenade, — moi j'ai le sein fermé et ne dis point ce que je vois, — non plus que ce qu'ils disent ! Il est discret, le petit sycomore ! Que les amants soient agités par l'ivresse, que dans l'enivrement de la promenade la sœur s'abandonne sans remords à la volupté, il ne dira rien ! Il n'est pas de ces vieux querelleurs qui mêlent la menace aux promesses. Il ne raconte ni ce qu'il voit, ni ce qu'il entend ; son ombre protège, son murmure ne trahit pas*.

Si piquant que soit le dialogue des trois arbres, les poésies amoureuses du papyrus Harris ont un bien autre intérêt. Ce sont celles-là qui rappellent par bien des côtés le *Cantique des cantiques*, qui en égalent parfois la suavité et l'énergie. Malheureusement, je l'ai déjà dit, elles sont bien mutilées ! Le premier chant, surtout, a beaucoup souffert. Le début est illisible ; puis, vient une courte peinture de la passion d'une vigueur remarquable : *Ton amour pénètre en mon sein de même que le vin se répand dans l'eau, dé même que le parfum s'amalgame à la gomme, de même que le lait se mêle au miel ; tu te presses d'accourir pour voir ta sœur, comme la cavale qui aperçoit l'étalon, comme l'épervier qui fond sur la colombe...* Le reste est indéchiffrable. Un peu plus loin, le chant reprend, mais il contient tellement d'allusions aux idées et aux choses de l'Égypte, qu'il est difficile d'en bien saisir le sens. C'est ce qui nous arrive trop souvent dans la littérature égyptienne. Lorsqu'un amant s'écrie par exemple : *Je m'embarquerai sur le canal, j'entourerai mes épaules de myrte, et j'arriverai à Onkhtoui, et j'adresserai ma prière à tout dieu juste : — Que ma sœur soit pendant la nuit comme la source vive dont les myrtes sont semblables à Phtah, les nymphœas semblables à Sokhit, les lotus bleus semblables à Aditi, les lotus roses semblables à Nofirtoum. Que le Mur Blanc lui donne d'éclairer la terre de ses beautés, et Memphis les boîtes de fard qu'on dépose devant Nofir-ho !* Lorsqu'un amant parle ainsi, nos oreilles sont surprises par tous ces noms barbares pour elles, qui ne rappellent rien à notre esprit. Supposez cependant que nous fussions familiarisés avec tous les dieux de l'ancienne Égypte, comme avec ceux de la Grèce ; que nous connussions leurs sanctuaires, leurs vallées préférées, les fleuves qu'ils ont aimés, les fleurs qui leur ont servi d'emblèmes,

est-ce : que cette poésie ne nous semblerait pas très naturelle ? est-ce qu'elle n'éveillerait, pas quelque émotion en nos cœurs ?

Elle nous laisse froids parce que nous ne la comprenons pas ; sa langue n'est, point la nôtre ; les mots dont elle se sert nous sont étrangers. Le Mur Blanc de Memphis ne saurait briller pour nous, du même, éclat que la Muraille de l'Acropole, au pied de laquelle nous sommes nés. N'en accusons pas la poésie égyptienne ; n'en accusons que l'ignorance humaine, grâce à laquelle, quand on appartient à une civilisation, tout ce qui n'est pas elle reste inintelligible, ou ne devient intelligible qu'au moyen d'un effort, dans lequel le sentiment du beau s'émousse, l'enthousiasme s'éteint et se refroidit.

Heureusement l'accessoire poétique n'est qu'une partie de la poésie ; dès que celle-ci, au lieu de s'attarder aux choses extérieures, peint les sentiments de l'âme, elle est la même dans tous les temps, sous tous les climats. L'amant qui tout à l'heure invoquait les dieux-justes en faveur de sa bien aimée ajoute aussitôt : *Je me coucherai dans ma chambre ; je serai malade gravement, et nos voisins, entreront pour s'informer de moi. Si ma sœur vient avec eux, elle fera honte aux médecins, car elle connaît mon mal. — La villa de ma sœur a juste son bassin devant la porte de sa maison : l'huis s'ouvre, et ma sœur sort en colère. Que je devienne gardien de sa porte, afin qu'elle me donne des ordres et que j'entende sa voix, même lorsqu'elle est irritée et que l'enfant a peur d'elle ! Ici tout est limpide, tout est vrai, moderne, éternel. Les autres chansons d'amour valent mieux encore. Dans l'une d'elles, la sœur explique à son frère qu'elle est allée tendre ses filets pour prendre les oiseaux de Pount tout embaumés de parfums ; elle lui propose de venir avec elle ; elle lui promet de lui faire entendre les cris plaintifs de son bel oiseau parfumé ; puis, ne recevant qu'un refus, elle renonce à sa chasse et exhale sa douleur amoureuse dans une élégie d'une adorable séduction*

*Le cri de l'oie résonne plaintif, car elle a pris son ver d'appât, mais ton amour me chasse d'elle, et je ne sais pas m'en délivrer. J'enlèverai mes rets et lacs ! Je dirai à ma mère, vers qui je vais chaque jour chargée de captifs : *Je ne prépare plus mon piège !* car ton amour me rend prisonnière. — L'oie s'envole, se pose, elle a salué les greniers de son cri ; la foule des oiseaux croise sur le fleuve, mais je ne fais plus attention à eux, je ne songe qu'à mon amour seul, car mon cœur est lié à ton cœur, et je ne puis m'éloigner de tes perfections. — Mon frère sort de sa maison, il passe sans s'inquiéter de mon amour, et mon cœur s'arrête en moi. J'ai beau voir les gâteaux et les parfums, j'ai beau apercevoir les huiles et les essences : ce qui est doux à la bondie est maintenant amer pour moi comme le fiel d'un oiseau. Ce sont les souffles de ta narine qui, seuls, donnent la vie à mon cœur, et alors il me semble qu'Ammon m'est donné à toujours et à jamais¹. — Ô mon bel ami, mon désir, c'est que je devienne maîtresse de tes biens, en qualité d'épouse ; c'est que ton bras posé sur mon bras, tu te promènes à ton gré ; car alors je dirai à mon cœur, qui est dans ton sein, mes supplications ! Si mon grand ami ne vient pas pendant la nuit, je suis comme qui est au tombeau ! Or, toi, n'es-tu pas la santé et la vie, celui qui transmet les joies de la santé à mon cœur qui te cherche ? La voix de la tourterelle résonne, elle dit : *Voici l'aube, las ! où est mon chemin ?* Toi, tu es l'oiseau, tu m'appelles, j'ai trouvé mon frère dans sa chambre à coucher, et mon cœur s'est réjoui plus que leurs*

¹ L'amant est la vie, et, quand il vient, l'amante pense qu'on lui a donné le bonheur éternel du dieu suprême Ammon.

cœurs, et je ne m'échapperai point ; mais, la main dans ta main, je me promènerai et je serai avec toi en toute place, heureuse puisqu'il fait de moi la première des femmes et qu'il ne brise pas mon cœur ! — Ah ! que je mette ma tête à la porte du' dehors, car voici, mon frère vient à moi, mes yeux sont fixés sur la route, mon oreille écoute les bruits de pas sur la chaussée, car je me suis fait de l'amour de mon frère le bien unique, et mon cœur ne se tait point quand il s'agit de lui. Mais il m'envoie un messenger aux pieds rapides à entrer et à sortir pour me dire : *Je ne suis pas libre !* Ô toi dont on ne se lasse pas de contempler la force, pourquoi briser le cœur d'une autre jusqu'à la mort ? — Mon cœur est si heureux de l'amour que tu as pour moi, que la moitié du devant de ma coiffure tombe quand je viens en courant pour te chercher, et mon chignon est défait. Pourtant je te jure que je pare ma chevelure et que je me tiens prête à toute heure.

Quelle délicieuse peinture des espérances, des soins et des déceptions de l'amour ! Quel charme dans ces aveux de la jeune femme qui ne peut se taire, même auprès de sa mère, parce que son cœur est lié à celui de son frère et parce que, lorsqu'il passe, son cœur s'arrête en elle ! Enivrée par sa passion, elle rêve de se promener avec celui qu'elle aime, la main posée sur son bras, allant au hasard, à son gré, sans autre volonté que la sienne, pourvu qu'elle dise à son propre cœur, qui est dans son sein à lui, ses supplications. Peu à peu, elle se laisse entraîner ; elle court vers la chambre de son frère, elle l'attend dans la sienne ; elle est la première et la plus heureuse des femmes, car elle s'est fait de l'amour de son frère le bien unique, et son cœur ne se tait pas quand il s'agit de lui ! Mais hélas ! la déception arrive vite ; tout ce bonheur n'était qu'imagination ; le frère tant aimé la délaisse pour une autre femme ; il s'éloigne d'elle, et pourquoi, mon Dieu ? Si sa chevelure est défaite à son approche, si elle a perdu son chignon en se précipitant à sa rencontre, ce n'est pas qu'elle oublie de se parer et qu'à toute heure elle ne se prépare à lui plaire. Trait exquis, du plus délicat naturalisme, de ce naturalisme qui est réellement l'expression de la réalité entrevue à travers la poésie, de ce naturalisme dont les Grecs nous ont donné tant de modèles et qui n'était point inconnu, on le voit, à la vieille Égypte.

Je ne résiste pas au désir de citer encore deux chansons d'amour : l'une d'elles n'appartient pas au papyrus Harris : elle est gravée sur une stèle du Louvre dédiée par un roi à sa fille. Au lieu du proscynème ordinaire, il avait eu l'heureuse inspiration d'y placer une description des beautés de la princesse, qui est évidemment un morceau de poésie populaire et qui donnera la meilleure idée de ces comparaisons amoureuses pour lesquelles la littérature égyptienne paraît avoir eu un goût si prononcé.

Une palme d'amour, la princesse d'Hathor Moutiritis, — une palme d'amour, auprès du roi Menkhopirri ! — C'est une palme auprès de tous les hommes, — un amour auprès de toutes les femmes, — que la fille royale, — une palme d'amour excellente parmi les femmes, — une jouvencelle dont on n'a jamais vu la pareille ! — Noire est sa chevelure plus que le noir de la nuit, plus que les haies du prunelier, rouge sa joue plus que les grains du jaspe rouge, — plus que l'entame d'un régime de palmes. — Ses seins sont plantés droit sur sa poitrine. »

C'est un père qui parle de sa fille ; mais un amant ne parlerait pas autrement de sa maîtresse. Voici maintenant, pour terminer ces citations, une dernière chanson d'amour, dans laquelle la sœur, voulant exalter les mérites de son frère, fait intervenir toute la flore égyptienne au service de son admiration. Chaque strophe ou couplet commence par un nom de plante ; mais, au moyen d'un

singulier procédé de composition, qu'il n'a pas été possible de faire passer dans la traduction, le nom de ces plantes fait allitération avec le verbe qui suit. Jamais les scribes égyptiens ne perdaient l'occasion de se montrer beaux esprits ; même, lorsque le fond est chez eux d'une grandeur simple et pure, la forme est remplie d'embellissements précieux bien faits pour étonner ceux qui cherchent la naïveté dans les littératures primitives.

Ô pourpiers, mon cœur est en suspens quand tu fais ce qu'on recherche et que je suis entre tes bras ! Je me suis adressée au kohol des yeux pour que j'apparaisse avec des yeux brillants, et je me suis approchée de toi à la vue de ton amour. Ô maître de mon cœur, quelle est belle mon heure ! c'est une heure de l'éternité qui me vient, quand je repose avec toi ! Mon cœur s'élève vers toi. — Ô armoises de mon frère devant qui l'on se sent plus grand, je suis ta sœur favorite et je te suis comme le champ où j'ai fait pousser des fleurs et toute espèce de plantes odorantes, où sont charmants les canaux que j'ai fait creuser pour me rafraîchir au vent du nord, place délicieuse, où me promener ta main dans ma main, le sein ému, le cœur en joie d'aller tous deux ensemble ! C'est une boisson enivrante pour moi qu'entendre ta voix, et je vis de l'entendre : te voir et te voir encore me profite plus que manger, que boire ! — Ô marjolaines de mon frère, j'ai pris tes guirlandes quand tu viens à moi ivre et que tu te couches dans mon alcôve ; j'entre....

Le reste manque, et le chant de l'amour triomphant reste inachevé, tandis que nous avons eu jusqu'au bout, hélas ! le chant de l'amour déçu. Mais qui sait ? peut-être si le papyrus n'eût pas été brisé aurions-nous vu cet éclat de rire, parfumé de toutes les fleurs d'Égypte, s'évanouir dans un sanglot. Ainsi va le monde depuis qu'il est monde ; depuis que les puissantes séductions de la nature ont fait naître la passion 'dans les âmes, depuis que le ciel, les plantes, les oiseaux, les rayons, les murmures ont servi à en peindre les effets, depuis que les arbres ont caché les mystères de volupté, depuis que le vent a soulevé les flots irrités des canaux, depuis que les mains se sont jointes en des promenades solitaires, que les seins en ont été émus, que les cœurs, en se rapprochant, ont été agités d'émotions profondes, des coups foudroyants ont brisé bientôt toutes les fragiles espérances de bonheur. Rien n'est nouveau, même sous le soleil d'Égypte, le plus vieux des soleils pourtant ! La légende qui attribuait à l'auteur du *Cantique des cantiques* les maximes désabusées de l'*Ecclésiaste* était moralement très vraie. Aussi loin que nous sondons le passé, nous n'y trouvons que nos faiblesses, nos troubles et nos illusions.

Ne serait-ce que pour en retirer cette leçon, il vaudrait la peine de le sonder ; mais à cet avantage philosophique se joint le plaisir de ressusciter une histoire et une littérature, de faire revivre un monde. Le travail qui s'opère en ce moment sur l'Égypte est une révélation. Je viens de montrer un côté piquant et charmant de l'égyptologie, afin de prouver que cette science, prétendue aride, est pleine, au contraire, d'agréables surprises. On peut s'y plaire autant que s'y instruire. Elle s'est longtemps adressée aux seuls érudits, et même à une seule classe d'érudits ; mais, à mesure qu'elle s'avance et que ses découvertes s'affermissent, le nombre de ceux que ses conquêtes intéressent devient plus grand. Il est clair que ce n'est pas aux chansons d'amour que se borneront les rapports de la littérature égyptienne avec les littératures orientales. Un jour viendra où l'on ne pourra plus traduire et commenter la Bible sans tenir compte des résultats obtenus par l'égyptologie et l'assyriologie. C'est tout un horizon qui s'ouvre, qui grandit peu à peu pour les études sur l'Orient antique. En esquissant, d'une façon bien imparfaite, la part qui revient à M. G. Maspero dans

cette grande œuvre, je n'ai pas voulu me borner à rendre justice à un homme ; j'ai voulu aussi, j'en conviens, continuer la propagande que j'ai entreprise afin d'amener notre pays à se passionner davantage pour une science qui devrait être si populaire parmi nous. Est-ce ma faute si l'on ne peut parler aujourd'hui de l'égyptologie française sans se trouver aussitôt en face de M. G. Maspero ? Il est le chef incontestable de notre école, et dans toutes les branches des études égyptiennes, c'est encore lui qui tient la place la plus large, sinon la plus bruyante.

FIN DE L'OUVRAGE